ISSN : 0338/5019 - FRANCE MÉTRO : 6,90 € - DOM : 7,50 € - BEL : 7,50 € - CH : 11,10 FS - TOM/A : 1700 CFP - TOM/S : 930 CFP - CAN : 9,99 $ CAN - TUN : 7,20 TND - D : 9 € - ESP : 7,50 € - GR : 7,50 € - ITL : 7,50 € - LUX : 7,50 € - NL : 7,50 € - MAR : 95 DH - PORT.CONT : 7,50 € - NUMÉRO 484 - AVRIL 2020 LIRE : LE MAGAZINE DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LIRE :

EXTRAITS

Jean-Christophe Rufin
Magyd Cherfi
Timothée de Fombelle
« Seuls » tome 12

Le grand entretien de Claire Chazal

Joël DICKER

« Il n'y a pas d'école pour être écrivain »

ENQUÊTE

Les livres sur l'alimentation

ÉVÉNEMENT

Être une fille, selon Camille Laurens

L 19817 - 484 - F: 6,90 € - RD

Réservé aux lecteurs de LiRE

Participez aux week-ends
d'écriture

LiRE: & LES MOTS

« Se lancer dans l'écriture »

2 jours intensifs, 1 écrivain professeur,
12 participants maximum

Inscriptions sur www.lesmots.co/lire

Pour tout renseignement : ateliers@lire.fr

N° 484 AVRIL 2020

LiRE:

L'édito de Baptiste Liger 5

COURRIER DES LECTEURS 6

DANS L'ACTUALITÉ 9

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Alexandre Jardin 28

ENQUÊTE Les livres sur l'alimentation 32

LE GRAND ENTRETIEN 36
Joël Dicker par Claire Chazal

CAHIER CRITIQUE 43

L'ÉVÉNEMENT Camille Laurens 44

LITTÉRATURE FRANÇAISE 47

POLARS 58

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE 60

FANTASY/POÉSIE 65

BANDE DESSINÉE/JEUNESSE 66

ESSAIS/DOCUMENTS 76

BIOGRAPHIE D'UN CLASSIQUE 84
Antigone de Sophocle

LANGUE FRANÇAISE 89

RÉTRO-LISEUR 94

DANS LA BIBLIOTHÈQUE DE... Olivia Ruiz 98

LA CHRONIQUE DE

ÉRIC LIBIOT *Dans les poches* 24

SYLVAIN TESSON *Par les livres et par les champs* 31

BRUNO DEWAELE *On en parle* 88

JACQUES PERRY-SALKOW *Des anagrammes et des livres* 91

PHILIPPE DELERM *Le sens de la formule* 93

GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 96

FRANCK FERVILLE POUR LIRE – GALLIMAARD

Couverture : Franck Ferville pour *Lire*

ABONNEMENTS : Lire - service abonnements - 4 route de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. : 01 70 37 31 54.
Ce numéro comporte un encart hors-série *Lire* Victo Hugo.

EN COUVERTURE

p. 36

LE GRAND ENTRETIEN
JOËL DICKER

p. 44

L'ÉVÉNEMENT
CAMILLE LAURENS

EXTRAITS

JEAN-CHRISTOPHE RUFIN
Le Flambeur de la Caspienne 48

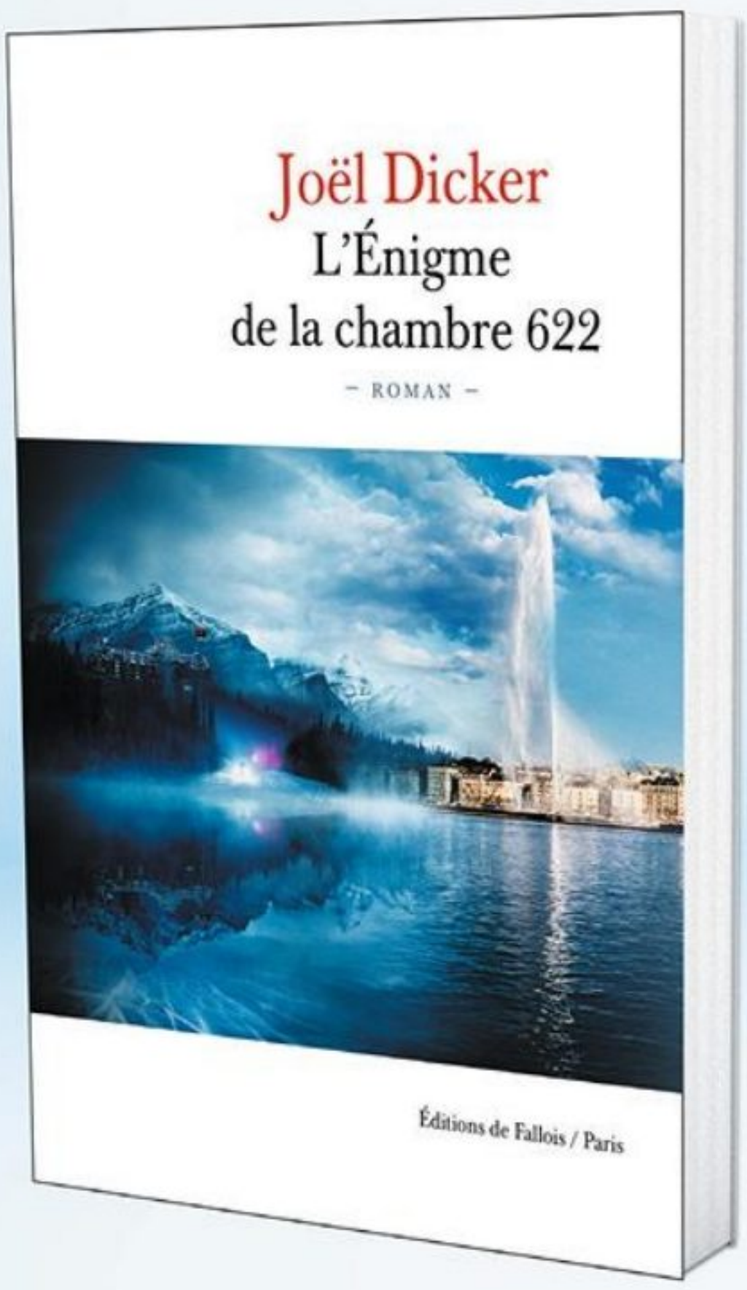
MAGYD CHERFI AVANT-PREMIÈRE
La Part du Sarrasin 52

FABIEN VEHLMANN ET BRUNO GAZZOTTI AVANT-PREMIÈRE
Seuls (t. 12). Les révoltés de Néosalem 68

TIMOTHÉE DE FOMBELLE AVANT-PREMIÈRE
Alma. Le vent se lève 72

ABONNEZ-VOUS À

LiRE :



OFFRE EXCEPTIONNELLE
1 AN 45 € SEULEMENT

+

En cadeau

Le nouveau roman de Joël Dicker

L'Énigme de la chambre 622

Que s'est-il passé cette nuit de décembre dans la chambre 622 du Palace de Verbier ?

JE M'ABONNE À LIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale : **1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + *L'Énigme de la chambre 622* pour 45 € seulement au lieu de ~~92~~ €.**

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément *L'Énigme de la chambre 622* au prix de 23 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 6,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

OML1484

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/05/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

LIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 18, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE, 75011 PARIS

DE BAPTISTE LIGER

ÉDITO

SÉBASTIEN HARDY

Il faut toujours en revenir aux définitions, quelles que soient les situations. Ainsi, selon le Larousse, le mot « virus » désigne un *« agent infectieux très petit, qui possède un seul type d'acide nucléique, A.D.N. ou A.R.N., et qui ne peut se reproduire qu'en parasitant une cellule »*. Mais il détermine également, au sens dit « littéraire », une *« source de contagion »,* sans oublier, dans le domaine informatique, une *« instruction parasite* […] *susceptible d'entraîner diverses perturbations dans le fonctionnement de l'ordinateur »*. À l'heure où la société est de plus en plus axée sur le virtuel et la dématérialisation, on aurait pu penser que la dernière acception deviendrait le sens le plus courant. C'était méconnaître le réel, la nature, battant en brèche nos certitudes et nous rappelant au passage la signification initiale d'un terme. La volonté de savoir, d'imaginer, d'avoir un éclaircissement ou d'exorciser fait que, dans une situation dramatique, des lecteurs se ruent sur certains ouvrages, loin du rayon « nouveautés ». Ainsi, depuis l'apparition de l'épidémie de Covid-19, on aura constaté – si l'on en croit *Le Monde* du 3 mars – une considérable hausse des ventes d'un titre d'Albert Camus, certes bien connu dans les collèges et les lycées : *La Peste.* À se demander si, au fond, on ne chercherait pas à se faire peur. Dans une moindre proportion, d'autres livres sur un sujet proche – parfois à cause de leur titre – semblent trouver un regain de popularité, comme *L'Amour au temps du choléra* de Gabriel García Márquez, *Le Fléau* de Stephen King ou *La Quarantaine* de J.M.G. Le Clézio. On en arrive à se rassurer de ne pas trouver dans ces engouements littéraires le roman – au demeurant excellent – de Dominique Noguez, *Les Derniers Jours du monde…* Mais, parmi toutes ces fictions abordant ce sujet, il convient de citer un ouvrage, un peu méconnu en France, paru outre-Atlantique en 2012 : *L'Alphabet de flammes* de Ben Marcus. L'auteur américain imaginait ici que le danger peut venir des enfants et, plus exactement, de leurs mots, de leurs paroles potentiellement meurtrières pour les adultes. Au-delà du récit apocalyptique, il était surtout question de la défense du langage qui est, rappelons-le, lui aussi un organisme vivant…

Passer de longues heures avec un gros livre

Lorsqu'on est contraint de rester chez soi, il est de toute manière agréable de passer de longues heures avec un gros livre, et on ne doute pas que, comme ce fut le cas avec *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* ou *Le Livre des Baltimore*, nombreux soient les lecteurs à dévorer le nouveau pavé de Joël Dicker, *L'Énigme de la chambre 622.* Âgé d'à peine 35 ans, l'écrivain suisse est en effet devenu, en l'espace de quelques années, une véritable vedette avec ses histoires à tiroirs riches en rebondissements. Si la critique n'a pas toujours été tendre avec lui sur certains titres (y compris dans *Lire*, sous la plume de l'auteur de cet éditorial…), force est de constater que notre homme a une patte, un univers, un savoir-faire narratif qu'il convenait d'explorer avec lui à travers un grand entretien.

Mais revenons-en, tiens, à Camus, auquel on doit aussi un texte de jeunesse, certes un peu méconnu (et paru de manière posthume en 1976), « La Maison mauresque ». Un titre désignant une bâtisse bien réelle, construite à Alger et *« située en marge de la Casbah »,* que le futur auteur de *L'Étranger* avait visitée, en 1933, et qui fut pour lui une source d'inspiration. L'architecte de cette demeure ? Léon Claro, le grand-père paternel de l'écrivain-traducteur sans prénom. Ce dernier explore aujourd'hui ces lieux et ces murs, dans un remarquable récit, *La Maison indigène* (Actes Sud). À partir de l'histoire de cet édifice visité par bien des personnalités (citons Le Corbusier, Gaston Doumergue, le poète Jean Sénac…), Claro revient sur tout un pan de l'histoire, ô combien complexe, de l'Algérie – et de la ville d'Alger. Mais cette évocation du passé prend une force toute particulière lorsqu'il évoque la figure de son père Henri, en particulier dans les dix dernières pages, magnifiques, qui se terminent sur ces mots : *« Les caveaux sont aussi des maisons. »*

À nos lecteurs : Le bouclage de ce numéro ayant eu lieu le 16 mars dernier, dans les conditions que vous connaissez, veuillez excuser quelques informations probablement erronées au sujet, entre autres, de la parution de certains ouvrages.

Des « mots » et des « maux »

Dans votre numéro de mars, Diane Ducret nous parle de son volume de la NRF *« dédié à la correspondance »*. Cette faute de français, de plus en plus répandue, me navre. C'est « consacré » et non « dédié » qu'il faut écrire. « Consacrer » et « dédier » n'ont pas du tout la même signification. Plus loin, Louis-Henri de La Rochefoucauld parle de la « performance » de Jodie Foster. L'emploi de ce mot, qui désigne un exploit sportif, appliqué à un acteur ou à un musicien, hérissait mon père, qui écrivait un français admirable, et me hérisse aussi. On parle du « jeu » d'un acteur ou d'un musicien. Enfin, on trouve ce cliché, de plus en plus répandu chez les journalistes : un écrivain n'écrit plus un roman ou un musicien n'enregistre plus un disque ; ils « signent » (« signe » un roman, « signe » un CD, etc.). **Isabelle Leymarie**

Professeure de l'être

Légère et court vêtue, elle tentait de nous faire avancer à grands pas. C'était dans les années 1970, quand le ministère avait encore le privilège de s'occuper plus d'enseignement que d'éducation, et que les autres lieux d'apprentissage comme Internet n'existaient pas. La transmission avait un support humain, physique, émotionnel. Elle nous apprenait le doute de la science face aux certitudes et croyances. Redoutant les esprits trop cartésiens, elle préférait les forts en rédac aux forts en maths. Mais son enseignement était bienveillant. Elle ne possédait pas de crayon rouge et n'aurait jamais arraché une page de cahier, aussi navrante soit-elle. Elle ne nous demandait pas de conquérir le monde, mais d'apprendre à le connaître, le respecter et à le décrire. Notre littérature était faite de ratures, mais nous progressions et avions le souci de lui plaire. Grâce à elle, nous comprîmes tous, cette année-là, chacun à sa manière, que la littérature nous ouvrait à une vie supplémentaire. Et soudain, elle devenait toutes les femmes (En souvenir de M^lle^ D., collège Saint-Joseph, Brive).

François Testut

La langue des autres

Abonnée depuis plusieurs années au journal *Lire*, je découvre au fil des mois des univers variés. [...] je me dirige souvent vers des atmosphères étrangères. Elles me font ainsi « sentir » le pays au travers des descriptions et donc des coutumes. Toutefois, je m'interroge sur l'impact des traductions. Le métier de traducteur est peu connu. Vous l'évoquez peu voire pas du tout. Or, traduire doit être une recherche approfondie pour faire ressortir le travail de l'auteur sans interpréter mais y être fidèle. Le thème des traductions et du travail qui en découle devrait, à mon humble avis, faire l'objet d'un article pour une mise en valeur. Voilà ma proposition ! **Monique Dantec**

La réponse de *Lire*

Il s'agit en effet d'un sujet passionnant auquel nous avons prévu de consacrer plusieurs pages, lors d'un prochain numéro. Par ailleurs, vous avez été plusieurs à noter l'absence du nom du traducteur et du titre original sur les petites notules, en littérature étrangère. Nous comprenons naturellement cette critique. Si contestable soit-il, nous avons fait ce choix car, après des tests en maquette (avec des références parfois plus grandes que le compte rendu !), il nous a semblé plus judicieux de les supprimer afin de gagner en lisibilité et en place, et de pouvoir ainsi traiter un livre de plus.

Lire sur iPad !
Téléchargeable gratuitement sur l'App Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à tarif préférentiel.

Notre boutique en ligne : lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 18 rue du Faubourg-du-Temple 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** @magazinelire
- **Twitter** @MagazineLiRE

Audience mesurée par AUDIPRESSE

LiRE:
FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

Société éditrice
EMC2 SAS
au capital de 325 000 euros

Siège social
18 rue du Faubourg-du-Temple, 75011 Paris. Tél. : 01 47 00 49 49
RCS 832 332 399 Paris

Président et **Directeur de la publication**
Jean-Jacques Augier

Directeur général
Stéphane Chabenat

Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Assistante de la rédaction
Sabine Dard

Grand entretien
Claire Chazal

Chroniqueurs
Philippe Delerm, Bruno Dewaele, Éric Libiot, Gérard Oberlé, Jacques Perry-Salkow, Sylvain Tesson

Direction artistique
Isabelle Gelbwachs

Graphisme
Marie-Thérèse Poux

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, Brigitte de Zélicourt

Service photo
Cyrille Derouineau

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Raphaële Botte, Jeanne Camos, Philippe Chevallier, Jean-Pierre Colignon, Léonard Desbrières, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Virginie Girod, Aurélie Godefroy, Emmanuel Hecht, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Marie Lechevalier, Estelle Lenartowicz, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Dominique Poncet, Christophe Rioux, Alain Rubens, Mina Soundiram, Clémence Varène

Publicité et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23 – publicite@lire.fr

Photogravure / Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS. ©EMC2
N° Commission paritaire : 0620 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 0338-50-19.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Service abonnements
4 route de Mouchy
60438 NOAILLES CEDEX
Tél. : 01 70 37 31 54
Courriel : abonnements@lire.fr
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 45 €
(France Métropolitaine)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

EX NIHILO et DULAC DISTRIBUTION PRESENTENT

PINGOUIN & GOÉLAND

ET LEURS 500 PETITS

C'est l'histoire d'un couple
qui ne pouvait pas avoir
d'enfants et qui en a eu
des centaines

© Sébastien Laudenbach

UN FILM DE

MICHEL LECLERC

COUP DE CŒUR CINÉMAS ART & ESSAI DE L'AFCAE

LE 15 AVRIL

L'Histoire · ex nihilo · CNC · CINE + · CINÉCAP2 · SOFICA PALATINE ETOILE · the party · DULAC DISTRIBUTION · PREMIERE

OFFRE RESERVÉE À NOS LECTEURS

8,90 € seulement (frais de port offerts)

HORS-SÉRIE SPÉCIAL JAMES BOND

Un hors-série qui lève le voile sur le monde impitoyable et passionnant des espions !

JE COMMANDE HORS-SÉRIE LANGUE FRANÇAISE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à LIRE - Service abonnements - 4, rue de Mouchy 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire profiter de votre offre exceptionnelle :
Le numéro hors-série « James Bond » pour 8,90 € seulement, frais de port compris.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

.....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Ci-joint mon règlement de 8,90 € par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_|_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_|_|_|_|_|

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/06/2020 et dans la limite des stocks disponibles.Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification des données que vous avez transmises, en adressant un courrier à LIRE. Les informations requises sont nécessaires à LIRE pour vous expédier votre commande. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐.

HSJBL484

LIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 18, RUE DU FAUBOURG DU TEMPLE, 75011 PARIS

FOCUS SUR

Roger et Yvonne Hagnauer

Voici l'histoire de Roger et d'Yvonne Hagnauer, que tout le monde appelait « Pingouin et Goéland ». Née en 1898 à Paris, Yvonne était institutrice, pacifiste et résistante française. Lui, instituteur juif d'origine alsacienne, était un militant syndicaliste révolutionnaire né en 1901. Acquitté en 1942 par le tribunal militaire dans l'affaire du tract « Paix immédiate ! » de Lecoin, il sera ensuite dénoncé et recherché par la Gestapo. Ensemble, Roger et Yvonne Hagnauer ont fondé la Maison d'enfants de Sèvres, qui accueillera de jeunes juifs et des orphelins de guerre à partir de 1941, et continuera à fonctionner sous la direction d'Yvonne jusqu'en 1970. Établissement à la fois humanitaire et scolaire, la Maison d'enfants de Sèvres fut considérée comme un modèle d'éducation, prônant une pédagogie visant à susciter l'intérêt, la responsabilité, la créativité de l'enfant, ainsi que la nécessité de l'effort. Membre d'un réseau de la Résistance, Yvonne Hagnauer fut l'une des organisatrices du Congrès international de l'enseignement primaire, en 1937. Cofondatrice de La ligue des femmes pour la paix en septembre 1938, elle signa aussi en 1939 le manifeste pour la paix de Lecoin, et fut révoquée de l'enseignement public. C'est son histoire et celle de son époux Roger, auteur de quelques livres militants, que le réalisateur Michel Leclerc *(Le Nom des gens)* raconte dans son documentaire *Pingouin & Goéland et leurs 500 petits* (voir page 21). Un sujet cher au cœur du cinéaste, dont la mère fit partie des enfants sauvés par le couple durant la Seconde Guerre mondiale.

SOPHIE DULAC DISTRIBUTION

Ilan Ferry

Pingouin & Goéland et leurs 500 petits de Michel Leclerc, en salles prochainement.

EN BREF...

LE CHIFFRE

30

C'est le nombre d'épisodes des *Culottées* disponibles sur le site de France TV. Trente portraits de femmes allant de l'actrice Margaret Hamilton à la journaliste Nellie Bly, qui raviront les lecteurs fidèles de la bande dessinée de Pénélope Bagieu. L'illustratrice a aussi sorti en début d'année une adaptation des *Sacrées sorcières* de Roald Dahl, qui s'est déjà écoulée à près de 40 000 exemplaires.

LA PHRASE

« J'ose déjà espérer que ma place sera occupée par une femme. »

Jérôme Garcin,
après sa démission du jury du prix Renaudot à la suite de l'affaire Matzneff. Il avait fait connaître cette décision aux différents jurés dans une lettre, révélée le 10 mars par *L'Obs* (dont il est le chef du service « culture »).

LE FLOP

L'annulation des foires du livre un peu partout dans le monde.
Le coronavirus fait de nouvelles victimes et le milieu du livre n'est, évidemment, pas épargné. Ainsi, de plus en plus de foires et de festivals littéraires sont annulés afin de répondre à la crise sanitaire. De Tunis à Bologne en passant par Londres, les organisateurs de ces manifestations font les frais de la vague Covid-19 et se voient contraints de reporter leurs événements. On notera tout de même le communiqué de presse publié par des structures indépendantes du milieu de la culture qui cherchent à sauver la saison 2020.

Françoise, 56 ans, aide-soignante à la retraite et 50 euros par mois pour vivre.

À L'ÉPREUVE DES FAITS

La misère en ligne de mire

Pour les Nobel Esther Duflo et Abhijit Banerjee, spécialistes du développement, la lutte contre la pauvreté dans le monde est un combat contre la « mauvaise science économique ». Leur principal argument : l'évaluation.

Fini les équations et les modèles économétriques, vive l'*« essai randomisé comparatif »* ! Telle pourrait être la définition de la méthode Duflo-Banerjee, Prix Nobel d'économie 2019 – avec leur collègue Michael Kremer –, récompensés précisément pour cette *« nouvelle approche »* dans la lutte contre la pauvreté dans le monde. Directement inspiré des essais cliniques, l'essai comparatif consiste en l'administration de mesures différentes à des groupes de population, afin d'isoler la plus efficace. Un exemple, tiré des moustiquaires imprégnées d'insecticide, vitales dans la lutte contre le paludisme. Fallait-il les vendre, afin de responsabiliser les populations, quitte à décourager les bonnes volontés du fait de leur prix, même subventionné ? Ou, au contraire, les distribuer gratuitement, au risque de les dévaloriser aux yeux des acquéreurs ? Après une enquête menée par l'un des quelque 500 chercheurs du J-Pal (Abdul Latif Jameel Poverty Action Lab, du nom de son mécène saoudien) – le laboratoire de la Française au sein du Massachusetts Institute of Technology, le fameux MIT de Boston –, il est apparu que la vente faisait chuter la demande. Le don a finalement été retenu. Et, en quelques années, le nombre de cas de paludisme a chuté de 500 millions : une prouesse.

Cette démarche est au cœur de l'économie utile : tester une intervention avant de la généraliser

Un « appel à l'action »

Cette démarche est au cœur de l'*« économie utile »* vantée par le tandem Duflo-Banerjee : tester une intervention avant

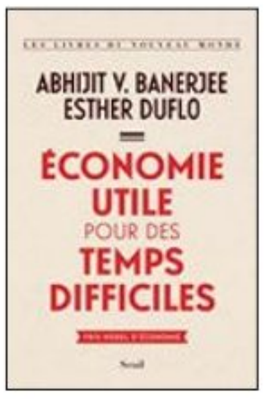
SILEX FILMS – STÉPHANIE LACOMBE/PINK/SAIF IMAGES

de la généraliser. Dans leur précédent livre, *Repenser la pauvreté* (Seuil), celle-ci leur avait déjà permis de révéler quelques paradoxes. Ainsi l'accès aux contraceptifs n'apparaissait-il pas comme un gage évident de baisse de la fécondité, d'autant que les plus pauvres semblaient bien contrôler celle-ci. De la même manière, la baisse du prix du riz n'accroissait pas sa consommation, mais celle d'autres aliments, plus valorisants mais moins caloriques, comme les crevettes et le porc.

Les deux économistes, las de voir le débat public sur les grandes questions – l'immigration, la mondialisation, la croissance, la redistribution… – pollué, à leurs yeux, par les croyances nées de l'ignorance et de l'idéologie, se sont lancés dans cet ouvrage. Convaincus d'être les messagers de la « *bonne science économique* », chapitre après chapitre, ils chassent la « *mauvaise* ». Celle qui défend les cadeaux fiscaux aux riches et la réduction des programmes d'aide sociale. Qui méprise l'État et les pauvres. Qui ferme les yeux sur l'explosion des inégalités dans le monde, sur la fragmentation sociale et la catastrophe écologique. Toujours concrets et clairs, dotés d'un véritable talent pédagogique, ils égrènent leurs conclusions. Non, l'immigrant ne tire pas les salaires vers le bas. Non, le libre-échange ne fait pas que des gagnants…

Des optimistes volontaires

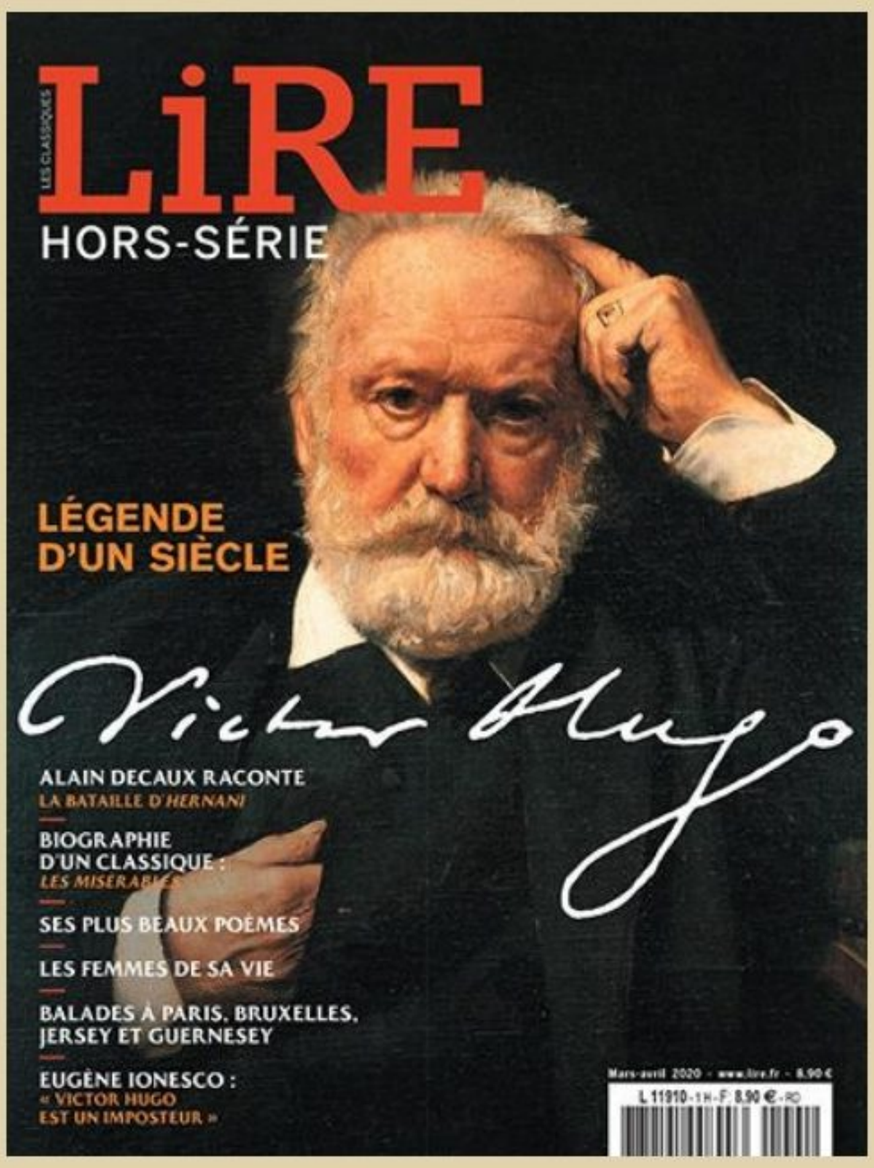
Esther Duflo et Abhijit Banerjee ont l'optimisme de la volonté. Les quarante dernières années, insistent-ils, ont produit des résultats « *remarquables* ». Dans les pays les plus démunis, la pauvreté absolue (niveau de revenu en dessous duquel les besoins fondamentaux ne sont pas satisfaits), la mortalité infantile (à moins de 1 an) et la mortalité maternelle (celle des mères après un accouchement) ont été divisées par deux. Le nombre de morts du sida baisse. L'éducation primaire, la diffusion de l'ordinateur personnel et du téléphone portable tendent à devenir universelles. Il n'empêche que la route de la lutte contre la pauvreté dans le monde est encore longue. Aussi cette *Économie utile pour des temps difficiles* se veut-elle un « *appel à l'action* », en direction de tous. Car « *l'économie a trop d'importance pour être laissée aux seuls économistes* ».



Emmanuel Hecht

ÉCONOMIE UTILE POUR DES TEMPS DIFFICILES PAR **ABHIJIT BANERJEE** ET **ESTHER DUFLO**
544 p., SEUIL, 25 €

NOUVEAU
LES CLASSIQUES DE LiRE:



N°1 Victor HUGO

Légende d'un siècle

Chez votre marchand de journaux
et sur **www.lire.fr**

VU DU **CONGO**

Arno Bertina*

« Beaucoup de gens craignent qu'éclate une troisième guerre civile »

Une jeune fille dans les rues de Brazzaville.

« J'ai effectué cinq séjours au Congo, entre 2014 et 2017. À Brazzaville comme à Pointe-Noire, au bord de l'océan. J'ai suivi le travail d'Actions de solidarité internationale (ASI), une petite ONG qui propose des cours et des soins aux mineures qui se prostituent pour survivre. Au bout d'un cycle qui dure trois ans, près de 70 % d'entre elles ont un petit métier et peuvent se détourner de la prostitution. C'est beau, mais c'est une goutte d'eau car la misère est endémique, et il y a toujours de nouvelles mineures qui se retrouvent sans toit, livrées à la violence.

Je ne peux donner une photographie précise de la situation en République du Congo car j'ai passé mon temps avec ces très jeunes femmes et le personnel de l'ONG. De plus, la période était chaotique : le référendum d'octobre 2015 préparant le terrain à un troisième mandat de Denis Sassou-Nguesso avait été précédé de manifestations férocement réprimées (on a parlé de trente morts à Pointe-Noire). La tension était colossale : certains parlaient, beaucoup préféraient se taire. J'ai pu aussi prendre le pouls d'une autre angoisse : beaucoup de gens craignent

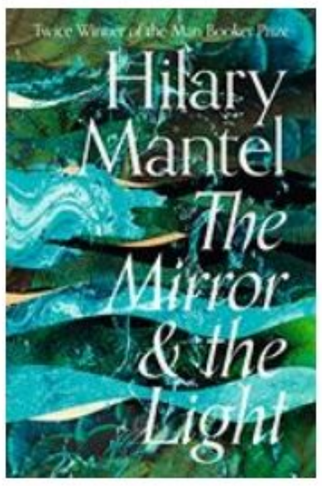
qu'éclate une troisième guerre civile (après celles de 1993 et de 1997) lorsqu'on annoncera la mort de celui qui dirige le pays depuis trente-six ans.

La population est à nu, elle n'a aucun moyen de se protéger, et doit vivre avec le sentiment que la vie reste incroyablement fragile. Que la misère est un destin et non le résultat des prébendes d'oligarchies africaine, européenne et chinoise. Cette colère et un certain fatalisme étranglent les Congolais.

J'ai énormément appris au contact de ces très jeunes femmes. À chaque fois, je revenais en France avec la tête à l'envers. Pudeur, sorcellerie, description du monde… Ce n'est qu'à la fin du quatrième "séjour" que j'ai commencé à voir un livre se dessiner, rassemblant leurs regards et le mien changé par elles. »

Propos recueillis par Hubert Artus

* Dernier livre paru : ***L'Âge de la première passe*** (Verticales)



ON EN PARLE AILLEURS

Le succès fulgurant du nouveau Hilary Mantel

Les fans de l'auteur de romans historiques ont pris d'assaut les librairies du Royaume-Uni.

Un exemplaire vendu toutes les 2,7 secondes ! De quoi faire rêver, en ces temps de morosité éditoriale… Dernier volet très attendu de la trilogie de Hilary Mantel consacrée à Thomas Cromwell, *The Mirror and the Light* s'est écoulé à plus de 95 000 exemplaires dans les trois jours qui ont suivi sa parution début mars. Et ce chiffre aura sans doute doublé, voire triplé quand vous lirez ces lignes. D'après Nielsen BookScan, une société qui fournit des données pour l'industrie de l'édition d'ouvrages, 5 % de chaque livre sterling déboursée la première semaine de mars au Royaume-Uni pour l'achat de livres l'ont été pour le roman d'Hilary Mantel. Les fans ont même fait la queue à minuit, le jour de la sortie, pour pouvoir acheter la suite des aventures de Thomas Cromwell. Ce héros tragique fut le principal ministre d'Henri VIII, roi d'Angleterre de 1509 à 1547, et l'un des artisans clés de la Réforme.

Il faut dire que les lecteurs outre-Manche ont attendu huit ans, depuis le deuxième volet *Bring Up the Bodies* (traduit en France sous le titre, *Le Pouvoir*). Ce livre avait été couronné par le Booker Prize 2012, tout comme le premier tome de la trilogie *Wolf Hall (Dans l'ombre des Tudors)* paru en 2009, faisant d'Hilary Mantel la première femme à recevoir deux fois la prestigieuse récompense littéraire britannique.

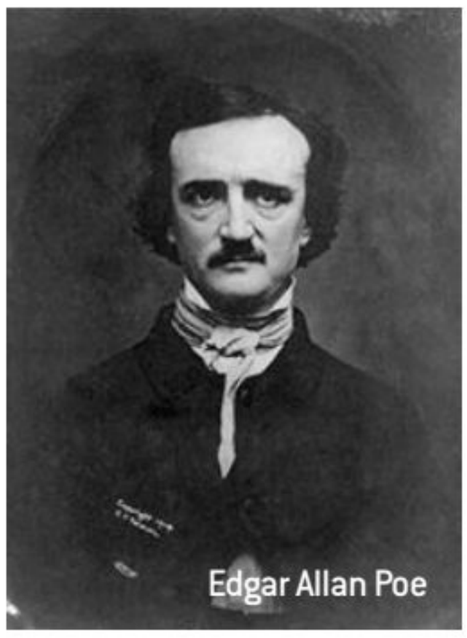
The Mirror and the Light suit les derniers instants de l'ascension flamboyante de Cromwell, puis sa chute brutale avant son exécution publique à Tower Hill en 1540. Selon les critiques anglais, très élogieux, cet opus pourrait offrir à Hilary Mantel son troisième Booker Prize. En France, les deux premiers tomes, qui se sont vendus à 1,5 million d'exemplaires dans le monde, ont paru en 2013 aux éditions Sonatine. La traduction française de *The Mirror and the Light* paraîtra dans la même maison en 2021. **Gladys Marivat**

PASCAL DELOCHE/GODONG/MAXPPP – F. MANTOVANI/GALLIMARD

SUR LA TOILE

Écrits sous algorithmes

Après avoir passé au peigne fin tous ses textes, une intelligence artificielle l'affirme : l'écrivain américain Edgar Allan Poe ne s'est pas suicidé.


Edgar Allan Poe

S'il existe un écrivain dont le décès demeure aussi énigmatique que sa littérature, c'est bien Edgar Allan Poe. Mille raisons ont été avancées pour expliquer sa disparition brutale au petit matin du 7 octobre 1849. Au fil du temps, la thèse du suicide a été privilégiée et s'est installée comme une sorte de vérité par défaut.

Mais une étude parue en janvier dernier dans la revue médicale *Journal of Affective Disorders* vient de relancer le débat. Hannah Dean et le Dr Ryan Boyd ont soumis à une intelligence artificielle les lettres personnelles, nouvelles et poèmes écrits par l'auteur. L'objectif étant d'y déceler des motifs linguistiques évocateurs d'un état dépressif et de pulsions suicidaires. L'algorithme est parti à la recherche d'indicateurs comme l'utilisation fréquente de termes relatifs aux émotions négatives, la rareté des adjectifs positifs… Le verdict est sans appel : le poète ne peut pas s'être suicidé.

Si beaucoup sont encore sceptiques, force est de constater que l'étude scientifique de textes littéraires grâce aux nouvelles technologies est devenue la nouvelle obsession des linguistes. Pour être en mesure d'interpréter l'état d'esprit du rédacteur et donc ses possibles actions. Si, dans le cas de Poe, il s'agissait de déterminer a posteriori son éventuel passage à l'acte, certains chercheurs envisagent désormais la question sous un autre angle. Dans une étude récente, cinq linguistes américains ont développé, grâce à l'aide de cette même intelligence artificielle, une méthode permettant de détecter dans les écrits des personnes fragiles les signes d'une tendance suicidaire.

Et si la recherche scientifique sur la sémantique des poètes ayant mis fin à leur jour pouvait fournir un outil de prévention efficace contre le suicide ? Et si, au final, les poètes maudits pouvaient sauver des vies ?

Léonard Desbrières

LIVRES AUDIO PAR CHRISTOPHE RIOUX

LE JAPON. GUIDE CULTUREL ET PRATIQUE

lu par Bruno Méyère

AUDIOLIB

Conçu en collaboration avec les mythiques *Guides bleus,* ce guide culturel et pratique est l'un des premiers-nés d'une collection de voyage en format audio. Consacré au Japon, il constitue une sorte de kit sonore de découverte du pays, mêlant son histoire, son économie, des suggestions d'itinéraires ou anecdotes. On y apprend ainsi qu'une pagode de bois peut résister aux tremblements de terre.

LE MUR INVISIBLE

de Marlen Haushofer, lu par Marie-Ève Dufresne

ACTES SUD AUDIO

Récemment remis au goût du jour par les réseaux sociaux et par un statut de référence de « l'écoféminisme », ce classique de la littérature autrichienne connaît également une nouvelle vie en audio. Alors qu'une femme se retrouve inexplicablement piégée derrière un mur infranchissable, la comédienne Marie-Ève Dufresne traduit à merveille cette ambiance de mystère.

LE MARKETING POUR LES NULS. EN 50 NOTIONS CLÉS

de Benoît Heilbrunn, lu par Odile Cohen

LIZZIE

Tiré de la célèbre collection « Pour les nuls », cet opus décortique, après des livres audio consacrés à l'économie ou à la philosophie, les ruses du marketing contemporain. À travers le décryptage de 50 notions fondamentales comme l'attitude, le packaging ou le logo, il devient un guide précieux pour un consommateur confronté à 20 000 objets par jour.

ET AUSSI…

LE PODCAST

Les Gens Qui Lisent Sont Plus heureux

Consacré au plaisir de la lecture sous toutes ses formes, ce podcast invite des écrivains, des chanteurs, des acteurs et même des personnalités politiques ou de la société civile à partager leur amour des mots et des histoires. Jérôme Vermelin, son créateur et rédacteur en chef adjoint de la chaîne LCI, entend ainsi réaffirmer le bonheur de lire. Michel Bussi (photo), le roi du thriller à la française, était l'invité de l'une des dernières émissions.

lci.fr/sujet/podcast-les-gens-qui-lisent-sont-plus-heureux/

LE COMPTE INSTAGRAM

Mademoisellelit

Si elle est l'instagrameuse littéraire la plus suivie en France, c'est pour une bonne raison. Passionnée par les lectures modernes autant que par les grands classiques, Maïté est une véritable dévoreuse de livres. En consommatrice avertie d'ouvrages en tout genre, son compte regorge de trouvailles formelles et de conseils avisés.

@mademoisellelit

L'APPLICATION

Lulu & Kroy

Cette nouvelle application pour des 8-12 ans propose une bibliothèque numérique d'histoires interactives personnalisées. Au fil du récit, le jeune lecteur peut modifier le scénario en direct suivant ses goûts. Pour accompagner l'expérience, un dictionnaire intégré en un clic aide l'enfant à enrichir son vocabulaire. Un rapport hebdomadaire envoyé aux parents indique même la vitesse de lecture, la qualité de la compréhension et l'assiduité des petits utilisateurs. **L.D.**

(Disponible sur Google Play et App Store)

LIBRARY OF CONGRESS

À SUIVRE…

Édouard Jousselin
Au gré des flots

Pour son premier roman, Édouard Jousselin a troqué les canaux de la Venise du Gâtinais, son Montargis natal, contre les embruns du large des côtes chiliennes, et son bureau contre un vraquier malmené par les vents. Le XIXe siècle touche à sa fin, il y a *« dans l'air un son de page qui se tourne »* et *« l'odeur tenace »* du guano que les hommes récoltent au péril de leur vie. Parmi eux, Joseph entend bien s'affranchir du système de classes pour épouser la belle Catalina, réduite au servage par l'un des seigneurs locaux, lord Mandfield Ménélas. Les Fêtes du guano qui approchent pourraient offrir sa chance au jeune couple, mais le sort en décide autrement : Catalina demeure, Joseph s'enfuit. Le récit s'ouvre sur sa dérive au gré d'un océan huileux, à bord d'un vraquier sans nom hébergeant dans sa cale le cadavre d'un inconnu. L'aventure à chaque page, c'est la promesse des *Cormorans*, dont la maîtrise, le sens du détail et la puissance d'évocation impressionnent, dans un décor en noir et blanc, vaporeux jusqu'au vertige. **Laëtitia Favro**

★★★☆☆ *LES CORMORANS*
PAR **ÉDOUARD JOUSSELIN,**
336 P., RIVAGES, 18 €.
EN LIBRAIRIE LE 1er AVRIL

LES ÉCRIVAINS DE LIRE:

La sagesse touareg en exil

Estelle Lenartowicz et Issouf Ag Aguidid ont noué une belle amitié autour des mots. Qui se traduit par un récit où le dur parcours des réfugiés s'incarne sous les traits du jeune Malien.

En avril 2017, alors qu'un atelier d'écriture était organisé par les éditions L'Iconoclaste avec l'association Thot, notre chroniqueuse Estelle Lenartowicz rencontre le jeune Issouf Ag Aguidid. Ce dernier n'a pas encore 30 ans. Il vient du Nord-Mali où il militait pour la cause indépendantiste touareg. Mais Issouf a dû quitter un pays en guerre pour débarquer un beau jour à Orly, en 2015, avec un passeport et un aller simple. Dans *Un aller simple pour la France*, la journaliste lui permet de raconter son histoire. Entremêle sa plume à la sienne pour dire le combat de la demande d'asile et les heures d'attente à la préfecture de Bobigny. Les missions d'intérim dans un parc à thème. La manière dont l'enfant du désert, du Sahel, découvre peu à peu un monde avec des murs partout. Au Mali, celui qui a toujours cru en sa bonne étoile était responsable de l'usine de production de glace de Ménaka. Le voici essayant chaque jour de s'acclimater à une nouvelle vie. À un pays en paix où des lois vous protègent. Il faut remercier Estelle Lenartowicz de nous faire connaître Issouf. De nous faire si bien entendre sa voix d'où se dégage une *« douceur magnétique »*.

Alexandre Fillon

ISSOUF. UN ALLER SIMPLE POUR LA FRANCE
PAR **ESTELLE LENARTOWICZ** ET **ISSOUF AG AGUIDID,**
190 P., L'ICONOCLASTE, 18 €

Dans la peau du nain

Pour les sérivores au cœur brisé qui n'arrivent toujours pas à se remettre de la fin de *Game of Thrones,* Ilan Ferry, notre chroniqueur pop culture, nous replonge avec un texte savoureux au cœur de l'univers de la série culte.

S'il y a un personnage qui a su, contre toute attente, tirer son épingle du jeu des trônes, c'est bien l'inimitable Tyrion Lannister. Pourtant, s'il est aujourd'hui considéré comme l'une des figures emblématiques de la série et comme le personnage le plus apprécié du public, il n'en a pas toujours été ainsi. Au départ nain ivrogne méprisé partout dans le Royaume, il a connu une évolution saisissante et s'est mué au fil des saisons en un redoutable stratège politique. De mouton noir à bras droit de la Mère des dragons, il est un exemple édifiant d'ascension professionnelle et d'accomplissement personnel, un modèle de réussite inspirant auquel s'identifier.

Que ferait Tyrion Lannister à ma place ? C'est en partant de cette simple interrogation qu'Ilan Ferry s'est lancé dans l'écriture d'un objet littéraire jubilatoire. À mi-chemin entre le manuel de développement personnel et l'essai pop culture, *Agir et penser comme Tyrion Lannister* offre au lecteur 40 leçons de vie inspirées par le destin du nain le plus célèbre de la fiction moderne.

Léonard Desbrières

AGIR ET PENSER COMME TYRION LANNISTER PAR **ILAN FERRY,**
160 P., L'OPPORTUN, 12,90 €.
EN LIBRAIRIE LE 16 AVRIL.

SDP – D. ATLAN

L'ORIGINE D'UN LIVRE

« Saisir l'étincelle d'un moment, d'une rencontre »

Dans son ouvrage *Café Vivre,* la romancière Chantal Thomas restitue une mémoire à la fois intime et collective, glanée au fil de ses voyages et lectures.

Comment vous est venue l'idée de *Café Vivre* ?

• **Chantal Thomas**. Ce livre existe grâce à la complicité d'Yves Harté, qui m'a ouvert les pages de *Sud Ouest* et laissé une liberté totale. Pendant quatre ans, j'y ai rédigé une sorte de journal de bord, dont les chapitres saisissent l'étincelle d'un moment, d'une rencontre ou les paroles d'anonymes croisés dans un aéroport, un café… L'actualité, présente, vient comme en rebond face à ces instants volés.

H. TRIAY

L'écriture fragmentaire répond-elle à cette contraction du temps et de l'espace que l'on connaît ?

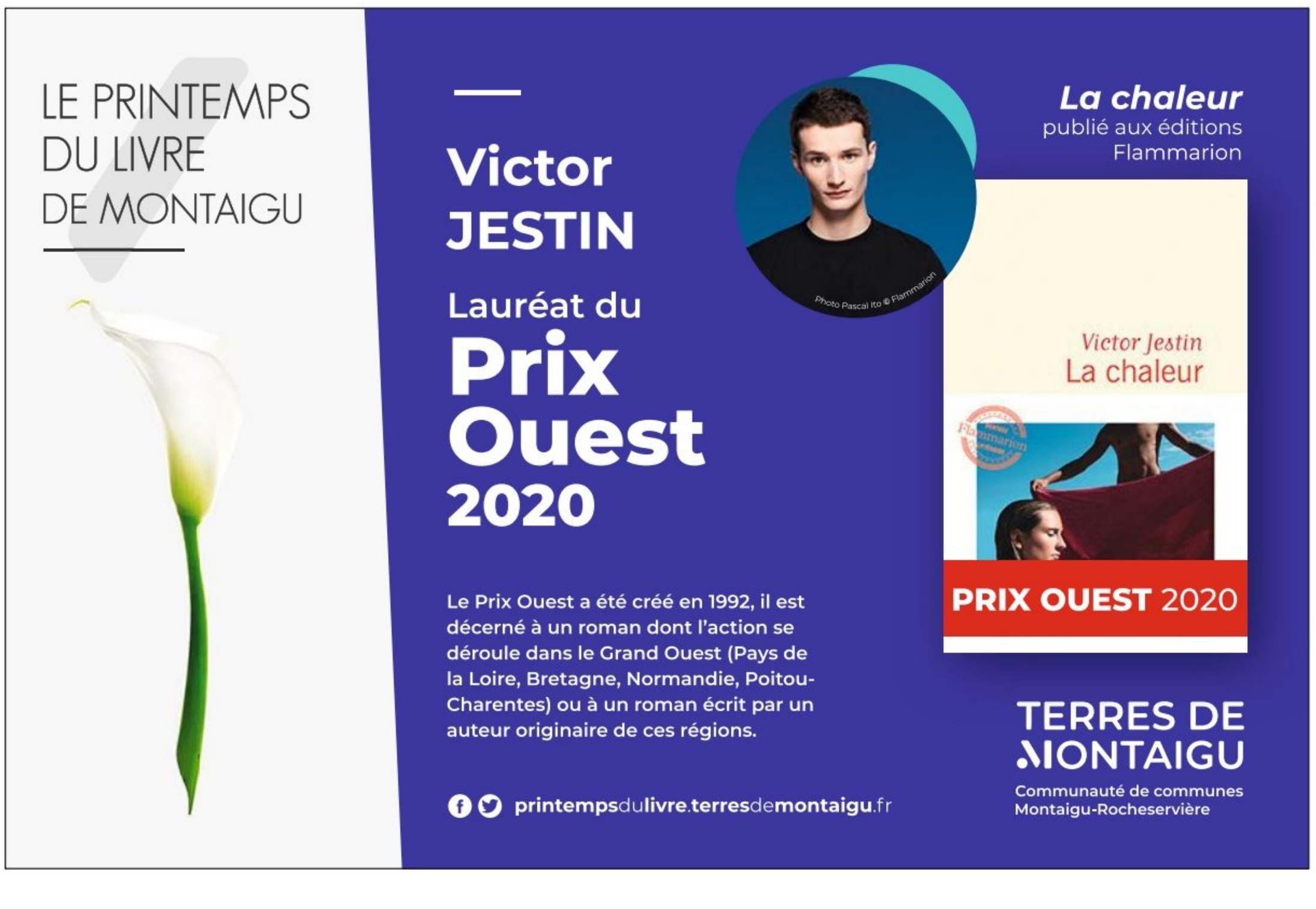
• **C.T.** Le fragment est à l'image de nos existences discontinues, il recompose des totalités cernées qui se répondent. C'est un moyen de lutter contre l'angoisse du chaos, de la dispersion. Écrire par fragments permet de saisir une réalité particulière en faisant exister, de manière allusive, son arrière-plan. C'est une forme, rapide, qui va bien avec l'esprit de voyage. *Café Vivre. Chroniques en passant* est un hommage à Nicolas Bouvier, à sa manière de guetter les instants forts. La lecture de Patti Smith m'a également inspirée, au même titre que *Bleuets* de Maggie Nelson, sans oublier Colette, dont les textes courts sont un enchantement.

Les écrivains des siècles passés sont ici récurrents : sont-ils de bons compagnons de route ?

• **C.T.** Je les recommande ! Casanova, Diderot… Leurs fantômes apparaissent au détour d'une rue, ou d'une allée, avant de laisser place à l'anecdote historique qu'ils avaient envie de nous raconter. L'Histoire comme la littérature nous aident à approfondir, à enrichir notre regard sur le présent. Ce recueil se veut une invitation à la flânerie et à la lecture, à un rapport intense, amoureux, entre le monde et soi.

Propos recueillis par L.F.

★★★☆☆ *CAFÉ VIVRE. CHRONIQUES EN PASSANT* PAR **CHANTAL THOMAS,** 208 P., SEUIL, 17 €. EN LIBRAIRIE LE 2 AVRIL.



LA BONNE QUESTION

Les végétaux sont-ils des êtres comme les autres ?

Après la parution de livres accordant aux plantes des sentiments à l'image des humains, Florence Burgat remet les points sur les tiges.

Les plantes souffrent-elles ? Ont-elles des émotions ? Parlent-elles ? Ces questions pourraient faire sourire. Elles deviennent cruciales dans notre société soucieuse de défendre la vie dans toute son étendue contre l'arrogance destructrice des hommes. Certaines éthiques environnementales réclament aujourd'hui des droits pour les plantes tandis que de jeunes penseurs bourgeonnants, « antispécistes », prônent un *« verdissement de notre conscience »*.

Arrêtez d'être bêtement humains, devenez plantes ! Si la posture est généreuse, la philosophe Florence Burgat nous met en garde : le risque est grand de dissoudre nos repères moraux dans une vie protoplasmique où tout se vaut et se confond. Dans *Qu'est-ce qu'une plante ?*, elle s'attelle à l'art difficile de la définition et écarte bien des sornettes, s'attaquant par exemple au récent best-seller *La Vie secrète des arbres*.

Si les arbres sont nos « amis », il faut être conscient des limites des métaphores. Pas de raison de s'apitoyer sur le cri de la carotte quand vous l'arrachez de terre. Pas de liberté ni de conscience à l'horizon du potager. La plante ne meurt pas : elle change, se transforme, se divise. Sa vie n'est pas « vécue » comme l'est la nôtre. Mais en distinguant radicalement la vie végétale du règne animal (et humain), *Qu'est-ce qu'une plante ?* rend à celle-ci sa singularité et sa beauté propre. Relisant Rousseau, Hegel, Schopenhauer ou Canguilhem, l'essai pose les bases d'une véritable phénoménologie de la vie enracinée, sans réductionnisme ni anthropomorphisme. Devant la gracieuse fixité de la plante, notre vie animale apparaît si vulnérable, exposée à l'adversité comme à l'angoisse. Les plantes sont la mesure de nos vies tragiques.

Philippe Chevallier

★★★★☆

QU'EST-CE QU'UNE PLANTE ? ESSAI SUR LA VIE VÉGÉTALE PAR **FLORENCE BURGAT,** 208 P., SEUIL, 20 €

L'INCONNUE CÉLÈBRE

Marie, quand maternité rime avec virginité

L'historien James D. Tabor livre une biographie de la mère de Jésus écrite comme une enquête. La Sainte Vierge s'efface devant la femme si peu connue, recouvrant ainsi toute son humanité.

« *Marie est la femme la plus illustre qui ait jamais vécu. Hélène de Troie, Cléopâtre, Jeanne d'Arc font pâle figure auprès d'elle.* […] *Deux milliards de chrétiens et un milliard et demi de musulmans honorent sa mémoire.* » Et pourtant, on ignore tout de la mère du célèbre crucifié du mont Golgotha, celui dont Ponce Pilate se lave les mains. Dans *Marie*, l'historien américain James D. Tabor relève un défi particulièrement difficile : faire une biographie de cette mère parfaite, *« de son enfance juive à la fondation du christianisme »*. Il est en effet moins intéressé par le personnage conceptuel et virginal, montant au ciel, que par le véritable personnage historique.

L'auteur explore les sources littéraires et archéologiques pour raconter à son lecteur qui est cette *« femme juive »*, dont le souvenir est devenu immortel par la grâce de la religion. Par ses démonstrations et ses hypothèses parfois

un peu alambiquées – il faut l'admettre –, il fait d'elle une descendante du roi David, rien de moins. Marie passe ainsi de sainte à aristocrate ! Elle est aussi mère de famille nombreuse car, historiquement, il est possible de lui attribuer au moins huit enfants dont Jésus est l'aîné. Mais Joseph ne serait pas le père biologique de celui-ci. Alors, qui était-il ? James D. Tabor, comme d'autres historiens spécialistes de cette époque, pense que le légionnaire romain Tiberius Julius Abdes Pantera est un géniteur crédible. Sa stèle funéraire, retrouvée en 1859 en Allemagne, atteste qu'il s'agit d'un porte-enseigne d'origine sémite. À ce stade de l'enquête de Tabor, il faut l'avouer, le *Da Vinci Code* paraît bien fade !

Un reproche à faire à cet ouvrage : l'Américain, comme la plupart de ses confrères anglo-saxons, parle inutilement de lui, çà et là dans le livre. Ses recherches n'en demeurent pas moins passionnantes tant elles sont hardies ! **Virginie Girod**

★★☆☆☆

MARIE. DE SON ENFANCE JUIVE À LA FONDATION DU CHRISTIANISME (LOST MARY) PAR **JAMES D. TABOR,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE GOUYÉ ET CÉCILE DUTHEIL DE LA ROCHÈRE, 384 P., FLAMMARION, 22,90 €

A. PARTAIN – PARIS MUSÉES/MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LA VILLE DE PARIS

UN LIVRE SOUS INFLUENCES

« Les Fleurs de l'ombre »

D'où viennent les idées de Tatiana de Rosnay pour composer son dernier roman ? Voici quelques pistes, sous forme d'addition.

+

FRANCIS SCOTT FITZGERALD

Dans un futur proche. Bouleversée par la découverte du secret sordide de son mari, Clarissa Katsef, romancière, se réfugie au sein du programme CASA, résidences ultra-connectées pour artistes. Très vite, le malaise survient, avec la sensation d'être espionnée par les yeux sans sommeil du Dr T.J. Eckelburg de *Gatsby le Magnifique.*

+

VIRGINIA WOOLF

Fascinée par l'auteure des *Vagues,* Clarissa baptise son IA « Mrs Dalloway ». Cette assistante personnelle gère avidement ses conversations téléphoniques, ses e-mails, sa vie… Déstabilisée par ce quotidien sous surveillance, notre héroïne en perd le sommeil, devient incapable d'écrire, et subit les assauts des fantômes du passé.

+

ROMAIN GARY

Qu'est-ce que le programme CASA ? Clarissa est-elle le cobaye d'une expérience, ou est-ce le fruit de son imagination d'écrivain ? Et si l'atmosphère de cet appartement érigé sur les ruines de la tour Eiffel rendait Clarissa folle, dépressive, voire suicidaire…

+

FAHRENHEIT 451 DE RAY BRADBURY

Des attentats saignent l'Europe. Les images privent les mots de leur valeur et de leur pouvoir de guérison. L'insécurité dicte sa loi. Les extrêmes gouvernent dans un monde en profonde mutation où les livres ne sont plus lus. Les vidéos en boucle hypnotisent les citoyens et distillent la terreur.

=

LES FLEURS DE L'OMBRE

Insufflant vie aux lieux et atmosphères, tels des personnages de l'intrigue, Tatiana de Rosnay livre ici un roman sombre au suspense envoûtant, et sonde notre rapport à la création et à l'intimité à l'heure de l'intelligence artificielle. Les blessures de la vie sont des fleurs qui s'épanouissent dans l'ombre, véritables fragrances de notre humanité. **Marie Lechevalier**

★★★☆☆ *LES FLEURS DE L'OMBRE* PAR **TATIANA DE ROSNAY,** 336 P., ROBERT LAFFONT/ HELOÏSE D'ORMESSON, 21,50 €

SDP – HARVARD UNIVERSITY – SDP – UNIVERSAL PICTURES COMPANY

TROIS ÊTRES MALMENÉS PAR LA VIE, SUR LE CHEMIN DE LA CONSOLATION

320 pages - 16 €

Barbara, Charles et Lise...

Dans l'histoire de chacun :
des empêchements, venus enrayer
la possibilité d'aimer librement.

Autour de Rose, la mère absente,
ces cœurs imparfaits se rencontrent
et inaugurent des voies possibles
de consolation

Roman
EYROLLES

LE COIN DU LIBRAIRE

Antoine Bonnet dirige la Librairie Michel. Tout y est organisé pour vous prodiguer les meilleurs conseils de lecture.

Grand coup de château

« Les librairies indépendantes peuvent porter un texte, un auteur. » **Antoine Bonnet, propriétaire de la Librairie Michel*, située à Fontainebleau, résume en quelques mots l'importance du Prix des Libraires** et des établissements comme le sien.**

L'histoire commence en 2001, quand, à 17 ans à peine, Antoine Bonnet met un premier pied dans la librairie – créée en 1967 – que ses parents viennent de racheter à Fontainebleau. Il décide alors de prendre une pause d'un an pour les aider. Mais dix-neuf ans plus tard, cette interruption dure encore, et il est aujourd'hui à la tête de la structure. *« C'est comme Obélix et la potion magique, je suis tombé dedans quand j'étais petit »,* dit en riant celui qui se destinait à des études de droit. Mais aucun regret dans son discours, où l'on ne perçoit que de la passion pour ce métier, de la part de celui qui s'est *« pris au jeu, celui du commerce, du partage avec les gens ».*

Dans cette cité célèbre pour son château, Antoine est aujourd'hui très fier de la Librairie Michel (prénom du fondateur), qu'il dirige avec l'aide de deux apprenties. Avec un BTS en comptabilité et gestion d'entreprise, lui-même reste convaincu que le terrain est l'endroit idéal pour apprendre. Ils naviguent tous les trois au milieu de ces 70 mètres carrés, entre beaux livres, pochothèque, papeterie, BD et littérature, en passant par un rayon consacré à la Pléiade et une section jeunesse, afin d'apporter les meilleurs conseils tout en cherchant à mettre en avant spécificités et qualités des librairies indépendantes. Leur objectif est de créer un véritable lien pour capter et fidéliser la clientèle hétéroclite. De moins de 10 à plus de 90 ans, tous sont choyés et écoutés par Antoine qui connaît bien les goûts de ses habitués. *« Quand on me présente un livre, je sais déjà s'il plaira à telle ou telle personne ! »* Mais pour les satisfaire, il ne s'arrête pas à de bons conseils.

De nombreux événements sont organisés par la librairie. Rencontres, signatures, mais aussi ateliers créatifs et lectures créent de véritables liens humains. Cet amour commun, Antoine l'entretien aussi grâce aux réseaux sociaux qu'il utilise presque quotidiennement pour partager ses coups de cœur. *« Il existe sur les réseaux une véritable communauté bienveillante envers les livres. »* Antoine observe aussi un retour des gens vers le commerce de proximité, y compris les librairies indépendantes, au détriment d'Internet.

Jury du Prix des Libraires

C'est pour défendre ces valeurs et ce métier qu'Antoine participe, depuis de nombreuses années, au Prix des Libraires. Il est depuis deux ans partie prenante en tant que jury et, cette année, en tant que trésorier. Cette association, qui lui permet de s'épanouir grâce à un véritable travail d'équipe, regroupe des patrons et employés venus de librairies de toutes tailles à travers la France. Et le prix, qui a su récompenser quelques grands noms (Yasmina Khadra, Delphine de Vigan, Gaëlle Nohant, etc.), depuis 1955, se présente comme un véritable gage de qualité auprès des lecteurs. En incluant le plus de monde possible, c'est tout un corps de métier mis en avant et porté par un livre, un auteur.

Antoine a d'ailleurs créé un prix pour sa librairie, qui récompensa en 2018 Amélie Cordonnier, dont le deuxième roman *Un loup quelque part*, paru le 11 mars (Flammarion), est son coup de cœur du moment. Alors, n'hésitez surtout pas à vous le procurer… en librairies !

Clémence Varène

LA LIBRAIRIE MICHEL EN CHIFFRES

1967 Fondation de la librairie par Michel Chabosy.

2001 Rachat par la famille Bonnet.

2003 Antoine devient gérant.

70 M² dédiés à la vente

Entre **8 500** et **12 000** références

*15 rue de la Paroisse, 77300 Fontainebleau. Ouvert du mardi au samedi de 10 h à 13 h et de 14 h 30 à 19 h, le dimanche de 10 h 30 à 13 h.

Sur Facebook et Instagram : Librairie Michel Fontainebleau ; @librairiemichelfontainebleau

**** Le lauréat du Prix des Libraires 2020 sera annoncé le 13 mai.**
prix-des-libraires.fr

LIBRAIRIE MICHEL

LES MOTS pour le dire (et l'écrire)

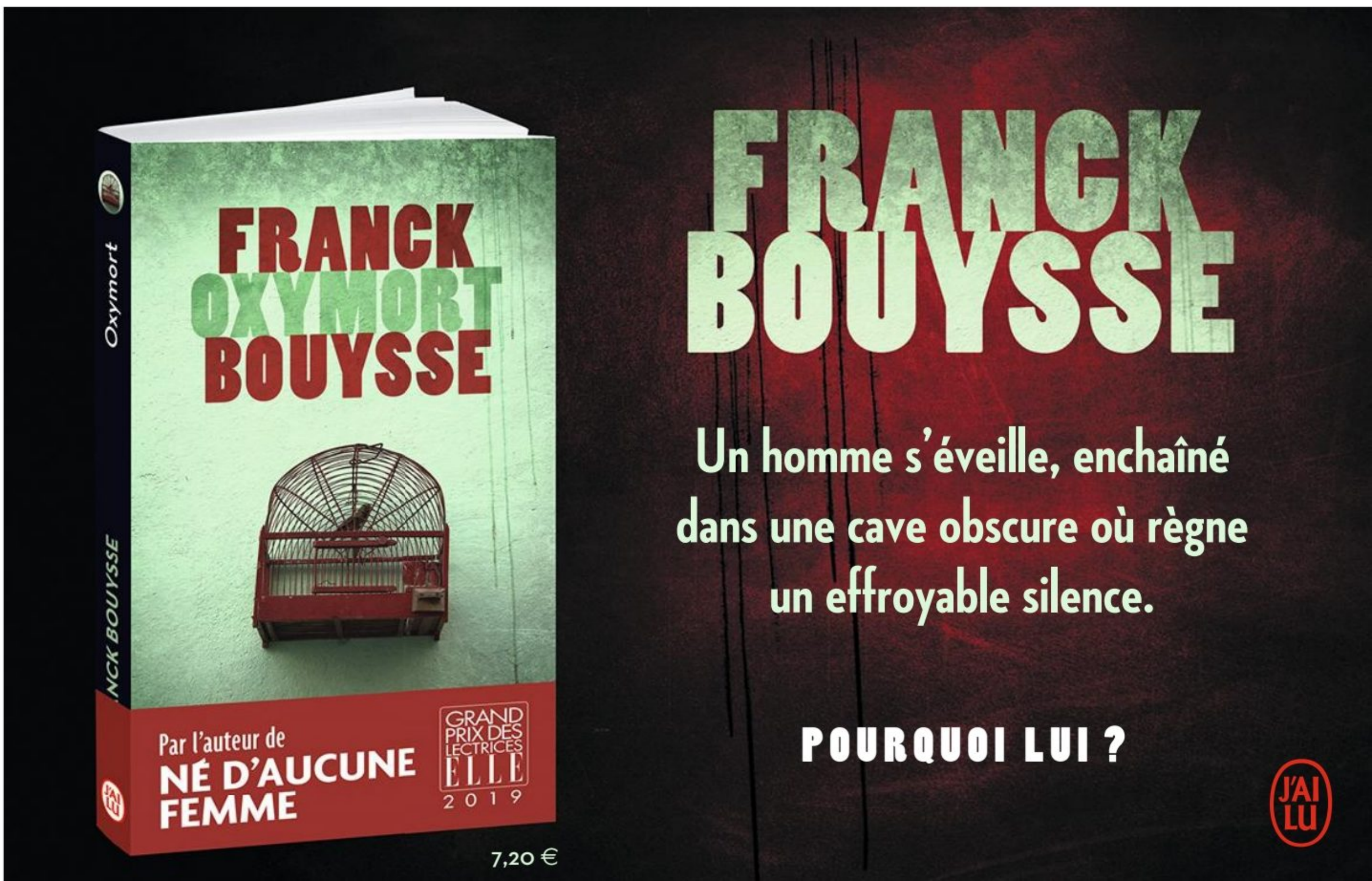
L'école d'écriture vous propose stages ou ateliers, sous la direction d'écrivains chevronnés qui seront là pour vous guider.

On n'en sait jamais trop, y compris sur l'expression écrite, la conception d'un texte ou d'un ouvrage. C'est ce que nous rappelle l'école d'écriture Les Mots. Fondée en 2017 par Élise Nebout et Alexandre Lacroix, ce *« lieu de partage et d'apprentissage »* (pour reprendre les mots de leurs créateurs) propose en effet toute une série d'ateliers ou de stages, très variés, pour vous permettre d'approfondir votre connaissance de l'écriture. Du choix d'un sujet à la construction d'une histoire, la connaissance des codes d'un genre ou à la recherche d'un style personnel, les axes se révèlent ici très divers, selon les désirs ou intérêts des publics. Si les locaux de cette école se trouvent à Paris, l'équipe des Mots a également prévu des cours ou séances interactives à distance.

COURS ET EXERCICES PRATIQUES

Et ce sont des écrivains chevronnés qui vous guideront – on peut citer, entre autres personnalités mises à contribution, Arnaud Cathrine, Alice Ferney, Philippe Vilain, Chloé Delaume, Martin Winckler ou Clémentine Beauvais. Parmi les formules proposées, vous pourrez d'ailleurs vous inscrire aux week-ends d'écriture parrainés par *Lire*, intitulés « Se lancer dans l'écriture » et situés dans les locaux de notre rédaction, qui mêlent cours et exercices pratiques – toujours sous l'égide d'un auteur connaissant bien cette expérience. À vous de vous lancer !

lesmots.com



L'INVITÉ FERDINAND VON SCHIRACH

L'acteur Elyas M'Barek dans le film *L'Affaire Collini*.

« Plus de vingt films ont été tirés de mes histoires »

Star du barreau outre-Rhin, devenu écrivain à succès, cet amoureux du droit et des lettres s'est fait connaître avec d'excellents recueils de nouvelles criminelles – dont le récent *Sanction* –, mais aussi grâce au roman *L'Affaire Collini*. Ce thriller judiciaire, aujourd'hui porté à l'écran, explore le passé nazi de l'Allemagne. Un sujet cher à l'auteur, qui n'est autre que le petit-fils de Baldur von Schirach, chef des Jeunesses hitlériennes…

Quelle est l'influence de l'avocat sur l'écrivain, et inversement ?

● **Ferdinand von Schirach.** Dans les tribunaux allemands, les jurés sont des « juges amateurs » qu'il faut convaincre. Vous devez vous faire comprendre d'un juge-boulanger ou d'un juge-contrôleur de tramway. Se tenir à un langage très simple est un excellent exercice. Ce que m'ont apporté ces quelque vingt années de pratique de ce métier ? Savoir que l'homme est un être ambivalent, capable du bien comme du mal. Il ne s'agit pas simplement de juger les personnes mais de les raconter. En revanche, l'écrivain n'a jamais influencé l'avocat, puisque je n'exerce plus [rires] !

Vos nouvelles sont particulièrement frappantes car vous n'avez jamais de regard moral sur vos personnages, même les plus détestables…

● **F.v.S.** Nous sommes toujours très vite prêts à porter un jugement alors que l'ouverture à l'autre est beaucoup plus intéressante. Si vous êtes longtemps pénaliste, vous avez le choix entre devenir cynique ou accepter cette diversité des choses. Si vous optez pour le premier choix, votre vie deviendra étroite.

Qu'est-ce qui fait un bon sujet de nouvelle ?

● **F.v.S.** L'humain, tout simplement.

Lorsque vous avez une histoire en tête, savez-vous immédiatement si elle va donner lieu à une nouvelle ou à un roman, comme *L'Affaire Collini* ou *Tabou* ?

● **F.v.S.** La vie d'une personne, quelle qu'elle soit, peut être racontée en dix pages : il suffit d'évoquer les ruptures de son existence, qui l'ont fait bifurquer ou non. Je suis plus naturellement intéressé par l'épure, la simplicité. D'ailleurs, je ne me considère pas comme un auteur de romans, même si j'en ai écrit deux.

L'adaptation de *L'Affaire Collini*, qui évoque l'assassinat d'un industriel allemand dont le passé nazi a été caché par les autorités, sort bientôt en salles. Quelle a été la genèse du film ?

● **F.v.S.** Plus de vingt films ont été tirés de mes histoires – surtout pour la télévision –, et la plus grande partie a été produite par la maison Constantin Films. L'une des originalités de *L'Affaire Collini,* c'est que le personnage principal est joué par Elyas M'Barek, véritable star en Allemagne pour ses prestations comiques. En jouant cet avocat devant défendre cet Italien accusé du meurtre d'un notable allemand, il tenait là son premier rôle sérieux. Le film, très différent dans sa structure, ne retient qu'une partie de mon roman, abordant essentiellement l'aspect du droit et la manière dont il s'est développé dans la République fédérale. Mais je suis fier que mon ouvrage ait eu des conséquences très concrètes : le ministère de la Justice a en effet missionné une commission d'historiens pour enquêter pendant trois ans sur les faits décrits dans le livre.

Quel regard portez-vous sur les adaptations cinématographiques de vos œuvres ?

● **F.v.S.** Je vous jure qu'aucun écrivain au monde ne vous dirait qu'il est satisfait des adaptations de ses œuvres [rires] ! Si je faisais moi-même ces films, ils seraient muets, tournés en noir et blanc et très lents ! J'aime bien que des libertés soient prises par rapport à mes œuvres, j'ai autorisé toutes sortes d'adaptations : pièces de théâtre, spectacles de marionnettes, BD. C'est ma position, d'autres auteurs ne la partagent pas forcément. On peut le regretter mais c'est ainsi : les personnes qui regardent les films et celles qui lisent les livres sont très différentes. **Propos recueillis par Ilan Ferry et Baptiste Liger**

L'Affaire Collini de Marco Kreuzpaintner avec Elyas M'Barek, Alexandra Maria Lara, Franco Nero… (En salles prochainement)
Sanction (Strafe) par Ferdinand von Schirach, traduit de l'allemand par Rose Labourie, 176 p., Gallimard, 16 €

FERDINAND VON SCHIRACH EN 5 DATES

1964
Naissance à Munich.

1994
Il s'établit comme avocat.

2009
Parution du recueil *Crimes,* qui lui vaut un succès public et critique international.

2010
Dans *Der Spiegel,* il dénonce les cas d'abus sexuels dont il a été témoin chez les Jésuites, à Trossingen.

2012
Après la parution de *L'Affaire Collini,* une commission d'enquête indépendante est instituée par les autorités allemandes au sujet du traitement du passé nazi par le ministère de la Justice.

2018. CONSTANTIN FILM VERLEIH – M. MANN

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN PAR BAPTISTE LIGER

Paula Beer, formidable, dans *Ondine*, de Christian Petzold.

Ondine de Christian Petzold

Elle sait tout de Berlin, Ondine (Paula Beer, formidable). Ou, tout du moins, elle raconte devant des maquettes géantes la petite (et la grande) histoire de la ville aux touristes. Bouleversée par sa récente rupture, elle tombe sous le charme d'un scaphandrier, Christoph (Franz Rogowski). Mais la jeune femme semble sous le joug d'une malédiction, à l'image de la nymphe du folklore germanique ayant inspiré à Ingeborg Bachmann la nouvelle « Ondine s'en va », dans son recueil *La Trentième Année*.

C'est justement ce récit qui fut la source principale du magnifique long-métrage de Christian Petzold. Primé à la dernière Berlinale, *Ondine* trouve un équilibre assez exceptionnel entre ses côtés cérébraux et ses envolées émotionnelles, comme si tout le projet du cinéaste consistait à combiner tous les modes binaires – les éléments solides et liquides, le réel le plus concret et le fantastique, les hommes et les femmes, l'amour et la haine, le présent et le passé, etc. Si riche soit-il dans ses intentions, le film (d'une heure et demie, sans superflu) dépasse toutefois ses enjeux théoriques pour proposer une très belle et surprenante histoire tragique, aux relents mythologiques. Assurément l'une des très belles surprises de ce début d'année.

(En salles prochainement)

Police d'Anne Fontaine

Ce sont des professionnels. Mais ils ne sauraient être réduits à cette seule fonction. Ainsi sont les trois policiers du film d'Anne Fontaine, qui adapte ici le roman de Hugo Boris et met ces agents – devant reconduire à Roissy un clandestin – face à leur morale et à leurs démons. Virginie (Virginie Efira) songe à son avortement. Son amant occasionnel, Aristide (Omar Sy),

vit dans la culpabilité. Quant à Erik (Grégory Gadebois), son couple bat de l'aile et il tente de ne pas retomber dans l'alcoolisme. Cette nuit sera-t-elle déterminante pour ce trio et leur passager qui risque la mort dans son pays ? Si l'on peut regretter une narration inutilement complexe et des dialogues parfois trop explicatifs, *Police* décrit avec plus de subtilité qu'il n'y paraît (notamment grâce à la justesse des acteurs) la réalité des individus derrière les uniformes.

(En salles prochainement)

ET AUSSI… Préparer le thé est tout un art, et vous en découvrirez les (nombreuses) subtilités avec ***Dans un jardin qu'on dirait éternel,*** succès du box-office nippon inspiré par le livre de Noriko Morishita, *La Cérémonie du thé* (voir page 83). Derrière le titre énigmatique ***Pingouin & Goéland et leurs 500 petits*** se cache un bon documentaire de Michel Leclerc *(Le Nom des gens)* sur le formidable couple Yvonne et Roger Hagnauer, ayant sauvé bien des enfants lors de l'Occupation (voir page 9). L'histoire d'***Antigone*** semble éternelle et peut permettre bien des variations, comme le montre le film, très contemporain, de la Québécoise Sophie Deraspe (voir page 84). Enfin, le thriller judiciaire ***L'Affaire Collini,*** adapté d'un remarquable roman de Ferdinand von Schirach, revient sur les zones d'ombre du passé nazi de l'Allemagne, que le pays a tant bien que mal tenté de gommer (voir ci-contre).

(Tous ces films sortiront en salles prochainement)

SCHRAMM FILM/CHRISTIAN SCHULZ

DVD/VOD

ANIARA DE PELLA KAGERMAN ET HUGO LILJA (Condor)

Et si la Suède était le nouvel éden du cinéma de science-fiction ? Après le film *The Unthinkable* l'an passé, voici une étrange *« odyssée stellaire »* inspirée par un poème fantastique de Harry Martinson – Prix Nobel de littérature en 1974. Au moment où la Terre est en proie aux catastrophes, les humains choisissent de partir s'installer sur Mars. Mais l'un des trajets sur la navette Aniara – sorte de centre commercial où l'on tente de conserver les habitudes des passagers – ne va pas se passer comme prévu. Et le film, formellement très soigné, prendra des airs de critique sociale. Au passage, on recommandera aussi aux amateurs d'anticipation la luxueuse édition de *Phase IV,* de Saul Bass (Carlotta), avec ses terrifiantes fourmis.

DONNYBROOK DE TIM SUTTON (Lonesome Bear/The Jokers)

Tiré d'un roman particulièrement sombre et violent de Frank Bill, *Donnybrook* est un drôle d'objet, mêlant des entités aussi disparates que le film social « indé » américain, la tragédie classique et le film dit « de baston ». Ex-marine sans le sou, Jarhead (Jamie Bell, loin de *Billy Elliot*…) décide de participer à un tournoi mythique de combat à poings nus. De l'autre, le ténébreux Chainsaw Angus (Frank Grillo) vit, de manière ambiguë, avec son allumée de sœur (Margaret Qualley) avec laquelle il fabrique de la méthamphétamine. La confrontation, on l'aura compris, sera inévitable. S'il n'est pas exempt de maladresses, le long-métrage de Tim Sutton n'en est pas moins saisissant grâce à son atmosphère lourde et à l'engagement de ses comédiens.

L'excellent acteur John Turturro dans la minisérie *The Plot Against America.*

SÉRIES TV PAR ILAN FERRY

Comme un air de déjà-vu

Dans *Le Complot contre l'Amérique,* Philip Roth imaginait les États-Unis sombrer dans le fascisme après l'élection du candidat antisémite Charles Lindbergh en 1940. Écrit en 2004, le chef-d'œuvre de Philip Roth est devenu un incontournable de la littérature américaine. Le moins que l'on puisse dire, c'est que son adaptation à l'écran, *The Plot Against America* (titre original du roman), arrive à point ! Il suffit de voir le générique, petit bijou d'ironie et d'intelligence, pour comprendre combien l'arrivée de cette minisérie aujourd'hui est pertinente. Et il fallait bien la finesse d'écriture de David Simon, génial créateur de *Sur écoute, Treme, The Deuce* ou encore *Show Me a Hero* ayant toujours su capter les mutations sociales, sociétales et historiques de son pays pour saisir au mieux le propos de Roth qui, à travers cette uchronie à la fois si proche et si éloignée de nous, reconstituait un terrifiant miroir de son pays.

Admirablement servie par une écriture ultra-ciselée et un casting de grande classe où trône le toujours génial John Turturro, cette minisérie est à la hauteur de l'excellence à laquelle Roth et Simon nous ont chacun habitués. Mais elle fait surtout mouche dans ses résonances troublantes avec l'actualité, l'Amérique fantasmée de l'auteur faisant étrangement écho à celle, bien réelle, de Donald Trump.

Un parallèle plus qu'évident quand on sait que le candidat Trump, en 2016, était allé jusqu'à reprendre le slogan *« America First »* utilisé par le Lindbergh fictif de Roth. Et si *Le Complot contre l'Amérique* interpelle d'autant plus aujourd'hui par son caractère prémonitoire, son adaptation télévisée, elle, prend des airs de missive ne cachant pas ses intentions à l'aube d'une potentielle réélection de Donald Trump. Véritable cri d'alarme adressé aux États-Unis, *The Plot Against America* reflète plus que jamais les inquiétudes de ses auteurs, côtés littéraire et télévisé.

(Depuis le 17 mars sur OCS et OCS Go)

ZAPPING

■ LE FILM

Adapté du roman *Dans la maison de l'autre* de Rhidian Brook, *Cœurs ennemis,* outre sa belle retranscription de l'Allemagne d'après-guerre, s'appuie sur un très beau trio. À voir.
(Disponible sur Canal + et MyCanal)

■ LA SÉRIE

Après une première saison tonitruante, la série *Altered Carbon,* adaptation des romans éponymes de Richard Morgan, revient secouer la SF !
(Disponible sur Netflix)

■ LE DOCU

À l'occasion des 90 printemps de la célèbre pin-up Betty Boop, le documentaire *Betty Boop For Ever* revisite l'histoire de cette icône plus émancipée que son célèbre jeu de jambes ne pourrait le laisser penser.
(Disponible sur Arte.tv jusqu'au 25 mai)

POP CULTURE

Les brunes ne comptent pas pour des prunes

COMICS Nous avons parfois tendance à l'oublier, mais le comic-book est un « genre » protéiforme qui ne saurait se contenter d'un seul format, surtout aujourd'hui. C'est en partant de ce constat que l'éditeur Urban Comics a décidé de lancer un nouveau label, Urban Link, consacré aux romans graphiques.

La différence avec les titres « traditionnels » ? Une plus grande liberté de ton et une importance toute particulière donnée à la narration. À la lisière entre le roman et la bande dessinée, le roman graphique investit le monde très fermé des super-héros, ou plutôt héroïnes puisque les quatre premiers titres sont consacrés à Harley Quinn, Black Canary, Catwoman et Raven. Que nous retrouvons à l'âge adolescent (à l'exception de Black Canary) avant qu'elles ne deviennent les figures mythiques que nous connaissons.

On retiendra tout particulièrement *Harley Quinn. Breaking Glass,* relecture personnelle et déjantée du *Chaperon rouge* avec une « mama » transgenre en guise de Mère-Grand et un Joker de bric et de broc dans la peau du Grand Méchant Loup. Dans le même genre, *Catwoman. Under The Moon* se révèle très touchant dans son portrait d'ado SDF fuyant un père abusif. Plus adulte, *Black Canary. New Killer Star* détonne par son graphisme acidulé et son ambiance rock teintée de surnaturel. Des titres résolument orientés *young adult,* mais qui interpellent par leur singularité, sur la forme comme sur le fond. **I.F.**

★★★☆☆

HARLEY QUINN. BREAKING GLASS ; CATWOMAN. UNDER THE MOON ; BLACK CANARY. NEW KILLER STAR ET ***RAVEN*** SONT DISPONIBLES CHEZ URBAN LINK, 14,50 €

Épopée incendiaire

MANGA Vers l'infini et au-delà, la chasse aux monstres cracheurs de feu comme si vous y étiez. Telle est la promesse – tenue – par *Drifting Dragons* qui suit le quotidien de chasseurs de dragons à bord d'un incroyable dirigeable. Une aventure épique à l'esthétique *steampunk* très marquée, à mi-chemin entre *Moby Dick* et le cinéma de Miyazaki, *Nausicaä de la vallée du vent* en tête. À lire absolument avant l'arrivée de son adaptation animée sur Netflix. **I.F.**

★★★★☆

DRIFTING DRAGONS (T. 1) PAR **TAKU KUWABARA,** TRADUIT DU JAPONAIS PAR THIBAUD DESBIEF, 208 P., PIKA, 7,50 €

HBO

THÉÂTRE PAR DOMINIQUE PONCET

Vous, les femmes

Énergie folle et jubilation contagieuse au programme de l'Artistic Théâtre et du Petit Montparnasse.

Cédric Colas et Sarah Biasini dans *La Mégère apprivoisée.* Étourdissant.

La Mégère apprivoisée est une comédie de jeunesse de William Shakespeare. *Est-ce que j'ai une gueule d'Arletty ?* relate, sous les plumes d'Éric Bu et d'Élodie Menant, la carrière de l'une des plus turbulentes et indomptables actrices du XXe siècle. Des pièces qui n'ont pas grand-chose en commun, mais qui dégagent toutes deux une folle vitalité.

À l'Artistic Théâtre, Frédérique Lazarini propose une version très personnelle et décapante de *La Mégère apprivoisée.* Elle a réduit les personnages à cinq et transposé son action. Celle-ci se situe en Italie, mais dans les années 1950, sur une place de village où a été installé un cinéma de plein air. Idée merveilleuse qui permet à la metteuse en scène de mêler théâtre et cinéma. Le texte de Shakespeare est un peu escamoté, mais pas son esprit, espiègle et insolent, ni sa charge comique. Aidés par un décor épuré et méditerranéen, les comédiens jouent le jeu, façon *commedia dell'arte,* tous formidables de justesse, de rythme et d'énergie. Sarah Biasini compose une mégère étonnante, rusée, culottée, sensible, sauvage, et féministe avant l'heure. Cédric Colas, qui joue son « promis », fait preuve d'une vivacité aussi finaude qu'étourdissante. Le « couple » est épaulé par un trio d'acteurs aussi épatants, Maxime Lombard, Pierre Einaudi et Guillaume Veyre. Chic ! Cette réjouissante *Mégère* va jouer les prolongations au moins jusqu'en mai.

Au Petit Montparnasse, *Est-ce que j'ai une gueule d'Arletty ?* nous entraîne dans un autre genre de tourbillon. Incarnée avec superbe et drôlerie par Élodie Menant, l'inoubliable actrice des *Enfants du paradis* et d'*Hôtel du Nord* passe sa vie en revue. De la Grande Guerre à l'autre, en passant par les Années folles… On croise tous ceux qui ont compté pour elle : des artistes tels Colette, Gabin, Prévert, Carné, et Cocteau ; des politiques comme Pétain et de Gaulle. Et puis on fait aussi la connaissance de celui qui fut, pour son malheur, le grand amour de sa vie, Hans Jürgen Soehring. Une heure trente d'une mise en scène virtuose qui s'appuie sur un texte futé et ciselé, où trois autres comédiens jouent, à eux seuls, une quarantaine de rôles. On sort de ce spectacle parlé, chanté et dansé, totalement sous le charme de cette Parigote si singulière, qui finit recluse, affrontant, sans une plainte, trente années de solitude et de cécité.

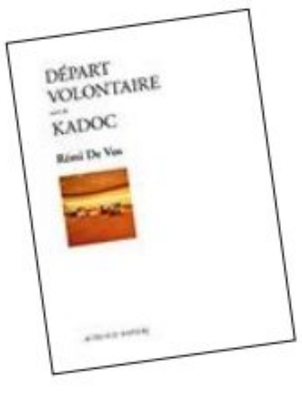
■ ***La Mégère apprivoisée*** **de William Shakespeare, adaptation et mise en scène par Frédérique Lazarini, Artistic Théâtre, Paris 11e.**
Tel : 01 43 56 38 32

■ ***Est-ce que j'ai une gueule d'Arletty ?*** **d'Éric Bu et Élodie Menant, mise en scène de Johanna Boyé, théâtre du Petit Montparnasse, Paris 14e.**
Du mardi au samedi à 21 heures, le dimanche à 15 heures.

L'entreprise en plein délire

UNE PIÈCE À LIRE Depuis vingt-cinq ans qu'il a quitté le monde des « petits boulots », Rémi De Vos n'a jamais cessé d'écrire sur l'univers de l'entreprise. Sa première pièce, *Débrayage,* était finement observée et novatrice, car peu d'écrivains s'étaient jusqu'alors risqués au théâtre social. *Kadoc,* paru l'an dernier, en propose une nouvelle variation aujourd'hui mise en scène par Jean-Michel Ribes et jouée au théâtre du Rond-Point jusqu'au 5 avril.

M. DUHAMEL



Sur le plateau, trois couples dont les maris travaillent dans la même société. L'un d'entre eux raconte qu'un homme ressemblant à un singe est assis à sa place au bureau et qu'il l'empêche de s'installer ! Rémi De Vos nous démontre une fois encore que l'entreprise rend fou et paranoïaque, et il s'amuse à accumuler les preuves. Le surréalisme des situations et des dialogues se colore d'absurdité qui vire au délire. C'est à la fois tragique et comique, drôle et acide, juste et grotesque, incisif et ironique. Peut-être un petit air de déjà lu, mais c'est tellement bien vu ! Et à la fin, quelle surprise ! Mais chut ! **D.P.**

★★★☆☆ ***DÉPART VOLONTAIRE*** **SUIVI DE *KADOC*** PAR **RÉMI DE VOS,** 208 P., ACTES SUD-PAPIERS, 18 €

Nouveauté 2020

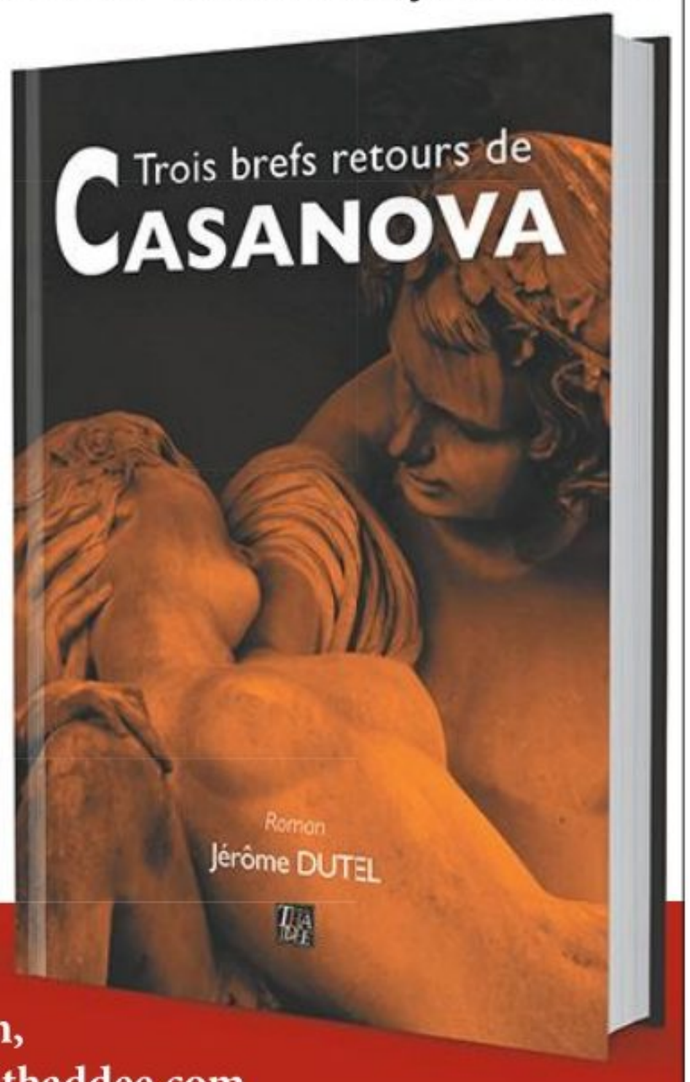
Éditions THADDÉE

Casanova revient sur Terre de nos jours pour mener à bien une mission mystérieuse.

"Un régal !"

"Une fable philosophique sur notre époque et sur l'amour."

"Des aventures pleines de rebondissements. On est tenu en haleine jusqu'à la fin !"



354 pages. 20€.
Librairies, Fnac.com,
Amazon.fr, editionsthaddee.com

ÉRIC LIBIOT

TOUT FOUT LE CAMP

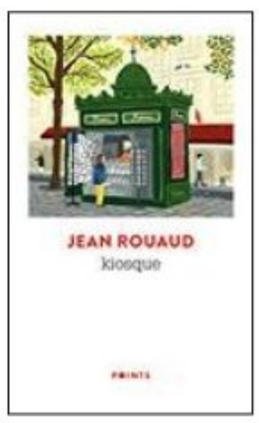
Il est indiqué *« Roman »* en page de garde du *Kiosque* de Jean Rouaud, qui passe en revue les années de kiosquier de l'écrivain. Étrange, tout de même, pour un texte qui fricote avec l'autobiographie, d'imaginer qu'il s'acoquine avec la fiction… Tout fout le camp, ma bonne dame ! Voyez *I am, I am, Iam,* de Maggie O'Farrell, dont la page de garde indique cette fois *« Dix-sept rencontres avec la mort ».* Permettez que je puisse envisager qu'il s'agit là de fiction alors que l'auteure y raconte sa vie… Oui, c'est le bazar, mon bon monsieur ! D'ailleurs, Grégory Nicolas, lui, n'a rien précisé de particulier pour qualifier *Des histoires pour cent ans,* dont le titre navigue entre deux eaux. Mais ce flou artistique est pertinent : que sait-on de la réalité en littérature ? À peu près rien. Merci.

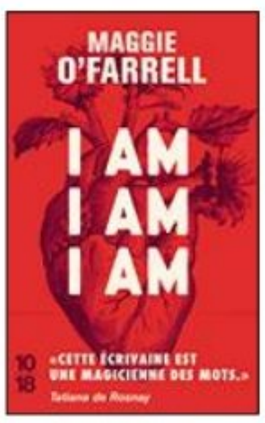
Il faut, de toute manière, marcher sur le fil des souvenirs et de l'imaginaire. Jean Rouaud s'y emploie avec équilibre et raconte le bitume d'un coin du 18e arrondissement de Paris, comme le pays où il vit, la France. C'est le point de vue du kiosquier qu'il fut et de l'écrivain qu'il est. Le kiosquier regarde passer la condition humaine quand le romancier la réinvente. *Kiosque* est (donc) un roman passionnant, écrit dans une belle langue qui aime étirer les phrases et mêler les faits et gestes des uns et des autres. Il y est question de tout et de rien, de l'encre sur les doigts, de Roland Barthes, de la crise de la presse, de Beaubourg et des envies de pisser. Tout le monde est concerné, semble-t-il.

En revanche, ce qui est arrivé à Maggie O'Farrell n'est arrivé qu'à elle. En dix-sept chapitres titrés par des parties de son corps (le cou, les poumons, le crâne, les jambes…), la romancière irlandaise plonge dans les affres d'une vie passée à se défendre. C'est un combat contre une mort qui s'approche, sur la pointe des pieds ou avec ses gros sabots, et grâce auquel, si l'on peut dire, Maggie O'Farrell va se dessiner héroïne, mère courage et fière amante. Cette fable réaliste est d'une originalité folle dans son déroulé, sidérante dans son propos, imagée dans sa langue. La sincérité (l'impudeur ?) avec laquelle la romancière se décrit n'a d'égal que la force qui lui permet d'affronter les trous noirs de son existence. *I am, I am, Iam* crie haut et fort le désir d'être soi, d'être « je » et d'en assumer toutes les peines. Mais il y a du bonheur aussi.

Grégory Nicolas est breton, et certains de ses héros, Pierre et Perrine, le sont également, vers Plaintel, dans les Côtes-d'Armor, en ces temps de guerre, sans que l'on sache s'il existe des liens familiaux entre lui et eux ; ou entre lui et Marthe et Marcel, du côté de Lons-le-Saunier dans le Jura. J'aime imaginer qu'il y a au moins des échos des uns aux autres. En tout cas, Marc, dont le récit s'ancre en 2005, est bien le petit-fils de Pierre, et ainsi Grégory Nicolas raconte-t-il, en un style rythmé, les cailloux que chacun dépose sur la route. *Des histoires pour cent ans* a les pieds dans la terre et le regard sur l'horizon. On ne sait jamais ce qu'on laisse aux générations futures. Sûrement des romans et des récits de vie. On s'en contente largement.

Je profite d'en être à l'héritage pour signaler la réédition de l'intégrale de la saga du *87e District* d'Ed McBain (neuf tomes, Omnibus/Presses de la Cité), monument de la littérature policière aux dialogues magistraux, ancêtre de toutes les séries télé du genre, d'un réalisme tel qu'on la croirait sortie d'un micro d'enregistrement d'un commissariat ; tout y est inventé, tout y est vivant, tout y est juste, tout y est présent, tout y est réellement faux. Une merveille indépassable. Merci, Ed.





★★★★☆ ***KIOSQUE*** PAR **JEAN ROUAUD,** 288 P., POINTS, 7,40 €

★★★★☆ ***I AM, I AM, I AM*** PAR **MAGGIE O'FARRELL,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR SARAH TARDY, 288 P., 10/18, 7,50 €

★★★☆☆ ***DES HISTOIRES POUR CENT ANS*** PAR **GRÉGORY NICOLAS,** 224 P., POCKET, 6,95 €

SÉBASTEIN HARDY

Patrick Poivre d'Arvor

L'invité du Lundi des écrivains aux Deux Magots

J.-F. PAGA

S'il est généralement associé au journal de 20 heures ou encore à sa fameuse marionnette des *Guignols de l'info,* Patrick Poivre d'Arvor est également connu pour être un amoureux des livres. En tant que présentateur télé (*Ex-libris, Vol de nuit* ou, aujourd'hui, *Vive les livres* sur CNews) ou comme auteur – voir notre article sur son premier roman, *Les Enfants de l'aube*, dans notre précédent numéro. À l'occasion de la parution de son nouveau livre, *L'Ambitieux* (Grasset), vous êtes invité à le rencontrer le mardi 14 avril à 18h30* aux Deux Magots lors de cet entretien mensuel. Cinq places sont offertes aux abonnés de *Lire* pour ce rendez-vous en petit comité. À vous de tenter votre chance.

* Événement reporté

Pour tout renseignement, rendez-vous sur Facebook et sur : ***lesdeuxmagots.fr***

LES DEUX MAGOTS
café littéraire

HORS-SÉRIE LiRE:

JAMES BOND ET LA LITTÉRATURE D'ESPIONNAGE

L'agent 007 aurait-il enfin trouvé un ennemi à sa taille ? Plus fort que Goldfinger, Blofeld et autres Le Chiffre, le coronavirus aura eu raison de la sortie en salles de *Mourir peut attendre,* prévue le 8 avril et reportée à novembre. En attendant, n'hésitez pas à plonger dans notre hors-série, déjà en kiosques*, consacré à l'univers du célèbre officier de Sa Majesté. Vous y trouverez de nombreuses anecdotes sur la vie et l'œuvre du créateur de l'homme au permis de tuer, Ian Fleming, ainsi que sur les ouvrages postérieurs ayant fait perdurer la légende bondienne. Mais cette édition se veut plus large, et rend aussi hommage à la littérature d'espionnage en général. Vous pourrez ainsi redécouvrir ce genre, un peu mal aimé en France, à travers diverses analyses, rencontres et des entretiens rares issus des archives de *Lire* – entre autres avec John le Carré, Graham Greene, Robert Littell ou l'inénarrable Gérard de Villiers. Promis, un hors-série n'ayant rien d'un gadget !

* Vous pouvez aussi commander ce numéro sur notre site : ***lire.fr***

3 bonnes raisons de... s'inscrire aux week-ends d'écriture LiRE: & LES MOTS

Lire s'associe, cette année encore, à l'école d'écriture Les Mots pour vous proposer des week-ends intensifs d'écriture. Écrivains en herbe ou confirmés, amoureux des belles phrases et du mot juste, les ateliers **« Se lancer dans l'écriture »** s'adressent à toutes et à tous pour rendre l'écriture accessible, quel que soit votre niveau.

OSER SE LANCER

L'enseignement de la création littéraire a fait ses preuves depuis de nombreuses années. Les succès de David Lopez ou de Leïla Slimani, ayant tous deux suivi des ateliers d'écriture, nous prouvent bien qu'écrire, ça s'apprend !
Avec leurs week-ends d'écriture, *Lire* et Les Mots souhaitent **lever l'angoisse de la page blanche et vous guider pour perfectionner votre écriture.**

L'EXPÉRIENCE D'UN AUTEUR, ENSEIGNANT RECONNU

Accompagné par un auteur confirmé qui vous proposera des **exercices pratiques,** vous aurez l'occasion de découvrir ou d'approfondir vos connaissances sur la structure narrative d'un texte, de travailler la langue, le souffle, la mélodie des mots. En bref, les ateliers LiRE et Les Mots vous permettront de vous doter d'**une boîte à outils** complète pour aiguiser votre plume.

AU PLUS PROCHE DE L'ÉDITION

Pour une immersion complète dans le monde littéraire, *Lire* vous invite à travailler durant un week-end au cœur de la salle de rédaction du magazine. Vous pourrez vous appuyer sur **un livret de conseils exclusifs,** *Comment se faire éditer*, publié spécialement pour ces ateliers. En bonus, **un an d'abonnement** offert pour continuer à stimuler votre imagination !

☞ Inscrivez-vous vite sur *lesmots.co/lire*
Pour plus d'informations : *ateliers@lire.fr*

RETROUVEZ
TOUS LES ANCIENS
NUMÉROS DE

LiRE:

sur www.lire.fr

Suivez-nous sur

LiRE: Quand on aime lire, on a besoin de Lire

PALMARÈS

3 / Yoann Barbereau

Le lac Baïkal, en Russie, semble être le décor parfait d'un grand roman d'aventures. Mais pour Yoann Barbereau, cette région restera le théâtre de l'inimaginable puisque, le 11 février 2015, il est violemment arrêté à son domicile par le FSB (service secret russe qui a succédé au KGB). Des hommes le traînent hors de chez lui après lui avoir mis une cagoule, et le jettent dans une prison sibérienne où il sera torturé durant plusieurs jours. Accusé de pédophilie sous de fausses allégations, il connaîtra la violence physique et psychologique de cette implacable police russe. Condamné à quinze ans de travaux forcés dans un camp, il parvient toutefois à s'échapper du pays après deux ans et demi d'emprisonnement, et à rejoindre la France au péril de sa vie. Pour Yoann Barbereau, *« ce dont on ne peut pas parler, il faut l'écrire »;* il a alors publié ce récit glaçant, exactement cinq ans après son arrestation à Irkoutsk. Sous ses airs de roman d'aventures, ce livre nous rappelle que la réalité empiète parfois sur le terrain de la fiction. Si la France s'était déjà passionnée pour cette histoire fascinante lors de la diffusion de l'émission d'*Envoyé spécial* consacrée à Yoann Barbereau et à son retour de Russie, *Dans les geôles de Sibérie* (Stock) surpasse toutes les attentes en devenant instantanément un grand succès de librairie. Déjà tiré à 40000 exemplaires, il a su trouver son public car, plus qu'un simple témoignage, il est une œuvre littéraire à part entière, également saluée par la critique. **Jeanne Camos**

1 / Fabrice Caro

Si Fabrice Caro s'est illustré – sous le pseudonyme de Fabcaro – avec des bandes dessinées comme *Zaï Zaï Zaï Zaï* en 2015 ou *Formica* l'année dernière, il sait aussi poser le crayon et se concentrer sur les mots. Dans son second roman, *Le Discours* (Folio), il dépeint avec un ton toujours aussi incisif un repas de famille déjanté durant lequel Adrien, quadragénaire déprimé, attend désespérément un SMS de sa petite amie. Au menu, un mélange de disputes, de gratin dauphinois et de conversations sur le chauffage au sol. Le livre, paru en format poche, a ravi le public fidèle de Fabrice Caro puisqu'il s'est déjà écoulé à 110000 exemplaires. On y retrouve les thèmes qui font l'identité de l'auteur, comme la famille, le couple et un certain goût pour l'absurde. **J.C.**

Y. M QUEMENER

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'ADELC – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 8 mars 2020, à partir des ventes d'un réseau de 270 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Leïla Slimani	Le Pays des autres	Gallimard	Littérature
2	Pierre Lemaitre	Miroir de nos peines	Albin Michel	Littérature
3	Yoann Barbereau	Dans les geôles de Sibérie	Stock	Essais/ Documents
4	Didier Daeninckx	Municipales. Banlieue naufragée	Gallimard	Essais/ Documents
5	Roald Dahl & Pénélope Bagieu	Sacrées sorcières	Gallimard BD	BD
6	Caroline Fourest	Génération offensée	Grasset	Essais/ Documents
7	Connaissance des arts (revue)	Connaissance des arts. Christian Boltanski	Connaissance des arts	Beaux-Arts
8	M.C. Beaton	Agatha Raisin enquête (t. 20)	Albin Michel	Polar
9	Florent Grouazel & Younn Locard	Révolution (t. 1). Liberté	Actes Sud	BD
10	Mona Chollet	Sorcières	Zones	Essais/ Documents
11	Vanessa Springora	Le Consentement	Grasset	Littérature
12	Sylvain Tesson	La Panthère des neiges	Gallimard	Littérature
13	M.C. Beaton	Agatha Raisin enquête (t. 21)	Albin Michel	Polar
14	Aurélie Valognes	Né sous une bonne étoile	Mazarine	Littérature
15	Bartabas	D'un cheval l'autre	Gallimard	Littérature
16	Jean Echenoz	Vie de Gérard Fulmard	Minuit	Littérature
17	Jean-Paul Dubois	Tous les hommes n'habitent pas le monde de la même façon	L'Olivier	Littérature
18	Delia Owens	Là où chantent les écrevisses	Seuil	Littérature
19	Victoria Mas	Le Bal des folles	Albin Michel	Littérature
20	Agnès Ledig	Se le dire enfin	Flammarion	Littérature
21	Christian Boltanski	Départ	Centre Pompidou	Beaux-Arts
22	Mr Tan & Diane Le Feyer	Mortelle Adèle	Tourbillon	BD
23	Éric Fottorino	Zadig n° 5. Ces maires qui changent la France	Zadig	Littérature
24	Thomas Porcher	Les Délaissés	Fayard	Essais/ Documents
25	Johann Chapoutot	Libres d'obéir	Gallimard	Essais/ Documents
26	Pénélope Bagieu	Culottées (t. 1)	Bayou Gallisol	BD/Humour
27	Nastassja Martin	Croire aux fauves	Verticales	Littérature
28	Macha Méril	Vania, Vassia et la fille de Vassia	Liana Levi	Littérature
29	June Pla	Jouissance club. Une cartographie du plaisir	Marabout	Pratique/ Divers
30	La Revue dessinée	La Revue dessinée n° 27	La Revue dessinée	BD
31	Collectif	Notre corps, nous-mêmes	Hors d'atteinte	Essais/ Documents
32	Mona Ozouf & Alain Finkielkraut	Pour rendre la vie plus légère	Stock	Essais/ Documents
33	Frédéric Saldmann	On n'est jamais mieux soigné que par soi-même	Plon	Pratique/ Divers
34	H.P. Lovecraft & Gou Tanabe	La Couleur tombée du ciel	Ki-oon	BD
35	Constance Debré	Love me tender	Flammarion	Littérature
36	Michel Bussi	Au soleil redouté	Presses de la Cité	Polar
37	Karine Tuil	Les Choses humaines	Gallimard	Littérature
38	Daniel Pennac	La Loi du rêveur	Gallimard	Littérature
39	Alain Ayroles & Juanjo Guarnido	Les Indes fourbes	Delcourt	BD
40	Rachid Benzine	Ainsi parlait ma mère	Seuil	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

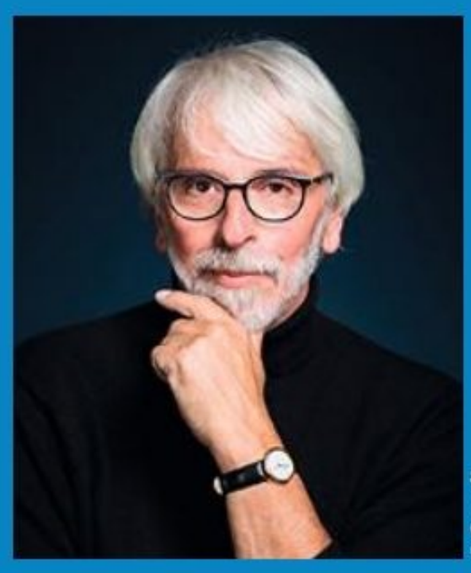
	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Fabrice Caro	Le Discours	Folio	Littérature
2	Philippe Lançon	Le Lambeau	Folio	Littérature
3	Virginie Despentes	King Kong théorie	LGF	Essais/ Documents
4	Aurélie Valognes	La Cerise sur le gâteau	LGF	Littérature
5	Albert Camus	La Peste	Folio	Littérature
6	Jacky Durand	Les Recettes de la vie	Folio	Littérature
7	Valérie Perrin	Changer l'eau des fleurs	LGF	Littérature
8	Maylis de Kerangal	Un monde à portée de main	Folio	Littérature
9	Helena Ferrante	L'Amour harcelant	Folio	Littérature
10	Yusuke Murata & One	One-Punch Man (t. 19)	Kurokawa	BD

CONCOURS D'ÉCRITURE 2020

LiRE: & Librinova"

Participez au concours

LiRE & Librinova
parrainé par Philippe Delerm



© Seuil

La meilleure nouvelle sera publiée dans le numéro de **LiRE de l'été !**

ENVOYEZ VOS TEXTES SUR

www.concours-lire.librinova.com

Du 27/02/2020 au 30/04/2020
Entre 16 000 et 20 000 signes

© Shutterstock - Vector farther

L'UNIVERS
D'UN ÉCRIVAIN

Alexandre Jardin
à l'entrée de son
futur ex-chez lui.
Le sourire aux lèvres.

Un Jardin à la française

Alexandre Jardin

En se lançant dans le roman populaire, il entend être le porte-parole des oubliés de notre pays. Pour en discuter, l'auteur du *Zèbre* nous a reçus dans… un studio vide ! Rencontre avec un homme chez qui on ne sait jamais où finit la réalité et où commence la fiction – et vice versa.

Il y a quelques années, un journaliste suisse (ou japonais, selon les versions) avait voulu interviewer Alexandre Jardin à domicile. L'écrivain l'avait accueilli chez son ami et éditeur de l'époque, Jean-Paul Enthoven, en lui faisant croire que c'était chez lui. Il s'en était expliqué ainsi dans une émission de Thierry Ardisson : la maison d'Enthoven ressemblait plus à la sienne que la sienne (sic). Nous n'en sommes qu'à l'introduction de cet article, et l'on a déjà compris que c'était une drôle d'idée que de faire cette rubrique avec Jardin : avec un tel mythomane, rien n'est jamais certain. Allait-il nous recevoir chez Enthoven ou dans une chambre de bonne ? Une loge de concierge ou un hôtel particulier ? On se préparait à tout.

Le jour dit, nous arrivons dans le quartier des Batignolles, passant devant une église de scientologie qui ne nous dit rien qui vaille. Pas besoin de sonner : Alexandre Jardin nous attendait sur le palier, à côté d'une plante morte. Affable, limite hilare, il nous fait entrer dans un rez-de-chaussée peint en blanc du sol au plafond, sans rien aux murs, rien nulle part. Une dizaine de mètres carrés avec un lit sur une mezzanine, des étagères vides, une machine à laver, deux rouleaux de Sopalin.

Il nous invite à mettre nos affaires dans les toilettes, qui font aussi penderie. Alors que notre photographe est au bord de l'évanouissement, on affiche un flegme de façade. L'angoisse nous étreint : à moins d'être un graphomane ou un fétichiste des produits ménagers, difficile d'écrire trois pages sur deux rouleaux de Sopalin. *« Je suis détaché des choses matérielles ! »* s'exclame notre hôte, ravi.

Il nous apprendra plus tard qu'il est *« au milieu de la procédure »* de son deuxième divorce, qu'il a tout laissé à son ex-femme et s'est rabattu sur ce bureau vide qu'il possède depuis quinze ans mais vient de vendre : *« Vous pouvez raconter tout ce que vous voulez : quand votre papier sortira, je ne serai plus là. »* Toujours en riant, il nous explique qu'il habite dans les cafés. N'a-t-il pas un autre point de chute ? *« Quand je ne suis pas dans les cafés, je vis dans le lit de la femme que j'aime. »* Il nous propose une canette de Coca et des viennoiseries. Puisqu'il n'y a rien à photographier, faisons directement l'interview. Il nous dit de nous installer. Problème : il n'y a qu'une seule chaise. Tout cela étant à dormir debout, on renoncera à s'asseoir.

Sur le point de quitter ce pied-à-terre qui lui servait de bureau depuis quinze ans, Alexandre Jardin vit dans un environnement aseptisé où ne subsiste que le strict nécessaire.

Antoine Gallimard et les ronds-points

L'homme qui nous fait face, lauréat du prix Femina pour *Le Zèbre* à 23 ans, est désormais âgé de 54 ans. Il en est à sa troisième incarnation : il y eut d'abord sa période fleur bleue avec ses romans à succès chez Gallimard, puis sa phase récits intimistes et familiaux chez Grasset, et maintenant un cycle de *« romans populaires »* qu'il inaugure chez Albin Michel avec *Française,* un livre pour le moins déjanté où il met en scène et fait parler Kelly, une héroïne haute en couleur, professeure de lettres qui rejoint les Gilets jaunes.

Il y a, en lui, un côté poupée russe. Ce Jardin III sera-t-il le dernier, ou n'est-ce qu'un Jardin temporaire en attendant le Jardin IV, le Jardin V, etc. ? *« Non, cette fois, c'est la bonne ! Cela fait vingt ans, depuis que j'ai créé l'association Lire et faire lire en 1999, que je me prépare. Jusque-là, j'étais schizophrène : j'avais une vie totalement engagée et ça ne se sentait pas dans ce que j'écrivais – une littérature bourgeoise, assez hors-sol. Je voyais se cristalliser dans le pays quelque chose d'explosif : des éthiques inconciliables. Si je suis allé chez Albin Michel, c'est qu'il m'était impossible de publier* Française, *premier tome d'une saga, dans mes anciennes maisons. Chez Grasset, au moment des Gilets jaunes, quand je leur racontais mes soirées, ils s'imaginaient que je dînais avec des nazis. Le décalage était dingue, ils pensaient vraiment que c'était le refoulé des années 1930… Quant à Antoine Gallimard et les ronds-points, c'est pareil, ça fait deux… »*

Ode aux provinces oubliées

Homme multiple, Jardin aimerait bien ne faire désormais qu'un avec lui-même. L'année dernière, il avait publié aux Éditions de l'Observatoire *Le Roman vrai d'Alexandre,* un essai étonnant où il reniait son œuvre, révélant qu'elle n'avait été tissée que de mensonges et de fariboles. S'inventer des doubles, des « contrevies », ça peut mal finir – par un suicide, comme Romain Gary. Jardin ne nous contredira pas : *« Être un illusionniste, c'est un chemin terrible… J'espère en être sorti. Mais ça ne peut pas être qu'un tour de passe-passe littéraire. »*

Charge contre Paris, *« les énarques crânes d'œuf »* et *« le jacobinisme techno », Française* est une ode aux provinces oubliées et à *« ces populations qui ne sont plus regardées, donc plus racontées » : « Aussi bien en littérature qu'au cinéma, le pays réel a disparu. Parler des banlieues, ce n'est pas parler du pays réel. Dans les banlieues, monde que je connais très bien, il y a 6 millions de gens – or nous sommes 66 millions ! Il y a donc une énorme masse de Français qui sont sortis des radars. Au cinéma, dans les années 1970, il y avait des acteurs qui savaient rentrer dans un bar à Nevers. Blier savait faire ça. Même Delon était un mec du peuple. Quant à Ventura, ce n'était pas un bourgeois : c'était un catcheur. Maintenant, on a ces gens du cours Florent… Avec* Française, *j'ai voulu réintroduire la réalité dans la littérature, comme le faisaient les écrivains du XIXe siècle – Hugo avec* Les Misérables, *Eugène Sue avec* Les Mystères de Paris… *»* Son héroïne *« balavoinesque »,* Kelly, qui parle un peu comme Virginie Despentes ●●●

À la fin de son interview, Alexandre Jardin rejoint son scooter garé non loin. Il garde dans sa sacoche les feutres utilisés par sa fille de 7 ans. Le lit en mezzanine attendra un prochain passage.

●●● *« mais en version pas dépressive »*, est sa Marianne de rêve : *« Mon narrateur ne pouvait être qu'une narratrice : la recomposition, en ce moment, se fait par les femmes. Le mouvement associatif, ce sont les femmes. Derrière les ronds-points, il y avait des braseros et des filles qui faisaient griller des saucisses. Les femmes sont au cœur de la société qui arrive. »* Auriez-vous peint, cher Alexandre, votre *Liberté guidant le peuple ?* Il rigole. On enchaîne sur le style de son livre, cette oralité écrite pleine de verve. D'où cet argot un peu foutraque lui est-il venu ? *« Je ne pouvais pas écrire un roman populaire dans la langue de Jean-Paul Enthoven ! J'adore Jean-Paul, mais c'est techniquement impossible. J'aime Frédéric Dard, cette verdeur, cette vitalité… La dévitalisation de Paris, les bobos, c'est la mort de la gouaille et de la truculence… »*

Entre deux digressions, Jardin se met à fouiller dans sa sacoche pour voir s'il n'aurait pas des choses qu'on pourrait photographier : *« J'ai de quoi faire colorier ma fille de 7 ans… J'ai du courrier… Pas très intéressant. Ah tenez, un livre ! »* Il s'agit de *Confession d'un enfant du siècle.* Musset n'était pas un auteur très Gilet jaune, si ? *« Non, mais il parle d'amour – et l'amour, c'est crucial, dans le roman populaire. »* La vie sentimentale de Kelly est pour le moins difficile. Là aussi, Jardin vient-il combler un manque dans la littérature contemporaine ? *« Les femmes de lettres que je peux admirer, elles ne regardent pas cette France moyenne, elles s'intéressent à autre chose… Le système littéraire parisien préfère se concentrer sur comment je me suis fait abuser sexuellement dans le 5e arrondissement par un pédophile gréco-latin. C'est à la limite de la caricature ce que je dis, tant pis… Mon héroïne s'est fait violer aussi, mais elle représente ces femmes dont on ne parlera jamais. C'est comme le phénomène MeToo : si vous discutez avec des caissières d'un Super U de la Meuse, MeToo, ça ne les a jamais touchées – elles ne voient ça que dans* Paris Match *et dans la presse du cœur… »*

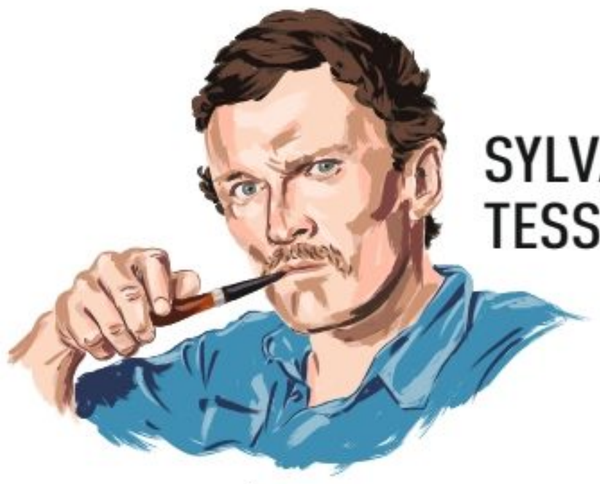
Chez Tapie avec les Gilets jaunes

Pourquoi prend-on encore Jardin pour un grand frère de David Foenkinos alors qu'il tient plus du fou littéraire à la Yann Moix ? Avant qu'on ne parte, il nous raconte une anecdote *« surréaliste »* dont il compte bien tirer une scène dans la suite de *Française*, qu'il est en train d'écrire : *« Quand les Gilets jaunes ont croisé les élites, je crois que j'étais là à chaque fois… Un soir, je les ai accompagnés chez Bernard Tapie, dans son hôtel particulier du XVIIIe siècle, plein de dorures partout. Trente Gilets et moi chez Nanard ! À la fin, Tapie leur a dit du haut des escaliers : "Vous avez raison ! Il y en a marre de ce pays bourré de règles ou même quand on a une Ferrari on ne peut pas rouler à 300 km/h !" Comme si c'était ça, le problème des Gilets : ne pas pouvoir rouler à 300 km/h en Ferrari ! En tout cas, ils avaient été enchantés, ils en avaient eu pour leur argent en venant à Paris : ils avaient vu Nanard ! »*

Avec la photographe, nous avons vu Jardin : ce n'était pas triste non plus. Cela fait deux heures qu'on est là, il est temps d'y aller. Pendant qu'on l'accompagne à son scooter, il nous livre un doute : *« Je suis curieux de voir comment va se passer la sortie de* Française, *comment un tel livre sera accueilli à Paris… La littérature permet de faire entrer beaucoup de choses dans un récit, et j'espère qu'à travers mes personnages on va comprendre ce qui se passe dans la réalité. Mais cela peut aussi très mal se passer : je peux très bien me faire dégommer à tous les carrefours. Enfin, le roman français redémarre et si ça cartonne, il y en aura plein qui m'imiteront ! »* Là-dessus, il éclate de rire une dernière fois et file pied au plancher. On imagine Tapie lui criant de mettre la gomme. C'était décidément une interview sans limitations de vitesse.

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire*

★★☆☆☆
FRANÇAISE
PAR **ALEXANDRE JARDIN,**
320 P., ALBIN MICHEL,
19,90 €



SYLVAIN TESSON

CONTRE L'INÉLUCTABLE

Lors d'un récent entretien publié dans un magazine, madame la maire de la ville de Paris, Anne Hidalgo, auteure de *Respirer*, déclarait en parlant des aménagements de sa capitale : *« Les gens ont compris que ce changement de modèle est inéluctable. »* C'est une phrase importante pour les sciences morales et politiques. Une dirigeante dit avec modestie que gouverner, c'est accompagner le changement inéluctable. Le sens de l'Histoire existe donc, il a triomphé de la volonté. Anne Hidalgo rétablit au passage la dignité de la fonction d'édile. Elle prouve qu'elle est une femme puissante. Elle savait ce que *« les gens »* finiraient par comprendre, même les *« réfractaires »,* dont elle parle plus loin. Elle connaît les inflexibles chemins de l'Histoire.

Si je me permets de mentionner ces paroles viriles, ce n'est pas parce que le livre de Benoît Duteurtre sur Mme Hidalgo, *Les Dents de la maire,* m'a réjoui (et éclairé sur le néoplatonisme des élus qui travaillent au salut de l'humanité avant de s'occuper de leurs administrés), mais parce que la biographie bouleversante de la maire d'une autre ville vient de paraître. Leïla Mustapha est moins riche, moins puissante, moins célèbre et moins libérale que madame la maire de la ville de Paris. Pour l'instant, la jeune édile kurde ne peut pas sauver la planète car sa ville est en ruines et son peuple à l'agonie d'avoir tant combattu.

Depuis le 17 avril 2017, Leïla Mustapha est la maire de Raqqa, ville de Syrie, ancienne capitale de l'État islamique reprise aux musulmans fanatiques par des groupes de combattants kurdes, hommes et femmes mêlés dans la *« colère de l'Euphrate »*. La cité se trouve dans le Rojava, *« auto-administration du Nord et de l'Est proclamée en 2013 »*. La journaliste Marine de Tilly a rencontré Leïla à Raqqa, une fois les mahométans radicaux défaits. *« Les Kurdes venaient d'accomplir ce que jusqu'ici ni Bachar, ni les Arabes, ni les étrangers n'avaient su ou voulu faire depuis le début de la guerre : démolir les terroristes. »* La jeune Kurde, tout juste nommée au *« conseil civil de Raqqa »,* s'est confiée à la Française. Son livre est la confession d'un enfant du siècle au seuil d'un chantier titanesque. Les pages dévoilent le programme d'une femme qui veut donner aux ruines la forme de son rêve. Coincée entre la duplicité des Turcs, l'œil de Damas, les intérêts étrangers, les survivances de l'hydre islamiste (« les rebelles » des médias européens), elle prononce le mot *« réconciliation »*. Elle veut arracher le destin du pays au *« panarabisme mortifère, le poison qu'il* [le régime de Damas] *avait distillé dans l'âme des Arabes »*.

Elle voit un avenir *« où le multi-ethnisme l'emporterait sur le nationalisme, la laïcité sur le confessionnalisme, le féminisme sur le patriarcat, la démocratie sur la tyrannie »*. C'est beau comme du Boutros-Ghali et on se demande parfois si elle ne pèche pas par irénisme. Ce serait oublier que les Kurdes ont toujours défendu un *« système confédéraliste démocratique fondé sur l'autonomie des communautés, la représentation, la parité, l'égalité »*.

Leïla, jeune mère courage, croit à l'égalité des hommes et des femmes dans un espace culturel où le voile intégral, cette *« condamnation létale »,* sert à séparer la gent féminine en deux groupes : les femmes à prendre et les femmes pudiques. *La Femme, la vie, la liberté* est un très poignant livre au titre pléonasmique. Le lire redonne foi en l'action politique. Rien n'est inéluctable pour un cœur aventureux qui continue à palpiter dans les ruines et qui travaille à les relever ici et maintenant avant de changer le monde.

★★★☆☆

LES DENTS DE LA MAIRE. SOUFFRANCES D'UN PIÉTON DE PARIS PAR **BENOÎT DUTEURTRE,** 192 P., FAYARD, 18 €

★★★★☆

LA FEMME, LA VIE, LA LIBERTÉ PAR **LEÏLA MUSTAPHA** ET **MARINE DE TILLY,** 250 P., STOCK, 19,50 €

SÉBASTEIN HARDY

ENQUÊTE

ALIMENTAIRE MON CHER LECTEUR

Tendance de fond loin de l'effet de mode, les livres sur la santé et la nutrition prennent de plus en plus de place dans les librairies. Si tous ne sont pas des best-sellers, ils rencontrent largement les préoccupations de lecteurs désireux de reprendre le contrôle de leur alimentation et de leur corps. Quand alimentation et santé se conjuguent pour devenir un précepte de vie.

Un petit tour chez le libraire en ce début de printemps a des airs de promenade de santé. *Et si je mettais mes intestins au repos ? ; Mieux manger peut vous sauver la vie ; Pourquoi j'ai faim ? ; Le meilleur médicament, c'est vous !* En tête de gondole, comme dans les rayons, notre corps s'expose. Loin du marronnier sur les régimes avant l'été, ce type d'ouvrages prodiguant des conseils pour mieux se nourrir et vivre plus longtemps, ou pour se soigner avec des méthodes naturelles, gagne du terrain en toute saison. *« Aujourd'hui, les gens ne croient plus en grand-chose. Ils n'ont plus foi en la religion, en la politique, en l'économie. Ils ne croient plus que dans leur santé. Et j'essaie d'accompagner cette façon d'être actif et non plus passif avec sa santé »,* diagnostique Frédéric Saldmann, joint par téléphone. Le cardiologue et nutritionniste aux trois millions de lecteurs dans le monde vient de publier *On n'est jamais mieux soigné que par soi-même.*

Est-ce une nouveauté ? Non. *« Il y a vingt ans, on trouvait facilement des auteurs qui proposaient de se soigner par l'alimentation, ou avec des plantes. Mais personne ne les écoutait »,* remarque Sophie Lacoste, rédactrice en chef du magazine *Rebelle-Santé.* Les moins jeunes d'entre nous n'ont pas oublié les railleries qui ont accueilli la parution de *Ma médecine naturelle* de la chanteuse Rika Zaraï en 1985. Ou les critiques du corps médical contre le professeur Joyeux ou le docteur Seignalet, auteur de *L'Alimentation ou la Troisième Médecine. « Aujourd'hui, tout le monde reconnaît qu'il y a un lien entre alimentation et santé. Le fait qu'il faille manger cinq fruits et légumes par jour est accepté par tous. Mais ce n'était pas le cas il y a trente ans car il n'y avait pas d'études sur le sujet en France »,* explique le philosophe et éditeur Fabrice Midal, qui publie dans la collection « Évolution » de Pocket le docteur et militant végan Michael Greger, ainsi que le naturopathe Thomas Uhl.

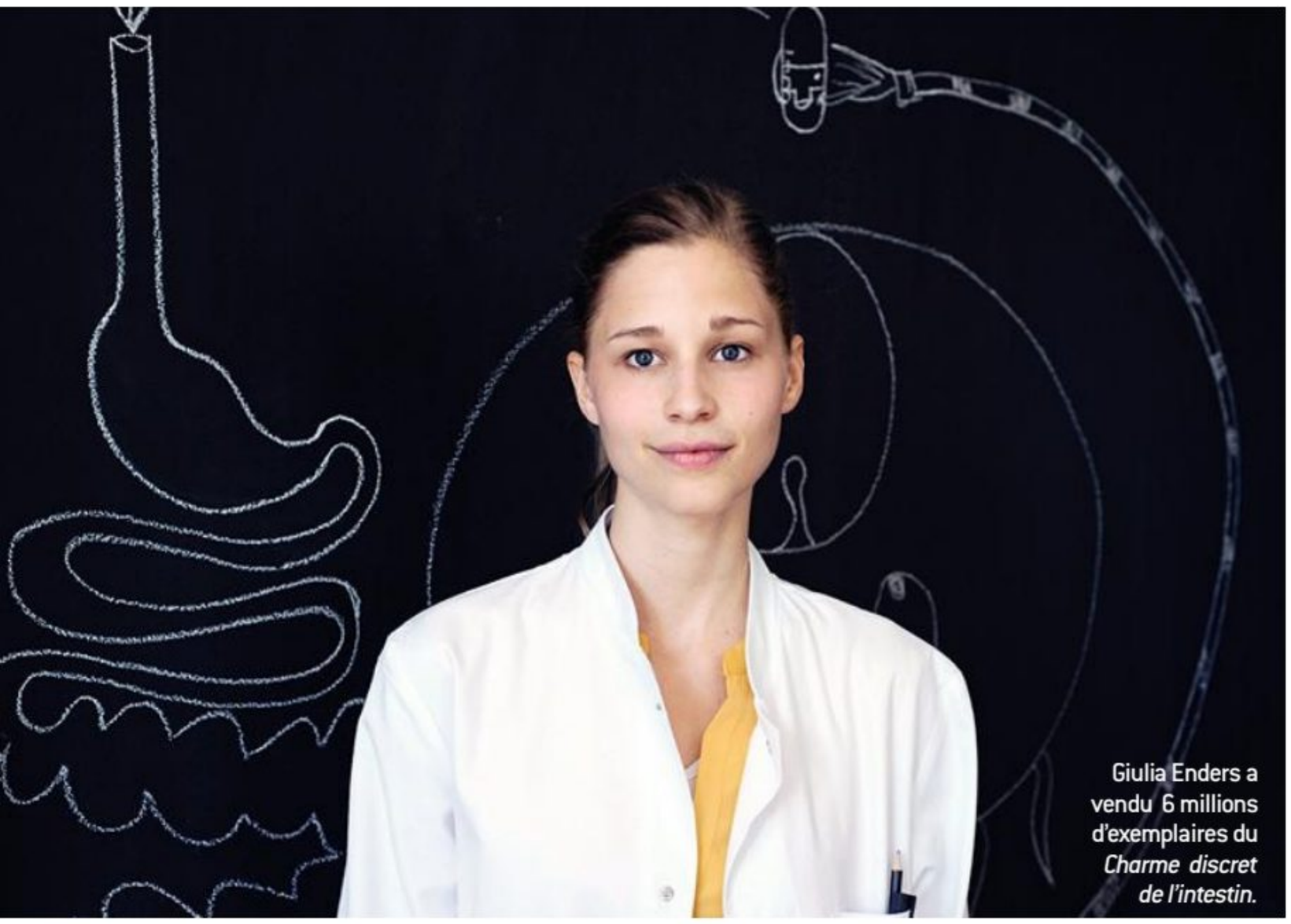
> Ce type d'ouvrages prodiguant des conseils pour mieux se nourrir gagne du terrain

« Charlatan ! », « folle des plantes ! »

Les journalistes Thierry Souccar et Sophie Lacoste, qui se sont intéressés au sujet dès les années 1980-1990, peuvent en témoigner. Sophie Lacoste a débuté chez *TV Magazine* où elle tenait une page hebdomadaire sur la santé. Elle recevait à l'époque 5 000 lettres de lecteurs par mois, et tentait de répondre à leurs questions en partageant les études de l'Inserm sur les dangers du sel, ou ses trouvailles sur la phytothérapie pour soigner un rhume. *« On m'a traitée de charlatan, de folle des plantes ! Aujourd'hui, "les antibiotiques, c'est pas automatique" est devenu un message de santé publique. Et les rayons charcuterie affichent fièrement leurs "moins 25 % de sel" »,* constate-t-elle.

Même parcours semé d'embûches pour Thierry Souccar. Le fondateur de la maison d'édition éponyme a fait ses armes chez *Sciences et Avenir* où il a créé le pôle médecine-santé, utilisant pour la première fois le terme « nutrition ». On lui donne les moyens de réaliser de grandes enquêtes, notamment ●●●

Q. BERTOUX/AGENCE VU



Giulia Enders a vendu 6 millions d'exemplaires du *Charme discret de l'intestin.*

●●● en Californie où il avait étudié la chimie et la nutrition quelques années plus tôt. *« J'ai publié un article sur "Les aliments qui soignent". Ce fut un record de ventes de* Sciences et Avenir, *mais une partie de la rédaction de la vieille école a donné sa démission en disant qu'ils refusaient de cautionner ce "Rika Zaraï du journalisme scientifique". À l'époque, les connaissances et les recherches étaient trustées par les intérêts privés. Je recevais toutes les semaines des invitations à des conférences ou à des déjeuners payés par Lesieur ou Danone… »,* se souvient Thierry Souccar. Aujourd'hui, son site LaNutrition.fr est devenu une référence. Avec plusieurs contributeurs du site, l'éditeur a publié en 2009 l'ouvrage collectif *Le Bon Choix au supermarché* qui, selon lui, a largement inspiré l'application mobile Yuka qui scanne les produits du supermarché.

Écrits par des grands professeurs qui font un effort de vulgarisation ou des « patients experts » formés en nutrition ou en naturopathie, les livres sur la santé par l'alimentation sont aujourd'hui extrêmement nombreux. Ils diffusent les dernières recherches (sur les bienfaits du jeûne dans le traitement du cancer et des maladies chroniques, par exemple), ainsi que les nouveaux régimes (paléolithique, cétogène). Ces ouvrages sont repérés par le public et les médias, et traités avec sérieux, même s'ils s'attirent parfois les critiques de la communauté médicale. Leur aura est telle que, ces dix dernières années, plusieurs maisons d'édition se sont réorganisées pour les publier, les intégrant aux « documents », leur consacrant un secteur (comme Solar en 2014 qui a inauguré son pôle « santé »), ou des collections (telle « Questions de santé », créée en 2015 chez Actes Sud).

« De nouvelles études qui remettent en cause cinquante ans de diététique »

Des livres pour les baby-boomers, les quadras et les jeunes écolos

Alors, pourquoi un tel engouement des lecteurs maintenant ? *« Internet »,* répond du tac au tac Joanne Mirailles. *« Il a permis aux gens de chercher par eux-mêmes, et de se rendre compte que la santé et la nutrition étaient des sujets passionnants,* explique la responsable "santé/bien-être" aux éditions Eyrolles. *On y trouve de nouvelles études très sérieuses qui remettent en cause cinquante ans de diététique en France. »* Plus question de suivre un traitement, ou de faire ses courses sans se documenter. *« Internet a fait passer la littérature sur la nutrition du "nous" au "je" »,* analyse Mariano Ramos, chef produit "santé/bien-être" à la Fnac. La démocratisation d'Internet correspond à l'entrée dans la quarantaine de toute une génération abreuvée de malbouffe et de scandales alimentaires et pharmaceutiques. Si l'on ajoute à

QUAND LA SANTÉ SE RETROUVE AU RAYON CUISINE

Depuis quelques années, le développement durable et la santé s'invitent dans nos recettes de cuisine. *« De plus en plus de gens cherchent à prendre soin de leur corps et de la planète. Il y a donc, inévitablement, un intérêt croissant pour les recettes de grande qualité nutritive et soucieuses de l'environnement. Des auteures comme Bee Wilson ou Carolyn Steel ont informé leurs lecteurs des méfaits de l'industrie agroalimentaire et de l'élevage intensif »,* explique Rihanna Haylor de la librairie parisienne anglophone Shakespeare and Company. Cette préoccupation ne concerne pas que les États-Unis. En France, l'équilibre alimentaire est le point de départ de nombreuses recettes. *« Laurent Mariotte est un précurseur sur le sujet »,* affirme Didier Férat qui publie le chroniqueur culinaire français aux éditions Solar. Ainsi, dans *Mieux manger toute l'année,* écoulé à 100 000 exemplaires depuis sa sortie, Laurent Mariotte ouvre chaque mois sur les produits de saison. Il détaille l'apport nutritionnel des ingrédients et donne des informations sur les produits qui sont ultra-transformés. **G.M.**

ACTES SUD

cela les baby-boomers massivement touchés par les maladies chroniques, les cancers et le surpoids, ainsi que les 20-30 ans sensibles au développement durable et à la problématique de la surconsommation, on obtient un très large lectorat. Qui aura l'impression que des ouvrages tels *Anticancer. Prévenir et lutter grâce à nos défenses naturelles* de David Servan-Schreiber, *Vous êtes fou d'avaler ça !* de Christophe Brusset et *Halte aux aliments ultra-transformés ! Mangeons vrai* d'Anthony Fardet ont été écrits pour eux.

L'intérêt des lecteurs ne suffit pas à faire de tous les livres sur l'hygiène alimentaire des best-sellers. Ainsi *Mieux manger peut vous sauver la vie,* succès outre-Atlantique du docteur Greger ne s'est écoulé qu'à 13 000 exemplaires en France, toutes versions confondues. À cause de la barrière de la langue, avance-t-on chez Belfond. En raison surtout de l'énorme production éditoriale qui empêche la visibilité des titres. *« Il faut le bon sujet, au bon moment, par la bonne personne »,* énumère Guillaume Robert, l'éditeur chez Flammarion du professeur Gabriel Perlemuter. Une bonne vulgarisation scientifique, du charisme et une incarnation – au moyen d'un blog, d'une chaîne YouTube ou d'un lieu, comme le centre de jeûne et randonnée La Pensée sauvage de Thomas Uhl – comptent aussi beaucoup.

Quand la France est tombée sous le charme de l'intestin

Pourtant, malgré une forte exposition médiatique, les livres de Jeanne Deumier *(Diagnostiquée Crohn, Pour en finir avec Crohn)* ou de Gabriel Perlemuter *(Les Pouvoirs cachés du foie),* chez Flammarion, ne se sont vendus qu'à 10 000 exemplaires. Loin des 1 250 000 copies écoulées en France en grand format du *Charme discret de l'intestin* de Giulia Enders (6 millions de ventes dans le monde). Cinq ans après sa sortie, l'ouvrage de la doctorante allemande se hissait début mars à la 23e place du classement Datalib « pratique et divers ». *« Il est arrivé à une période où les gens se découvraient leurs propres médecins grâce à Internet,* se souvient Martina Wachendorff, son éditrice chez Actes Sud. *Il y avait déjà eu un livre sur l'intestin comme deuxième cerveau. Mais le ton était totalement différent, c'était comme lire le diagnostic de quelqu'un qui a l'autorité, la blouse blanche, et se sentir tout petit face à lui. Giulia parle au lecteur comme le ferait une voisine de palier. Elle raconte son expérience, il y a les illustrations. Et puis, elle possède à la fois l'humour, le sérieux et la proximité. »* D'où le choix de l'éditrice de publier une adaptation française, plutôt qu'une simple traduction.

Souvent copiée, jamais égalée, *Le Charme discret de l'intestin* apparaît aujourd'hui comme le livre phare de ce secteur promis à une longue vie. Qui sera la prochaine Giulia Enders ? Ce printemps, Actes Sud publie *Le Charme secret de notre graisse* du Dr Mariëtte Boon et du Pr Liesbeth van Rossum. *« On verra bien si ça marche autant »,* conclut Mariano Ramos à la Fnac.

Gladys Marivat

Joël Dicker,
Genève, mars 2020.

LE GRAND ENTRETIEN

de Claire Chazal

Joël Dicker

LE LIVRE. Il est grand, apparemment sportif et souriant. On imagine qu'il a grandi au bord du lac de Genève, partant volontiers faire du ski dans les stations avoisinantes. Joël Dicker a l'air serein de l'auteur à succès, heureux papa d'un enfant de 1 an. Il aime sa Suisse natale, et c'est là qu'il a voulu situer son cinquième roman, *L'Énigme de la chambre 622,* entre le palace de Verbier et les banques genevoises. Pas si tranquille, le pays des Helvètes, car un cadavre est retrouvé dans une chambre et que les jeux de pouvoir pervertissent les relations amoureuses… Il faut dire que Joël Dicker aime raconter des histoires à suspense. Et il adore en lire depuis son enfance passée entre une mère libraire et un père professeur de français : les récits d'Alexandre Dumas ou les grandes fresques de la littérature russe. Avec *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert,* paru en 2012, Goncourt des lycéens et Grand Prix du roman de l'Académie française, il est devenu l'un des écrivains francophones les plus lus au monde. Il sait captiver le lecteur, faire vivre des personnages attachants et multiplier les rebondissements. Faits divers imaginés, enquêtes fouillées, il fait d'incessants allers-retours dans le temps, pour mieux nous perdre, et nous rendre impatients de connaître le dénouement. Un pur plaisir de lecteur. Quand il se lance dans un nouveau roman, Joël Dicker le fait à corps perdu. Il n'a pas de plan préétabli et se laisse emmener par ses héros, happer par les mots, oubliant le monde extérieur pour mener à bien le récit. Et pourtant, l'écrivain n'est pas sans état d'âme. L'auteur est même au cœur de ses livres, avec ses angoisses, ses pannes d'écriture, ses besoins de mentor et de guide. On le retrouve dans *L'Énigme de la chambre 622,* où un certain Joël D. dépeint le portrait de son éditeur qui a tant compté pour lui, Bernard de Fallois, disparu en 2018. ●●●

> « Il sait captiver le lecteur, faire vivre des personnages attachants »

★★★☆☆ ***L'ÉNIGME DE LA CHAMBRE 622***
PAR **JOËL DICKER,** 576 P.,
ÉDITIONS DE FALLOIS, 23 €

●●● *L'Énigme de la chambre 622* nous plonge de nouveau dans une intrigue diabolique, avec meurtre et enquête. Au fond, vous ne pouvez pas vous adresser à un lecteur sans qu'il y ait du suspense ?

● **Joël Dicker.** Le suspense est l'un des éléments qui me plaît le plus en tant que lecteur. Et je dis « en tant que lecteur » parce que comme je travaille sans plan, je découvre le livre au fur et à mesure que je l'écris. C'est une sorte de jeu, qui me fascine, où je suis moi-même mon propre lecteur.

Vous écrivez sans plan mais avez-vous au moins une idée des lieux, des personnages, de leur psychologie ?

● **J.D.** Non, je commence avec absolument rien si ce n'est l'envie d'écrire. De raconter une histoire, de tenir en haleine. Je me suis mis à écrire parce que j'aimais lire et notamment les grands romans, comme ceux d'Alexandre Dumas, où l'on a envie de savoir ce qu'il va se passer, et pas seulement sur le plan de l'intrigue. La clé d'un bon roman, c'est de plonger le lecteur dans un monde où les personnages sont attachants, sans qu'ils soient forcément agréables ou que leurs actions soient nécessairement bonnes. Tous les personnages doivent avoir raison. C'est une manière de comprendre leur comportement, leurs actes.

Quand vos personnages commencent à prendre forme, ressemblent-ils à des gens que vous avez rencontrés, connus, ou pas du tout ?

● **J.D.** Non, car le plaisir du roman, c'est justement de sortir de la vie. La force de la littérature consiste à offrir la possibilité, à celui qui lit dans le bus ou dans le métro, de ne plus être dans le bus ou dans le métro, mais dans un monde qui est non seulement créé par le livre, mais par le lecteur lui-même qui va imaginer les scènes, les personnages, sentir le froid ou la pluie. Cette capacité de croire vraiment à la fiction qui nous est présentée, même si ce n'est pas réel, est un phénomène extraordinaire qu'on mésestime beaucoup, je trouve. C'est un peu comme au cinéma. Vous avez conscience que tout cela est un jeu et vous l'acceptez pour passer un moment de plaisir. Eh bien, avec la littérature, c'est encore plus fort.

D'ailleurs vos livres sont tout à fait transposables au cinéma…

● **J.D.** Oui, mais le cinéma et les séries télé, dont on parle beaucoup aujourd'hui, n'ont rien inventé. Ils ont tout emprunté à la littérature, à commencer par les feuilletonistes du XIXe siècle. *Le Comte de Monte-Cristo* est un feuilleton extraordinaire. J'insiste sur ce point parce que je crois qu'aujourd'hui plus que jamais, alors qu'on a l'impression – et c'est d'ailleurs le cas – que le marché du livre souffre, il faudrait arriver à rappeler aux gens combien l'expérience de la littérature en tant que lecteur est beaucoup plus forte que celle de la série télé en tant que spectateur. J'ai la conviction que tout le monde aime lire, mais que tout le monde ne le sait pas encore. Mettre le bon roman entre les mains de la bonne personne est difficile. Il y a des gens qui font cela extrêmement bien, ce sont les libraires.

Quand l'envie de devenir écrivain vous est-elle venue ?

● **J.D.** J'écris depuis que je suis enfant. J'ai écrit un roman tous les ans entre 20 et 25 ans. Et tous les ans, j'ai envoyé des manuscrits à tous les éditeurs possibles et imaginables de Suisse et de France, qui les refusaient systématiquement. Jamais je n'en parlais autour de moi.

Même pas à vos parents ?

● **J.D.** Mes parents le savaient, mais en dehors d'eux, personne. Aucun de mes amis proches n'était au courant. Je me disais : *« J'en parlerai si un éditeur accepte de le publier. »* Mon premier roman a fini par paraître et mes copains ont tout d'un coup découvert que j'étais écrivain. Ce qui a provoqué en moi un sentiment assez fort. Est-ce que je n'étais pas déjà écrivain avant cette première publication ? Faut-il avoir publié un roman pour l'être ? Qui sont les écrivains ? Est-ce que la personne qui, tous les soirs, écrit son journal ou qui invente une histoire uniquement pour elle-même, sans avoir la volonté de la partager, de la faire paraître, n'est pas aussi un écrivain ? Il y a en effet une sorte de trouble de l'identité qui s'installe, qui ne se raccroche à rien, si ce n'est à un livre qui existe, qui se vend.

Vous enchaînez d'ailleurs les livres de manière assez fluide, ne rencontrez-vous jamais de difficultés, de panne d'inspiration ?

● **J.D.** Il n'y a pas, chez moi, de syndrome de la page blanche, de sécheresse de l'esprit où d'un seul coup plus rien ne sort. Mes difficultés arrivent plutôt dans un second temps, lorsque trop d'idées jaillissent et qu'assez rapidement tout se bloque parce que je commence à avoir des doutes, que je trouve que, finalement, après avoir relu, l'idée n'est pas si bonne que cela. En général, quand je commence un roman, c'est parce que j'ai cette envie dont je vous parlais précédemment, mais aussi parce que j'ai une idée en tête. Je démarre tout de suite, de façon un peu frénétique, mais assez vite surgit le blocage. Heureusement, cela m'arrive quand j'ai déjà un peu de matière, ce qui me permet alors de me poser des questions sur ce que je veux faire, ce qui ne va pas.

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1985
Naissance à Genève de ce fils d'une libraire et d'un professeur de français. Après une année à Paris où il suit le cours Florent, il entreprend des études de droit en Suisse et, une fois son diplôme en poche, devient attaché parlementaire au Parlement.

2012
Deux ans après avoir fait paraître son premier roman – *Les Derniers Jours de nos pères* –, Joël Dicker signe *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert.* Un immense succès qui sera salué par le Grand Prix du roman de l'Académie française et par le prix Goncourt des lycéens.

2018
L'engouement des lecteurs pour l'auteur helvète ne se dément pas avec *Le Livre des Baltimore* et *La Disparition de Stephanie Mailer.* Les téléspectateurs plébiscitent l'adaptation en série de *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert,* réalisée par Jean-Jacques Annaud.

Votre discipline serait donc d'écrire un peu tous les jours ? Contrairement à d'autres, dont Jean-Paul Dubois qui, lui, concentre son écriture sur un mois afin d'avoir du temps libre pour le rêve, l'observation…

● **J.D.** Ah non, cette méthode n'est pas pour moi ! Concernant Jean Paul Dubois, que j'admire énormément, j'imagine que pendant tout ce qui précède ce mois d'écriture, qu'il le veuille ou non, son esprit est en bouillonnement. Et ce bouillonnement ne fait-il pas déjà partie du travail de l'écrivain ? Pour moi, la discipline, c'est justement de savoir arrêter d'écrire. Sinon, je pourrais y passer ma nuit, ma journée…

Vous semblez être un écrivain assez joyeux, qui travaille sans souffrance. Est-ce vraiment le cas ?

● **J.D.** L'écriture est en fait comme un jeu pour moi. Quand j'écris un roman – car il m'arrive aussi d'écrire des textes plus personnels, qui ne sont pas de la fiction –, je m'amuse beaucoup en me posant des tas de questions du type : Et si j'essayais cette tournure, ce ne serait pas un peu mieux ? Ne faudrait-il pas que j'aille un plus loin ? Et si j'allais plutôt dans l'autre sens ? Et je trouve cela très plaisant. Même quand je vois que je suis en difficulté, je ne me décourage pas. Au contraire, ces difficultés me plaisent parce qu'elles sont joyeuses. Une fois que j'ai réussi à passer outre, elles me permettent d'avancer. L'instinct joue un rôle important. À un certain moment, le travail commence à détériorer le roman. On sent qu'à force de défaire et de refaire on n'améliore plus, on use. À la fin, il y a essentiellement la satisfaction d'être arrivé au bout d'un projet qui n'est parti de rien, qui n'avait pas de plan, qui a duré entre deux et trois ans. Il y a presque un sentiment de soulagement, plus que de satisfaction. Et, à chaque fois, la promesse que ce sera mon dernier roman…

Quelle place accordez-vous au style dans votre travail ?

● **J.D.** L'écriture n'est que le moyen. C'est un débat qu'on a souvent aujourd'hui sur une littérature qui n'existerait que par le style et qui mettrait de côté l'histoire. Pour moi, cette séparation entre l'histoire et le style n'a pas lieu d'être. Le rôle premier de la littérature est d'emmener un lecteur, de le divertir, de lui ouvrir des horizons – dans le respect, évidemment, de l'utilisation du français. La littérature,

> Le rôle premier de la littérature est d'emmener un lecteur, de le divertir

c'est le partage, la transmission, l'universalité aussi. Elle permet de fédérer des gens autour d'un livre, sur lequel vous pouvez ensuite débattre.

Un livre pourrait-il vous plaire même si l'écriture ne vous plaît pas ?

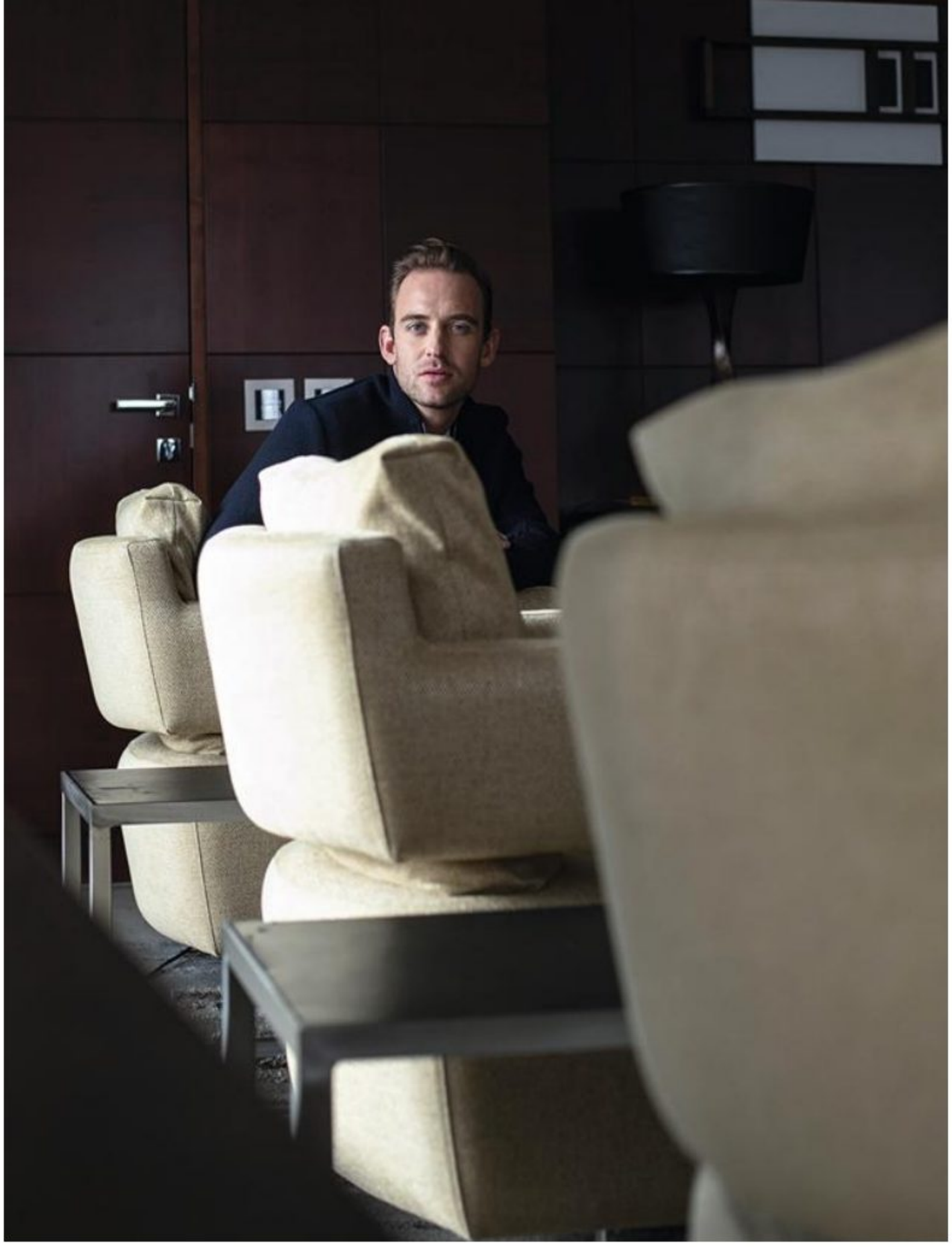
● **J.D.** Alors soit il me plaît, et c'est un tout, soit il ne me plaît pas parce que je n'accroche pas à l'histoire ou parce que, justement, le style ne me permet pas de le faire. Il est compliqué pour moi de dire d'un roman – que j'ai dévoré, que j'ai préféré lire plutôt que d'aller dîner avec des amis ou de regarder un film –, que je n'ai pas aimé son style. À l'inverse, si vous n'avez aimé que le style et pas l'histoire, vous avez vraiment dû péniblement vous accrocher ligne après ligne !

La réflexion sur l'identité de l'auteur semble essentielle dans vos romans. L'écrivain est même un personnage central de votre dernier livre.

● **J.D.** Absolument, oui. J'ai par ailleurs le sentiment, en tant que jeune auteur, de découvrir ce métier au fil de mes livres. Ce que signifie être écrivain est une question qui me travaille. Si j'avais voulu être pianiste ou peintre, j'aurais pu étudier dans un conservatoire ou suivre des cours aux Beaux-Arts. J'ai voulu être acteur, et j'ai pu me former un peu au métier. Mais écrivain… Il n'y a pas d'école, pas d'université, pas de cursus. C'est probablement la seule profession au monde pour laquelle il n'existe aucune formation. Écrivain est un métier assez énigmatique de ce point de vue. Et c'est aussi pour cette raison qu'il reste ouvert à l'interprétation du style, à la question de savoir si ce que l'on écrit est de la littérature ou pas. Et ces débats-là existent justement parce qu'il n'y a pas d'unité, pas de vérité.

Dans *L'Énigme de la chambre 622*, un meurtre a lieu une nuit dans un palace de Verbier, près de Genève, en Suisse. Des années plus tard, un écrivain tente de percer le mystère. Cet écrivain, qui s'appelle Joël et qui dit « je », est-ce vous ?

● **J.D.** C'est tout le jeu du roman ! De la fiction et de la vérité. Je le dis de manière tout à fait sûre, ce n'est pas moi. Il y a tout de même des éléments qui sont de vrais moments ; notamment ceux où apparaît Bernard de Fallois *[le fondateur des éditions de Fallois, décédé en 2018]*. ●●●



●●● Les éléments réels sont identifiés de façon suffisamment claire pour que je puisse vous dire que ce n'est pas moi.

Cette relation avec Bernard de Fallois, votre éditeur, a marqué votre vie d'écrivain à tel point que vous prenez la plume pour en parler. N'avez-vous pas été tenté d'arrêter d'écrire après sa disparition ?

● **J.D.** Je me suis beaucoup posé de questions, en effet. Parce qu'il a été l'homme à qui je dois tout, celui qui a fait de moi un écrivain. Il a joué un rôle essentiel dans ma vie et, à sa disparition, je me suis demandé comment j'allais faire maintenant qu'il n'était plus là. Le choc a été tel que je ne savais plus par quel bout prendre cette nouvelle vie sans lui. Puis le deuil a laissé place au chagrin. Ce sentiment m'a accompagné, m'a donné l'envie d'écrire à nouveau et de parler de Bernard.

Avez-vous besoin de quelqu'un qui vous lit pour avancer ?

● **J.D.** Non, notamment parce que je crois qu'un lecteur ne peut avoir un avis que sur un texte fini. Bernard ne lisait jamais au fur et à mesure, mais seulement une fois que le livre était fini. Plus qu'un accompagnateur, il était un véritable maître pour moi. Et j'ai été son disciple. Il m'a appris beaucoup sur l'édition, sur sa vision de la littérature, de l'écriture aussi, parce qu'il écrivait aussi extrêmement bien. Les éditions de Fallois ressortent d'ailleurs en ce moment quelques-uns de ses textes. Son *Introduction à* La Recherche est un texte extraordinaire. Il a également été un important critique de cinéma. Il m'a appris non seulement ce qu'il savait mais, plus important encore, il m'a appris à apprendre.

***L'Énigme de la chambre 622* met en scène un trio amoureux dans le milieu de la finance genevoise. Ce milieu des banques vous était-il familier ?**

● **J.D.** Je ne le connais pas bien. Ce n'est qu'un prétexte à l'histoire. D'ailleurs, dans le livre, je ne raconte pas vraiment le fonctionnement des banques privées en Suisse, sur lesquelles je ne me suis pas spécialement renseigné. Je trouve que la réalité, à moins de faire quelque chose de très réaliste ou d'historique, est un peu l'ennemie du roman. Je veux dépeindre cette ville, cette banque ou ces personnages comme j'ai envie qu'ils soient et pas forcément comme ils sont véritablement. C'est la liberté du romancier.

Toute l'histoire tourne autour de l'idée du travestissement, du jeu, des identités faussées. En quoi cette dimension est-elle importante ?

● **J.D.** Pour moi, le théâtre rejoint la littérature sur ce point. Comme entre un lecteur et un auteur, tout tient à la capacité d'un acteur et d'un spectateur à jouer ensemble. Quand vous êtes au théâtre, que vous voyez des acteurs sur une scène, vous acceptez d'entrer dans le jeu. Le décor présente une cuisine et vous savez que ce n'est pas une cuisine. De même que vous savez que l'acteur n'est pas un cuisinier et qu'il n'y a rien dans la marmite. Le lecteur, ou le spectateur, accepte ces codes et joue le jeu pour que la magie opère.

Vos trois personnages principaux sont très attachants. Mais on a toujours l'impression qu'ils trompent leur monde, qu'ils sont autres, derrière la façon dont vous les décrivez.

● **J.D.** Vous avez raison. Parce que, justement, c'est un roman sur l'identité. La vraie question ou la vraie quête de ce livre n'est pas tant de savoir ce qu'il s'est passé dans la chambre 622, mais qui sont ces personnages, s'ils vont être capables de se retrouver eux-mêmes. Ils se comportent d'ailleurs un peu comme on se comporte beaucoup en ce moment, c'est-à-dire en jouant un jeu de rôle. Ne serait-ce que par les réseaux sociaux, et cette représentation falsifiée de notre vie. Le réflexe des gens, aujourd'hui, c'est de prendre une photo d'eux et d'y mettre immédiatement un filtre. Nos téléphones nous proposent des fonctions de retouches parce que la réalité ne nous suffit pas, ne nous convient pas.

Quel regard portez-vous justement sur les réseaux sociaux ?

● **J.D.** Je ne les fréquente pas beaucoup mais tout dépend de ce que l'on en fait. Pour ma part, grâce aux réseaux, je suis en interaction avec des lecteurs du monde entier. Et cela est fascinant. Avoir des lecteurs qui posent des questions, pouvoir leur répondre, échanger…

Pourquoi avoir choisi Genève comme décor, qui est votre lieu de naissance, là où vous avez grandi et vivez encore aujourd'hui ?

● **J.D.** Je souhaitais depuis longtemps écrire un roman qui se passe à Genève, ma ville. D'abord parce que j'avais clairement envie d'en faire un personnage. Et puis aussi tout simplement parce que je voulais raconter mon propre pays. Il y a l'identité de l'écrivain et l'identité du Suisse que je suis.

Votre écriture se caractérise par votre manière d'entretenir le suspense avec des temporalités diverses, sautant d'une époque à l'autre, sans jamais perdre le lecteur. Comment procédez-vous, d'autant que vous n'élaborez pas de plan ?

● **J.D.** Il faut surtout que ce soit clair. Je pense que, dans la vie en général, le passé est essentiel pour expliquer le présent. Pour comprendre les personnages, il est important d'avoir un ancrage dans le passé. Lors de l'écriture, il m'est parfois nécessaire de remonter dans le temps pour étoffer certains éléments. Il faut que ces passages de l'un à l'autre point soient compréhensibles pour moi, sans que j'aie besoin de faire des graphiques au mur. Si ce n'est pas clair pour moi, alors imaginez pour un lecteur !

Vous décrivez souvent des amours très traditionnelles, avec un vocabulaire presque à l'eau de rose…

● **J.D.** Il est vrai que les mots qui me viennent sont parfois un peu « à l'ancienne ». C'est probablement lié au fait que la littérature que j'ai aimée, qui m'a amené à l'écriture, est celle des grands romanciers russes. Avec eux, j'ai découvert une littérature de couleurs, de personnages, qui a été un véritable choc. Un monde s'ouvrait à moi, alors que je ne connaissais rien à ce pays, que je n'y étais jamais allé. La Russie s'est construite sur des images et sur mon imaginaire, sur ce qu'on a pu m'en raconter, sur les origines de ma famille… Les romans russes ont clairement été un moteur dans ma façon de travailler.

Le succès de vos livres ne se dément pas, notamment grâce à des lecteurs toujours plus fidèles, ce qui vous confère un statut d'écrivain populaire. Comment le vivez-vous ?

● **J.D.** Avec beaucoup de bonheur car j'ai la chance d'avoir une relation très bienveillante avec mes lecteurs. « Populaire » n'est pas un terme qui me dérange. Pour moi, ce n'est pas un gros mot, au contraire. Mon lectorat s'échelonne de 12 ou 13 ans à 90 ans, avec des lecteurs occasionnels ou des professeurs de littérature à l'université, mais tous se retrouvent dans les librairies. Il existe donc une universalité de la littérature dans le sens où chacun s'approprie ce qui est important pour lui. Cela rend mon succès très apaisé. Quoi que je fasse, il y aura forcément des gens qui s'y retrouveront et d'autres qui ne s'y retrouveront pas.

Vous disiez précédemment que vous écriviez des textes plus personnels. Seriez-vous tenté par l'autofiction ?

● **J.D.** En tant que lecteur, oui, parce que je lis volontiers les auteurs contemporains, qui en écrivent beaucoup en ce moment. Mais ce que j'ai aimé lire de façon très frénétique et qui m'a amené à l'écriture n'est pas de l'autofiction. Et ce n'est pas du tout ce qui m'appelle aujourd'hui en tant qu'écrivain.

C'est pourtant un genre qui permet d'explorer d'où l'on vient et de trouver, peut-être, des réponses à des questions qui nous obsèdent et qui conduisent à l'écriture…

● **J.D.** Oui, mais on peut aussi aller voir un psy pour parler de tout ça. Je pense que la recherche de soi à travers, par exemple, une psychanalyse a beaucoup plus de chance que l'écriture de vous donner les informations que vous cherchez. Mais c'est un avis très personnel.

Vos parents sont-ils heureux de voir ce que vous êtes devenu ?

● **J.D.** Il y a forcément une transmission qui leur plaît, mais je pense que ce qui les rend heureux, c'est de savoir que je le suis. Je suis très heureux de pouvoir vivre de mes livres, de cette bienveillance des gens, que j'ai déjà évoquée. Mais le plus important reste ce qu'il y a en dehors de cela : le côté privé, la famille, etc.

Peut-être qu'un jour vous écrirez sur ce sujet. Avez-vous déjà commencé votre prochain roman ?

● **J.D.** Oui, je commence très gentiment, alors que je m'étais promis de prendre un peu de temps… Je suis très indiscipliné *[rires]* !

Propos recueillis par C.C.
Photos : Franck Ferville pour *Lire*

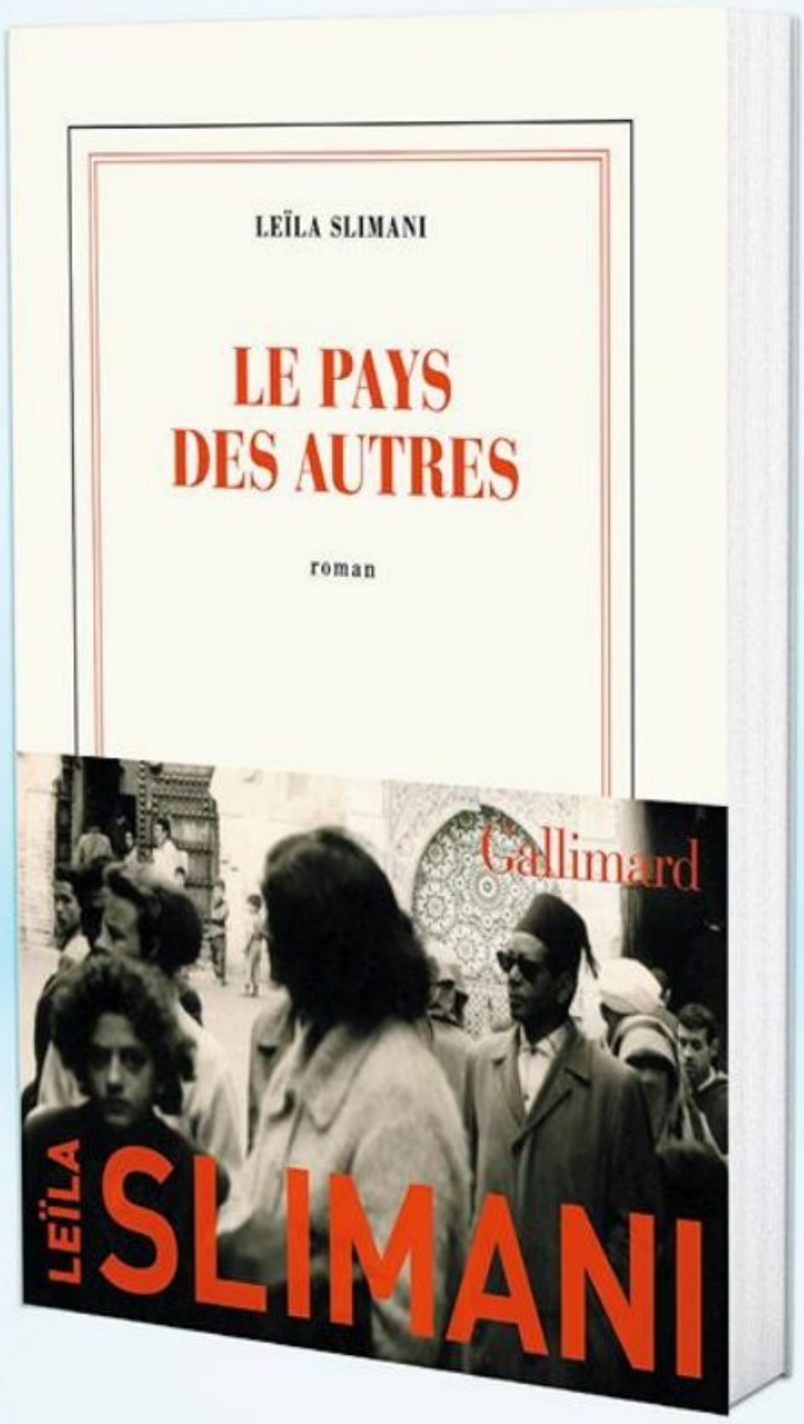
LE COUP DE ♥ D'ÉRIC LIBIOT

LA VIE EN TOUTES LETTRES

Romans, scénarios, traductions, cinéma, télévision, bande dessinée, chroniques, critiques de cinéma… Jean-Patrick Manchette, communément labélisé tête de pont du néo-polar français, s'est beaucoup investi ici ou là, mais il s'est surtout tenu à un métier : écrire. Tout n'a pas été rose, parfois même plutôt noir, les fins de mois ont été difficiles, des projets sont tombés à l'eau, les succès furent bienvenus, mais Manchette s'est totalement investi dans cet artisanat consistant à mettre des mots et des phrases sur des idées pour transmettre, raconter, expliquer. C'est un écrivain au sens plein du terme et la publication de *Lettres du mauvais temps* est là pour le confirmer. Manchette écrit à tout le monde, tout le temps, ou quasi, et cet ouvrage reprend sa correspondance de 1977 à 1995, soit 213 lettres envoyées à des écrivains (Jean Echenoz, Robin Cook, Jean-François Vilar, James Ellroy…), à ceux qu'il traduit (Donald Westlake, Ross Thomas), aux éditeurs (Antoine Gallimard) ou au Crédit lyonnais. Manchette y raconte finalement sa vie : de tous les jours, de romancier, de citoyen, et ce dévoilement est à la fois touchant et passionnant. On y lit un homme heureux de partager, d'échanger, d'admirer, de rouspéter. Un homme qui ne rechigne pas à expliquer à des élèves pourquoi il écrit, ni à faire état de son âme à son pote Pierre Siniac – romancier trop méconnu soit dit en passant. On ferme ce livre en ayant conscience d'avoir conversé avec son voisin, avec son ami, avec un grand écrivain.

★★★★☆ ***LETTRES DU MAUVAIS TEMPS. CORRESPONDANCE 1977-1995***
PAR **JEAN-PATRICK MANCHETTE,**
544 P., LA TABLE RONDE/VERMILLON, 27,20 €

ABONNEZ-VOUS À LIRE:



OFFRE EXCEPTIONNELLE
1 AN 45 € SEULEMENT

+

En cadeau
Le nouveau roman de Leïla Slimani
Le Pays des autres

Dans cette grande fresque, Leïla Slimani fait revivre une époque et ses acteurs avec humanité, justesse, et un sens très subtil de la narration.

JE M'ABONNE À LIRE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : LIRE - 4, rue de Mouchy - 60438 Noailles Cedex

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros)
+ *Le Pays des autres* pour 45 € seulement au lieu de ~~89 €~~.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

E-mail : .....

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément *Le Pays des autres* au prix de 20 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 6,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2 ☐ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/05/2020 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs ☐ sauf si vous cochez la case ci-contre . Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à Lire, service des abonnements, 4 rue de Mouchy 60 438 Noailles Cedex.

OMLI483

LIRE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 18, RUE DU FAUBOURG-DU-TEMPLE, 75011 PARIS

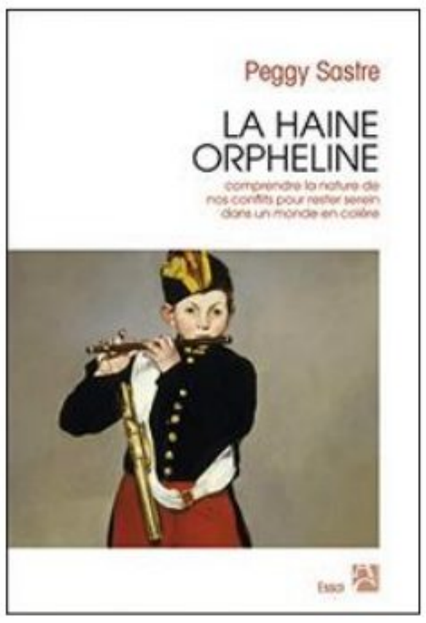
CAHIER CRITIQUE

44

ÊTRE UNE FILLE SELON
CAMILLE LAURENS

60

ANNA HOPE
TOUS LES ESPOIRS SONT PERMIS



76

GAZ DE SCHISTE
ATTENTION DANGER !

81

LE CONFLIT,
UNE AFFAIRE DE SURVIE ?

GALLIMARD – F. MANTOVANI/GALLIMARD - ALAIN WILLAUME/TENDANCE FLOU -

Fille en tête

Dans son magnifique dernier roman, Camille Laurens décrit à travers un parcours ordinaire toute l'évolution de la condition féminine en France, sur plus d'un demi-siècle, symbolisée par des mots qui font mal.

Par Baptiste Liger

Certaines chansons en disent long sur une époque, sur une société à un instant précis. Ainsi, lorsqu'on demande spontanément à Camille Laurens de choisir un tube symbolisant le mieux son magnifique dernier roman, elle hésite et cite *Comme un garçon* de Sylvie Vartan. Une mélodie entêtante que beaucoup d'entre nous ont sifflotée sans comprendre le véritable contenu des paroles – et en particulier le refrain: *« Pourtant je ne suis qu'une fille/Et quand je suis dans tes bras/Je ne suis qu'une petite fille/Perdue, quand tu n'es plus là. »* Une ritournelle enregistrée en 1967 – oui, un an avant 1968… Abstraction faite des notes, certains mots prennent toute leur portée et c'est justement tout l'enjeu de ce livre bien plus ambitieux qu'il n'y paraît, avec son titre programmatique: *Fille.*

Le verdict, d'ailleurs, tombe dès la naissance, avec un monde qui se divise en deux. *« C'est une fille »*: voici ce que prononce une sage-femme à la clinique Saint-Bernard, un jour de 1959, pour signifier aux parents la venue au monde de celle dont on suivra le destin, au fil des pages. Elle crie, cette gamine, et si elle a un nom de famille ou « patronyme » – Barraqué –, il faut lui trouver un prénom. Le père, médecin de son état, songe soudain à un film qu'il vient de voir: *Le Prince et la Danseuse.* Pourquoi pas Marilyn, comme celle qui campait l'héroïne de ce long-métrage – mais en francisant avec un « e »? Compliqué à porter, selon lui, si sa progéniture devenait laide avec les années. Il pense alors à l'autre protagoniste du film, Laurence Olivier. C'est beau, ça, Laurence – et qu'importe s'il était ici utilisé au masculin. *« Tu seras un prince, ma fille »* – ce qui ne manque pas d'ironie androgyne, quand on sait que la sœur aînée du nourrisson a été baptisée Claude… Le premier chapitre de *Fille* donne le ton et les clés du projet de l'ouvrage qui, à travers le parcours de son personnage principal, montrera toutes les étapes de la vie d'un individu de sexe féminin jusqu'à aujourd'hui, entre série d'événements emblématiques d'un monde et singularité d'une existence bien particulière, hors de toute thèse trop démonstrative.

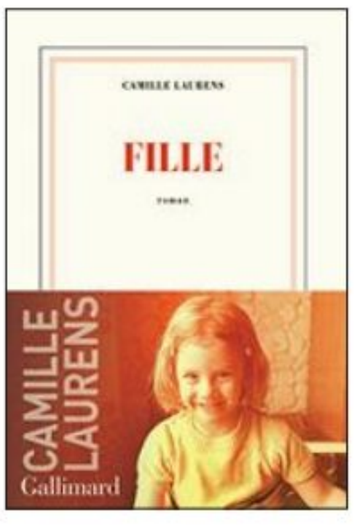
Brouiller les repères entre la vie et la fiction

« J'ai d'abord choisi le "tu" pour ces premières pages, explique Camille Laurens. *Car on ne peut pas se souvenir des mots du médecin accoucheur. À cet instant, on ne connaît de toute manière pas le langage… »* Le livre oscillera alors, selon les moments, entre le « je », le « tu » et le « elle » pour mieux brouiller les repères entre la vie de l'auteure et la fiction. Y compris lorsqu'on lui pose la question. *« Je ne souhaite pas rentrer dans le terrain biographique,* nous prévient-elle tout de go. *Oui, il y a un personnage féminin qui a beaucoup à voir avec moi* [à l'image du prénom de l'héroïne, qui est aussi celui de la romancière dans la vie civile] *et des événements réels que j'ai évoqués dans d'autres livres. »* Difficile de ne pas songer, notamment, à *Philippe* (sur la perte d'un enfant) ou *Dans ces bras-là* (roman sur les hommes de sa vie, qui lui valut le prix Femina en 2000).

On regarde alors grandir Laurence, dans cette famille de la bourgeoisie rouennaise marquée par quelques personnalités hautes en couleur comme celles du grand-père, fou de rugby, ou de la sœur jalouse, Claude, donc. Par des petits détails, la gamine découvre les différences avec le sexe opposé, physiques mais aussi dans les occupations – les filles jouent avec la poupée Bella, les garçons au ballon. Lentement, celle qui prend goût aux livres et à la danse – et qui commence à avoir quelques soupçons sur les histoires de prince charmant – sent son corps changer, aussi bien pour elle que pour le regard des autres, en premier lieu celui des garçons. Des années plus tard, elle deviendra « femme », au sens civil, en épousant Christian avec lequel elle aura un enfant, Tristan, décédé à la naissance, puis une fille, Alice – qui fera rebondir le roman vers d'autres questions, d'autres directions…

Réflexion sur le langage

Outre son style dépouillé, élégant et précis, l'une des grandes réussites de *Fille* est de nous mettre face à des mots, formules ou expressions dont on a perdu la signification. Pourquoi utilise-t-on le très péjoratif « garce »? Comment faut-il interpréter « garçon manqué », qui n'a pas d'équivalent inverse? Pourquoi, au-delà du sexe et de la relation filiale, « fille » a-t-il des connotations négatives pour désigner la prostituée comme « mauvaise fille » ou la célibataire solitaire en « vieille fille »? Camille Laurens nuance: *« On dit aussi "vieux garçon", mais c'est beaucoup moins fréquent… »* La réflexion sur le langage, l'auteure l'avait déjà traitée dans des essais comme *Quelques-uns* ●●●



GALLIMARD

★★★★★

FILLE PAR **CAMILLE LAURENS,**
232 P., GALLIMARD, 19,50 €.
EN LIBRAIRIE LE 9 AVRIL.

●●● ou *Le Grain des mots,* mais elle ne l'avait jamais à ce point intégrée dans un roman, et ce sans que cela ne paraisse artificiel. Il suffit parfois d'un dialogue éloquent, aux airs de lapsus révélateur : *« – Vous avez des enfants ? demande le monsieur – Non, dit mon père. J'ai deux filles. »*

Témoignage aussi bien idéologique que sociétal sur une France en mutation, *Fille* s'ancre également dans toutes les thématiques posées par les divers courants féministes, depuis un demi-siècle. *« À travers plusieurs générations, j'ai voulu montrer tout un passage du temps et rappeler des situations qui semblent inimaginables, aujourd'hui. Quand ma fille a eu le texte sous les yeux, elle a été très surprise de découvrir toutes ces femmes qui ne pouvaient rien faire sans l'accord de leur mari. »* Le roman, d'ailleurs, est dédié à cette dernière – sa *« merveilleuse fille »,* insiste Camille Laurens. *« Elle a 24 ans et se montre bien plus véhémente que moi en matière de féminisme et nous avons des discussions passionnées sur le sujet. »* Récemment, toutes deux ont parlé du fameux texte post-soirée des César, signé de l'ex-jurée Goncourt Virginie Despentes. Une institution qu'ironie du sort l'auteure de *Fille* (ancien membre du Femina) vient tout juste de rejoindre…

B.L.

CAMILLE LAURENS EN 5 DATES

1957
Naissance à Dijon.

1991
Publication de son premier roman, *Index.*

2000
Dans ces bras-là reçoit le prix Femina.

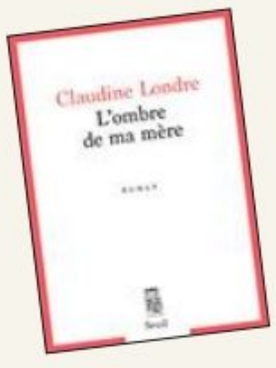
2019
Celle que vous croyez est porté à l'écran par Safy Nebbou.

2020
Camille Laurens intègre le jury Goncourt.

L'instant LiRE: à la fnac
RETROUVEZ TOUS LES MOIS NOS CONSEILS LECTURE EN VIDÉO SUR FNAC.COM/

VOIX D'OUTRE-TOMBE

La narratrice de Claudine Londre n'en a pas fini avec sa mère qui a pourtant bel et bien quitté ce bas monde… Un premier roman à l'idée originale et au style délicat.



★★★☆☆ *L'OMBRE DE MA MÈRE*
PAR **CLAUDINE LONDRE,** 128 P., SEUIL, 15 €

Les lois de la phonétique sont ainsi : il n'y a guère de différence entre « l'ombre » du titre et « Londre » correspondant au nom de l'auteure. Cette proximité sonore rend d'autant plus troublante la lecture de ce singulier et fascinant premier roman, nous rappelant que toute fiction de deuil est une histoire de fantômes. La narratrice aurait ainsi pu tout à fait écrire, comme Camus : *« Aujourd'hui, maman est morte. »* Mais cette dernière a quitté sa tombe et a pris la forme d'une ombre – *« aussi noire qu'un espresso »* – qui survit à l'absence de lumière et qui, désormais, suit sans cesse le moindre pas de sa fille. Pour se débarrasser de cette encombrante revenante – sans compter les spectres de ses diverses tantes –, devra-t-elle faire appel à l'acupuncture, à des tisanes plus ou moins fumeuses ou à des séances particulières de spiritisme ? Qui sont les Inutiles Anonymes ? La solution se trouverait-elle en Corse ? Dès les premières pages, la folie douce de Claudine Londre – repérée à l'école d'écriture Les Mots – joue habilement avec des éléments fantastiques comme s'ils étaient naturels. Le récit rebondit sans cesse, surprend, avec une indéniable finesse d'écriture et une délicate fantaisie. Bref, *L'Ombre de ma mère* ne manque décidément pas d'esprit…

B.L.

RAFAEL TRAPET/PINK/SAIF IMAGES

Par les chemins de traverse

Un revenant, cette *Chronique de la vie continue,* livre délicieux des débuts en littérature de Jacques A. Bertrand, écrivain secret et trop rare qui poursuit une œuvre singulière, en dehors des sentiers balisés.

SDP

★★★★☆
CHRONIQUE DE LA VIE CONTINUE PAR **JACQUES A. BERTRAND,** 128 P., JULLIARD, 17 €

Un jour d'hiver, dans le petit appartement de Jacques A. Bertrand, à l'ombre des puissantes tours du 15e. Je le savais rescapé du pire. *Comment j'ai mangé mon estomac* avait raconté cela. *Tristesse de la Balance,* et du cancer, pourrait-on ajouter à propos de ce Capricorne. Nous en parlons : *« J'ai assez bien vécu la maladie. Enfin, pas trop mal. J'ai accepté le fait sans me révolter. Je tenais à terminer* J'aime pas les autres *avant de me faire opérer. J'ai mis le point final à minuit et le lendemain matin je débarquais avec ma petite valise à l'hôpital. »*

J'avoue, je n'avais jamais lu *Chronique de la vie continue,* son premier livre écrit (mais le second publié) qui contient déjà tout ce que cet éclaireur des chemins de traverse allait par la suite nous donner : l'émerveillement amusé des autres, teinté d'une douce ironie. Son éditeur, Bernard Barrault, a décidé de le publier à nouveau et c'est une très bonne idée. *« C'est mon livre le plus libre, celui dans lequel je me suis le plus laissé aller »,* confie Jacques A. Bertrand. Le lecteur cheminera en effet en compagnie d'un sosie de Terence Stamp, d'un sous-officier à la retraite et d'un Monsieur Jean *« sûrement auvergnat »,* mais aussi du Christ, de Bouddha, des papillons, de la condition humaine qui s'accommode d'une jeune morte en robe de mariée, et même de l'esprit à la consistance de chouette effraie.

Nous parlons beaucoup. De sa vie de rescapé où ne perce aucune emphase dramatique. *« Ma femme s'est beaucoup occupée de moi. Nous n'habitons pas ensemble. Nous pratiquons le principe touareg, "rapprochez vos cœurs, éloignez vos tentes". Je suis assez solitaire, mais je bénéficie en quelque sorte d'une solitude accompagnée. »* Solitude… Le mot revient souvent. *« Haute solitude, de Fargue, m'a énormément touché par son écriture, son humour discret. Cette inventivité, cette musique… »* Jacques A. Bertrand écrit ceci : *« La description me répugne. Mais la démonstration me tue. »* Je lui demande ce qu'il reste alors. *« L'évocation ! »* Ses livres, à la minceur d'une flamme sautillante, ressemblent à autant de chapitres d'un journal extime, sans fin ou presque. Et qui se lit sans faim.

L'empreinte de l'enfance

La pénombre s'installe sans que Jacques A. Bertrand ne songe à éclairer la pièce. Il est resté, je ne sais pourquoi, emmitouflé dans son manteau. Il ne fait pourtant pas froid chez lui. Allait-il sortir lorsque je suis arrivé, en avance ? Il me montre un exemplaire du *Maître et Marguerite,* qu'il relit souvent. Je lui parle d'*Oblomov*. Connaît pas. Étonnement de ma part. Un livre qui lui irait bien, pourtant.

Nous évoquons des célébrités dont il a été, à certaines époques, proche, parfois moins. *« L'amitié des gens célèbres est alternative »,* a-t-il écrit quelque part. Higelin, aimable et odieux. Gâteux à la fin. Guy Bedos, qui ne l'a pas reconnu la dernière fois sur l'île Saint-Louis. Ce naufrage qui nous attend tous. Nous reparlons du livre, mais aussi d'autres choses. De l'enfance qui, parfois, se refuse à lever le camp. Reste-t-on toujours l'enfant que l'on a été ? *« Oui, je crois, j'en ai la certitude. En même temps, c'est un mystère. J'ai un souvenir assez fort de mes 7 ans et parfois je me demande ce que j'ai appris depuis. J'ai découvert le monde sur l'île de Groix. J'ai l'impression de ne pas avoir beaucoup changé, comme si l'enfance était une espèce d'empreinte qui ne s'est pas effacée. »*

Jacques A. Bertrand convoque Blondin : *« Je suis resté très jeune, entendons-nous, je ne suis pas ce vieillard qui a gardé l'esprit jeune, je suis ce jeune homme dont l'enveloppe s'est fanée. »* Promis, nous irons bientôt boire un verre. À la brasserie du Père-Lachaise, ou ailleurs. La vie continue, bien sûr.

Fabrice Gaignault

JACQUES A. BERTRAND EN 3 DATES

1946
Naissance en Ardèche. Après des études de journalisme à Lille, Jacques-André Bertrand travaille dans la presse, notamment à *Télérama.*

1983
Tristesse de la Balance et autres signes, réédité régulièrement depuis, paraît chez Bernard Barrault et connaît un grand succès critique et public.

1995
Prix de Flore pour *Le Pas du loup,* l'auteur est aussi l'un des irrésistibles intervenants de *Des papous dans la tête* sur France Culture.

Jean-Christophe Rufin

LE FLAMBEUR DE LA CASPIENNE

LE LIVRE

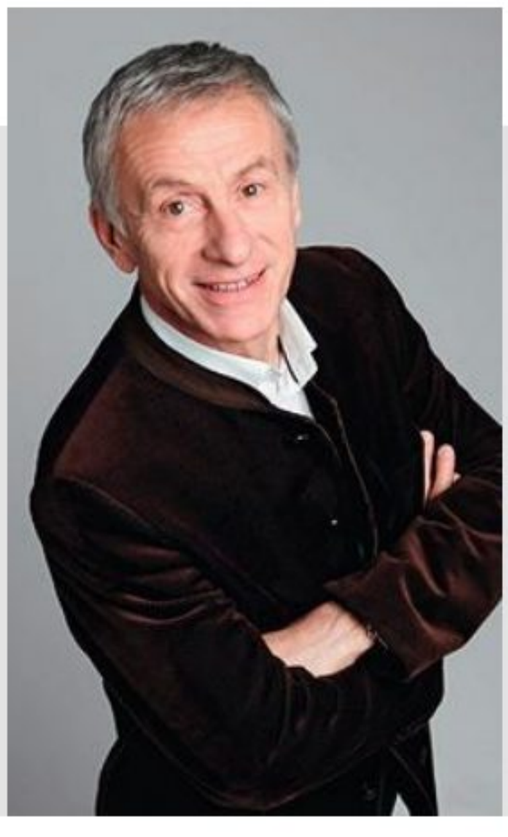
LE FLAMBEUR DE LA CASPIENNE
PAR **JEAN-CHRISTOPHE RUFIN,**
336 P., 19,50 €.
COPYRIGHT FLAMMARION.

Après la Guinée dans *Le Suspendu de Conakry* (2018) et le Mozambique dans *Les Trois Femmes du consul* (2019), Aurel Timescu est cette fois affecté à Bakou (Azerbaïdjan). D'origine roumaine, arrivé en France pour fuir le régime de Ceausescu, ce perpétuel vice-consul mène une carrière diplomatique pour le moins improbable. Mélomane, oisif, il a comme ambition de ne pas trop se faire remarquer. Mais comme dans les deux tomes précédents, un cadavre sort du placard, ouvrant un panier de crabes qui happe le nouveau venu. L'épouse de l'ambassadeur a en effet trouvé la mort dans des circonstances qui alertent Timescu. Au centre des cachotteries et des indiscrétions, notre homme lève de nouveaux voiles sur une diplomatie alternative, parfaitement soluble, avec un régime aussi ouvert aux capitaux que fermé aux idéaux de la démocratie. Jusqu'ici considéré comme un boulet diplomatique, le vice-consul devient un témoin gênant qu'il va falloir balader à défaut de pouvoir le virer. Vie de l'ambassadeur, fortune de la famille de feu madame l'ambassadrice, chantages divers, fonctionnement du service ressources humaines du Quai d'Orsay sont tour à tour évoqués. Alternant intrigue et présentation géopolitique du pays évoqué, Jean-Christophe Rufin continue, avec *Le Flambeur de la Caspienne*, à tracer son sillon : celui de son monde diplomatique à lui. **Hubert Artus**

Bio express

1976
Interne de médecine en neurologie, Jean-Christophe Rufin a 24 ans lorsqu'il effectue sa première mission humanitaire, en Érythrée. Jusque dans les années 2000, il sera très présent en Europe de l'Est et en Afrique, mobilisé sur la question de l'accès aux soins et sur celle de la nourriture.

2001
Jean-Christophe Rufin obtient le prix Goncourt pour *Rouge Brésil* (Gallimard), son quatrième roman. Le précédent, *Les Causes perdues* (1999) avait remporté le prix Interallié. *L'Abyssin* avait, quant à lui, reçu le Goncourt du premier roman en 1997.



2008
Il est élu à l'Académie française, dont il devient alors le plus jeune membre. L'année précédente, celui qui avait fait une partie de sa carrière dans les ministères et la diplomatie avait été nommé ambassadeur de France au Sénégal.

P. ITO/FLAMMARION

Tout était trop parfait et Aurel, habitué à la méchanceté des hommes, n'osait pas croire à son bonheur.

Il était arrivé la veille au soir pour prendre son nouveau poste et voilà que ce matin il était attablé à la terrasse d'un café, un vrai café tout pareil à ceux de France ou d'Italie, avec son store rouge, ses chaises en osier, ses tables rondes à pied en fonte. Dans une tasse en porcelaine épaisse moussait un double crème tandis que de l'intérieur de l'établissement venaient de bonnes odeurs d'arabica moulu et de viennoiseries. Des serveurs en tablier blanc et gilet à poches bavardaient avec des airs insolents. Les grands arbres d'un joli square bruissaient dans le vent tiède et, au loin, on apercevait la colonnade néoclassique du théâtre des marionnettes.

Aurel, incrédule, secouait la tête et se répétait mentalement : « Non, je ne suis pas à Paris. Cette ville s'appelle Bakou ; c'est la capitale de l'Azerbaïdjan, et moi, Aurel Timescu, consul adjoint, je suis affecté ici pour trois ans selon toutes les procédures régulières. »

Le dénommé Prache, son persécuteur au service des ressources humaines, l'avait convoqué en personne au Quai d'Orsay pour lui annoncer méchamment la nouvelle. Faute de pouvoir débarquer Aurel car il était titulaire, Prache espérait le dégoûter en lui faisant enchaîner les postes minables dans des pays où personne ne voulait aller. Il choisissait toujours pour lui des capitales brûlées par le soleil (Aurel détestait la chaleur), si possible dans des pays musulmans (il n'était pas réputé pour son abstinence) et sous des régimes totalitaires (il avait fui sa Roumanie natale pour échapper à Ceausescu et gardait une solide aversion pour la dictature).

Sur le papier, l'Azerbaïdjan semblait convenir à ce dessein pervers. En lui annonçant son affectation, Prache s'était payé le luxe de détailler le tableau.

— Il paraît que c'est un pouvoir policier comme vous les aimez. Avec culte de la personnalité et tout et tout…

Aurel avait secoué la tête en souriant, pour ne pas perdre la face.

— Vous allez apprécier, j'en suis sûr. Écoutez ça : islam religion d'État, latitude tropicale, climat désertique. Le pays est coincé entre la Russie et l'Iran, des voisins charmants. Au fait, j'oubliais un détail : il est en guerre, hé ! hé ! Avec l'Arménie, leur troisième voisin.

Aujourd'hui, en sirotant son café crème, c'était au tour d'Aurel de ricaner. Il regardait les nuages qui s'étiraient au-dessus de la place. Ils n'avaient rien à voir avec les gros cumulus noirs qui foncent sur les pays tropicaux à la saison des pluies. C'étaient de petits nuages bien élevés, discrets, juste assez épais pour atténuer l'ardeur du soleil sans cacher le bleu du ciel. Cet imbécile de Prache avait eu bien tort de prendre pour argent comptant ce qu'il avait lu dans les dépêches. Les diplomates font tout pour préserver les avantages pécuniaires que leur valent les pays « difficiles » ; ils noircissent volontiers le tableau quand il s'agit de décrire leurs conditions de vie.

Ce qu'Aurel découvrait, et que ni lui ni son tortionnaire n'avaient imaginé, c'était une ville ressemblant au centre de Paris, avec ses immeubles en pierre de taille joliment sculptés, ses balcons soutenus par des cariatides, ses linteaux ornés de guirlandes, ses portes surmontées de frontons élégants. Lorsque le pays, à la fin du XIXe siècle, avait connu son premier boom pétrolier, il était allé chercher en Europe ses modèles architecturaux. Autour de la vieille citadelle ottomane s'était édifié un « Petit-Paris » haussmannien qui rappelait à Aurel celui de Bucarest. Ainsi se trouvaient réunies pour son plus grand bonheur les deux villes qu'il aimait le plus au monde : celle où il avait grandi et celle où il avait trouvé refuge.

> L'ange du malheur qui le poursuivait depuis si longtemps s'était peut-être assoupi

Tout cela le remplissait d'aise. En même temps, il ne parvenait pas à y croire. Une telle méprise serait nécessairement découverte. Un télégramme allait arriver pour le rappeler et l'envoyer dans une contrée inhabitable. Il n'osait pas trop se réjouir. L'ange du malheur qui le poursuivait depuis si longtemps s'était peut-être assoupi : il n'allait pas tarder à se réveiller et à corriger son erreur.

Pour en avoir le cœur net, le mieux était de se rendre au plus tôt à l'ambassade. Il régla son café et, sur les indications d'un serveur, prit à pied la direction de la représentation diplomatique française. Il longea de luxueuses vitrines, emprunta des trottoirs impeccablement balayés, ombragés par de grands arbres. En ce début de septembre, l'air était rafraîchi par une brise venue de la mer Caspienne. Ce climat évoquait les fins d'été en Roumanie. Les femmes qu'il rencontrait étaient encore légèrement vêtues. Il n'avait quant à lui rien changé à sa tenue habituelle : costume en laine marron à veston croisé, manteau en tweed qui lui arrivait aux chevilles et nœud papillon bordeaux noué par ses soins. Cet accoutrement, qui lui valait d'habitude, en particulier en Afrique, d'être suivi par des meutes de gamins rigolards, ne semblait susciter ici aucune réaction. Il se retournait de temps en temps pour surprendre un sourire goguenard, une expression ironique, mais ne découvrait rien de tout cela. Il en était presque déçu.

L'ambassade occupait un grand bâtiment entouré de balcons en fer forgé, qui n'aurait pas déparé au Trocadéro. Sitôt franchi le grand portail en bois sculpté, Aurel se retrouva dans un sas vitré.

Derrière une glace sans tain, il sentit que quelqu'un l'observait. Les yeux dans le vague, il prit l'air stupide qu'il était recommandé de conserver lors des interrogatoires de la Securitate communiste. Machinalement, du plat de la main, il caressa son crâne dégarni, comme s'il remettait en place la mèche de sa jeunesse, depuis longtemps disparue. Enfin, un loquet électrique se déclencha et il put pousser la porte du sas. Il se trouva aussitôt nez à nez avec un gendarme français en chemise bleue, qui lui barrait le chemin. Sa carrure de colosse cachait un vaste hall, au fond duquel on distinguait les premières marches d'un escalier d'honneur tapissé de rouge.

— Je suis le nouveau Consul adjoint, bredouilla Aurel.

— Monsieur Timescu ! prononça le gendarme avec gravité.

Aurel avait acquis dans sa jeunesse une telle horreur des uniformes qu'il eut envie de tourner les talons et de s'enfuir. Mais au même instant, le visage du militaire s'éclaira d'un grand sourire.

— Soyez le bienvenu.

Avec stupeur, Aurel regarda l'énorme main carrée que lui tendait le gendarme. Il eut un moment d'hésitation avant de déposer dans cet étau ses doigts de pianiste. Mais, avec une douceur inattendue, le gendarme fit un usage délicat de la patte de souris qu'Aurel lui avait confiée. Après l'avoir enveloppée d'une sorte de caresse tiède, il la lui rendit intacte.

— Tout le monde se demandait où vous étiez passé, dit le planton, tandis qu'il décrochait un téléphone dans le poste de garde. Quand êtes-vous arrivé ?

— Hier.

— Dimanche ! Ah, c'est pour ça qu'on ne vous a pas trouvé samedi. Ils étaient allés vous accueillir à l'aéroport.

— M'accueillir ?

Jamais, dans toute sa carrière consulaire, personne ne s'était préoccupé d'accueillir Aurel. Bakou était vraiment un poste extraordinaire. Au lieu de s'en réjouir, il sentit redoubler sa peur que tout cela ne fût que le prélude à une catastrophe.

— Allô ! Amélie ? Il est là. Qui ? Mais Timescu lui-même. Je te l'amène.

Digne comme un bedeau de cathédrale, le gendarme entraîna Aurel dans des couloirs à la peinture blanche défraîchie. Ils empruntèrent un passage de service comme on en trouve dans les immeubles bourgeois en France.

— Le grand escalier, précisa le gendarme d'une voix sourde, c'est pour l'ambassadeur et les visiteurs de marque.

— Vous recevez beaucoup de visites officielles ?

Essoufflé par la montée, Aurel n'avait pas contrôlé sa voix.

— Chut ! Parlez doucement, je vous prie.

— Pourquoi ? Il y a des gens qui dorment ?

Aurel s'en voulut de cette remarque étourdie. Le gendarme se retourna d'un bloc et il prit un air grave.

— La morte, monsieur ! prononça-t-il, le doigt levé. Il faut respecter la morte. La Consule vous expliquera.

Il reprit son ascension sans qu'Aurel osât poser une autre question. Ils débouchèrent sur un vaste palier qui donnait sur une cour par une baie vitrée circulaire. Une très jeune femme les attendait et avança vers eux.

— Bonjour, monsieur Timescu, dit-elle en le regardant bien en face. Je suis Amélie Laugier.

Blonde, les cheveux relevés en un chignon lâche, elle pouvait avoir vingt-cinq ans, tout au plus. Ses yeux, d'un bleu de porcelaine, la faisaient paraître plus jeune encore.

— Appelez-moi Aurel, je vous en prie.

En de telles circonstances, il aurait exécuté un baisemain. Cependant, cette fille était si jeune qu'il sentit une certaine familiarité à son égard et perçut vaguement ce qu'un tel geste aurait eu de déplacé. Il ne se résolut pas pour autant à lui serrer franchement la main. Le résultat fut une sorte de courbette pendant laquelle, après avoir agrippé la main d'Amélie, il la tira vers le bas et l'agita presque au ras du sol. Elle manqua de perdre l'équilibre mais sourit avec indulgence.

— Vous devez être très fatigué, suggéra-t-elle par politesse et peut-être aussi pour trouver une explication à ce comportement singulier.

Aurel se dit qu'elle devait lui donner plus que son âge. S'il n'avait qu'une petite cinquantaine, son accoutrement lui en faisait paraître bien davantage. Il se dit aussi qu'elle ne devait pas être prévenue contre lui ; elle ne s'attendait visiblement pas aux bizarreries de comportement qui n'auraient pas surpris des fonctionnaires mieux informés.

— Merci, Jean-Louis, lança-t-elle à l'attention du gendarme. Je vais m'occuper de M. Timescu.

Sur quoi elle entraîna son nouvel adjoint dans un bureau qui donnait sur la rue. Ils s'assirent l'un en face de l'autre.

— Le télégramme qui annonçait votre arrivée n'était pas clair. Je vous ai attendu un jour trop tôt. Vous m'en voyez désolée.

Aurel agita la main pour chasser ce souvenir. Il se garda de dire que personne ne lui avait jamais témoigné pareil égard.

Amélie lui exposa en quelques mots la mission du service consulaire dont elle était la cheffe et où Aurel aurait à l'assister comme adjoint. Il ne retenait pas ses paroles mais s'imprégnait des impressions confuses que produisaient en lui ce nouveau lieu et cette patronne bienveillante. Il était clair qu'elle l'abordait sans esprit hiérarchique. On percevait la légère compassion que pouvait susciter aux yeux d'une

jeune diplômée le parcours modeste d'un homme entré dans la diplomatie par la toute petite porte. Le fait qu'il n'eût pas progressé malgré son ancienneté aurait dû l'alerter, mais elle n'y voyait apparemment qu'un motif supplémentaire de ménager cet aîné moins chanceux que d'autres.

— L'Ambassadeur est en déplacement en France en ce moment. Il ne rentre que dans une semaine. D'ici là, vous pouvez profiter de ce temps pour vous installer. Votre prédécesseur vous a laissé son appartement comme vous le savez.

Les débutants dans la carrière ont toujours un peu de mal à doser le mépris dont leur profession leur enseigne à faire usage

Aurel vit dans ce délai l'occasion d'avancer dans l'écriture de l'oratorio qu'il avait commencé depuis son entrevue avec Prache. Après le *lacrimosa* que cette brute lui avait inspiré, il allait pouvoir passer à un *allegro sostenuto*.

— Aujourd'hui, je vais seulement vous présenter à l'équipe et vous faire visiter les locaux.

Amélie l'entraîna à sa suite vers le palier.

— C'est une petite ambassade, vous allez voir. Dans la cour, en bas, se trouvent le service culturel et une médiathèque. Au-dessus, la résidence de l'Ambassadeur occupe tout le dernier étage. La chancellerie et les services consulaires sont ici.

Ils passèrent de bureau en bureau. Ils saluèrent l'attaché de défense, un colonel sec et raide mais qui se montra très chaleureux, le chef d'antenne de la DGSE, qui opérait sous une couverture diplomatique transparente. C'était un homme assez jeune, déjà marqué par l'embonpoint et au regard fuyant. Suivirent toute une procession d'attachés et de secrétaires, la plupart recrutés locaux, qui réservèrent à Aurel un accueil souriant. Seul le premier conseiller, un jeune diplomate qu'ils dérangèrent pendant qu'il téléphonait, se montra distant et presque désagréable. Aurel mit cela sur le compte de l'inexpérience. Les débutants dans la carrière ont toujours un peu de mal à doser le mépris dont leur profession leur enseigne à faire usage.

Le bureau de l'ambassadeur était fermé pendant son absence. Ils allèrent saluer sa secrétaire, une Azérie nommée Azelma. C'était une forte femme avec de grands yeux entourés de cernes noirs. Elle se tenait immobile, les mains croisées sur la poitrine. Derrière elle, une jeune fille brune, l'air craintif, s'affairait sur un clavier. Il régnait dans la pièce une atmosphère de harem. On aurait dit la sultane et une de ses servantes.

Dans cette partie de l'étage, une vaste salle d'attente desservait les pièces de la chancellerie. Ils s'y attardèrent en sortant car Amélie tenait à lui faire remarquer la table ronde placée au centre et les cadres qui y étaient disposés. Ils contenaient des photographies. Certaines représentaient des scènes de famille et de vacances, d'autres, le portrait d'une femme à différents âges et dans différentes tenues.

— C'était Madame, commenta Amélie d'une voix sourde.

Les domestiques employaient naguère cette expression pour désigner leur maîtresse. Elle était étonnante dans la bouche d'une fonctionnaire.

— Madame ?

— La femme de l'Ambassadeur, précisa Amélie. Puis, presque timidement et comme coupable de révéler cette familiarité, elle ajouta : Marie-Virginie…

Aurel était incapable de résister à la curiosité. Malgré la discrétion dont faisait preuve Amélie et qui confinait à la gêne, il demanda :

— Où est-elle maintenant ?

— Hélas. Mme de Carteyron est décédée il y a un mois.

Aurel regarda à nouveau les photos mais ses lunettes étant restées dans son pardessus, il ne distinguait pas bien les traits de la défunte.

— Il me semble qu'elle était… bien jeune.

— Quarante-cinq ans.

— Une maladie ?

Amélie secoua la tête.

— Un accident. Une chute, en visitant un monument en ruine.

— Comment est-ce possible ! s'écria Aurel.

— À vrai dire, on ne sait pas trop ce qui s'est passé. Elle se trouvait dans une région éloignée et elle était seule.

— C'est affreux.

Aurel remarqua que la jeune femme cachait avec sa main un petit tremblement nerveux du menton.

— Elle avait des enfants ?

— Deux garçons. Ils sont pensionnaires en France et ils étaient chez leurs grands-parents pour les vacances. M. l'Ambassadeur est allé les chercher pour les obsèques.

— Malheureuse famille ! Ce pauvre ambassadeur doit être effondré…

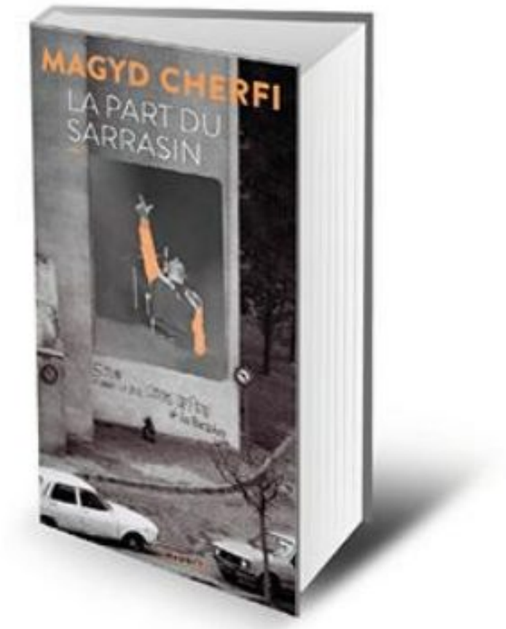
— C'est très probable, commenta sobrement Amélie.

Magyd Cherfi

LA PART DU SARRASIN

La Part du Sarrasin est en quelque sorte le pendant de *Ma part de Gaulois* (2016), dans lequel Magyd Cherfi revenait sur son enfance et son adolescence dans les quartiers toulousains, sur sa famille kabyle, les jeunes lycéennes, et sur son amour de la langue française. Dans cette suite, le chanteur et écrivain passe à la notion de classe sociale. Commençant en 1983 pour s'achever au tout début de la décennie suivante avec les premières grandes scènes du groupe Zebda, le livre retrace l'itinéraire musical mais aussi politique d'un jeune qui, très tôt, revendiquera son art comme l'union de ces deux voies. De ses cités toulousaines à celles de la Seine-Saint-Denis – *« Ici, c'était la démesure et la volonté d'entasser. La terre n'existait plus, seuls régnaient le goudron, le gris et la haine de soi »* –, de la Marche des beurs à l'éclosion électorale du Front national, Cherfi revisite ces années ainsi que des lieux, des villes, des amitiés, la question des origines engendrant de nouvelles fraternités, mais aussi de nouvelles adversités. Musique, fêtes, débuts militants, amour de la langue : le récit est inflammable, comme le contexte qu'il donne à revoir. On y retrouvera ce qui fait le piquant de la « langue Cherfi » : un hommage permanent au français, un métissage de mots, un assemblage d'images et de références – de Claude Nougaro à Stefan Zweig en passant par Mahmoud Darwich ou Arrested Development.

Hubert Artus



LE LIVRE

LA PART DU SARRASIN
PAR **MAGYD CHERFI,**
432 P., ACTES SUD, 21,50 €.
EN LIBRAIRIE LE 8 AVRIL.

Bio express

1985
À 23 ans (il est né à Toulouse en novembre 1962), Magyd Cherfi commence à chanter avec quelques amis. Une bande qui formera très vite le groupe Zebda, et produit alors son premier single. Cherfi restera l'auteur de tous les textes du groupe (à l'exception des reprises).

1999
C'est l'année de *Tomber la chemise*, une chanson qui se classe à la première place du Top 50. Issue du troisième album de Zebda, *Essence ordinaire*, double disque de platine. Le précédent album, *Le Bruit et l'Odeur* (1995), avait été disque d'or.

2004
Il publie son premier livre, *Livret de famille* (Actes Sud), recueil de textes et de nouvelles à caractère nettement autobiographique. Suivront *La Trempe* en 2007 et *Ma part de Gaulois* en 2016 (présent sur la première liste du prix Goncourt).

P. GARAT

I

La salle pour le concert se trouvait au cœur d'une cité, je n'avais jamais vu des blocs si longs, si hauts, si nombreux, j'allais dire si agressifs, ils écrasaient plus qu'ils ne logeaient. On était aux « Francs-Voisins ». Je ne voyais que des Arabes. C'était en région parisienne, en vérité nulle part.

Polo m'a fait :

— Ça craint ici, non ?

J'ai répondu, Non, vexé par cette réflexion interrogative de petit beauf, je n'admettais pas ces saillies à la con chez mes amis, je n'admettais pas mais je venais de mettre un genou à terre.

Assommé par tant de béton, je ne voulais pas en savoir plus sur ces honnêtes « Voisins » certainement morts avant que n'aient éclos de probables forêts à leur tour en voie d'extinction. Tout était si volumineux qu'on aurait pris les habitants pour des Lilliputiens, bruns de surcroît. Même les voitures semblaient minuscules et les éclats de voix faisaient péter des gutturales qui m'étaient familières. Me suis dit, C'est le bled.

Pour le Toulousain que j'étais, l'horreur.

Enfin ! j'ai pensé, on est dans les quartiers et c'est là que je dois porter la bonne parole, ma place est ici parmi les miens. À même la dalle rien que des mecs, j'allais dire, rien que des tronches rembrunies, des faces fâchées – la douceur dans les parages semblait éradiquée, pointée comme une cible, Meurs !

Et puis çà et là gisaient des voitures cabossées comme des fleurs de métal fanées, d'autres brûlées, davantage la signature de fils voulant se venger de la torgnole du géniteur que la marque d'un braquage. Des « allemandes » aussi, montées sur des chevrons de bois, soulagées de leurs quatre roues et du fameux double carbu de chez BMW. Des poubelles bâillaient, couvercles qu'on avait tenté d'arracher, le moindre objet semblait supplicié, au bord de l'affaissement. Même les réverbères n'éclairaient plus que le dégoût d'être fils d'immigrés. L'habitant local semblait vouloir accélérer la fin du monde en se désignant volontaire pour le sacrifice. L'air était chargé d'une odeur de haine et de plastique fondu et, par intermittence, des mobs dispensées de pots d'échappement pétaradaient sur une roue. J'ai pensé, Quel enfer !

Puis des voix ont chuté des balcons :

— Azouz, monte ! *'din a mook !*

— Rafik ! Va chercher le pain de ta race !

Ça me parlait.

Réponse d'en bas :

— Ferme-la, connasse, et cache ta face !

Et plein de *Ta gueule !* à tous les étages.

Ambiance de quartier mais pour moi c'était encore un prétexte à chansons et j'ai pillé en quelques mots la déconfiture et le chaos…

Les filles étaient en haut pour laver les tricots
et les garçons en bas mélangeaient l'herbe et le tabac.

Polo, Riton, Bébert et Ludo, mes musiciens, déchargeaient l'estafette de tout leur bazar. Moi, je mesurais, perplexe, l'étendue misérable et l'ambiance plombée par le manque de ciel et certainement d'amour puisqu'on nous observait ici et là d'un sale œil. La grimace et la bouderie étaient de sortie, je devinais…

— C'est qui ces bâtards ?

— T'as vu ? Y a un rholoto avec eux.

Le *rholoto*, c'était moi, c'est ainsi que l'Arabe traite le sale Arabe. *Rholoto*, c'est le « bougnoule » de l'entre-soi et je refusais de faire partie du troupeau Tacchini, Nike ou Reebok à tête frisée.

Je mesurais, perplexe, l'étendue misérable et l'ambiance plombée par le manque de ciel

Ils semblaient dire aussi, en me dévisageant, Porte des marques, si tu veux qu'on te remarque. Et moi de répondre en messe basse, Vos gueules ! J'suis rock, pas blaireau.

J'ai pensé deux choses : d'abord, Tous funky, ces connards. Et ensuite, C'est pas gagné.

Depuis Toulouse je ne connaissais que de petites cités, la mienne n'excédait pas les trois cents familles. Ici c'était la démesure et la volonté d'entasser. La terre n'existait plus, seuls régnaient le goudron, le gris et la haine de soi.

Des mois plus tôt, je m'étais battu comme un beau diable pour décrocher une date en banlieue et j'avais concédé un prix défiant toute concurrence sur le tarif du show. Tout ça pour une minuscule salle en sous-sol qui servait pour le soutien scolaire, les cours d'économie familiale et d'alphabétisation pour primo-arrivants, mais aussi de salle de danse et de sport pour haltérophiles en rupture de citoyenneté. M'enfin, j'étais dans les quartiers, dans la zone de combat, c'est tout ce qui comptait.

Les hôtes, une équipe de travailleurs sociaux, semblaient d'humeur interrogative.

— Bon, on sait pas si y aura du monde.

Ils inauguraient leur programme rock en cité. « Inaugurer », je n'aimais pas ce verbe qui ne présageait rien de bon pour un groupe de punk rock qui joue en banlieue. Cela dit, nous correspondions en tout point au cahier des charges. Qui stipulait,

entre autres, l'organisation de spectacles vivants visant à sensibiliser la jeunesse des banlieues aux musiques actuelles, blablabla.

Vers dix-huit heures sont arrivés par le métro les premiers téméraires, des Français de Paris intra-muros, des amoureux de sono mondiale, des étudiants un poil punk, un rien BCBG, bref des gens désireux d'être des passerelles entre la ville et la banlieue, la tribu et le monde, le parfait miroir de moi-même. Ça m'a attristé qu'il n'y ait pas parmi eux des Noirs, des Beurs, un *melting potes* ébouriffant, quoi ! Peau d'balle, rien que des adorables Blancs de gauche. Alors je me suis décidé à interpeller les jeunes qui zonaient sur la dalle d'en face. C'est bien le diable si j'accroche pas un Reubeu ! Ils étaient trois, rapprochés comme autour d'un feu avec tous les trois ces insupportables survêtements larges dont on venait d'arracher l'étiquette et qui ne faisaient pas d'eux des sportifs. À leurs pieds, un énorme poste radio qui dégueulait un rap rigolard et décapant.

— *I said hip-hop…*

Les trois trucidaient la langue de Shakespeare.

— Eh les gars, y a un concert ce soir juste à côté.

— Où ça ?

— Là, juste en face.

Tout de suite les visages ont interrogé l'horizon. Ils ignoraient jusqu'à l'existence d'un centre de loisirs, ils vivaient à dix mètres d'un lieu de vie et s'étaient fait fort de lui tourner le dos. Je connaissais ce genre d'a priori puisque je vivais les mêmes à Toulouse, avec mon association « socioculturelle ».

— Où ça ?

— Là ! Juste en face, y a une salle de concerts.

— Hé mais t'es de Marseille ! m'a fait l'un d'eux.

J'ai répondu, Oui, à ce féru de géographie des accents.

— Mais on y va pas là-bas, cousin, y a que des poucaves (mouchards), y parlent avec les chtars (flics).

Je connaissais aussi cette confusion qui faisait d'un travailleur social un sous-marin de la police, un sale mouchard.

— Mais non, c'est pas des flics puisqu'ils organisent des concerts.

— Des concerts de quoi ?

— De tout, du rock.

Au mot *rock*, ils se sont tordu la figure, quasi rebutés.

— Mais on est pas des *gouères* (Français), t'es pas bien !

Gouères, je n'aimais pas ce mot, me sentais peut-être visé.

— Vous voulez pas venir voir ? Pour vous, c'est gratuit.

Ils se sont concertés, médusés.

— Ah oui ? Gratuit pour les Arabes ?

Ça m'a déstabilisé, cette manière dont ils avaient assimilé cet argument du « gratuit pour les Arabes » qu'avait lancé la gauche.

— Non ! Pour ceux qui vivent ici.

— Y a que de la racaille ici, tout est gratuit pour nous, tu le sais pas ?

Je commençais à m'épuiser, au fil de notre conversation je les devinais obtus, racistes, pleins de morgue, une carte anthropologique idéale pour le Front national.

Le public n'en avait cure de mes métaphores sanglantes, il aspirait à l'apocalypse sonore, à l'ébullition, à la crémation des tympans

— Vous voulez pas découvrir ?

— Y a pas plutôt Khaled ?

— Khaled ?

— Ouais Cheb Khaled, ça c'est bon !

— Euh… non, y a pas Khaled.

— Ben pourquoi tu nous casses les couilles alors ?

J'ai insisté :

— Vous voulez pas découvrir autre chose ?

— Non.

Le *non* était ferme et fermé, ça m'a exaspéré qu'on puisse à ce point être hermétique, hostile ou indifférent. Ça méritait une beigne, rien d'autre qu'une beigne, comme à des sales gosses. Je n'y arrivais pas. Chacune de leur réponse me sortait par le nez.

Ce n'était pas un dialogue mais un acharnement à déplaire, une attitude viscéralement négative que pourtant je connaissais pour l'avoir partagée. Et puis le plus fermé des trois, un longiligne au duvet naissant, m'a fait :

— Bon, bon, d'accord ! Mais tu veux pas du shit ?

L'autre acolyte :

— Moi, si t'as cent balles, je viens.

Il voulait être payé. Mais quand le troisième a demandé, Il est à vous le camion ? mes fesses se sont serrées.

Plus tard, Polo m'a fait :

— Alors ?

— Y vont passer voir.

À vingt heures trente pétantes, Riton a lancé le décompte.

— Et un et un deux et un, deux, trois…

Bébert a tiré une longueur chargée d'effets sur sa corde de *mi* et c'était parti pour deux heures

de transe électrique où j'ahurissais l'assistance en sautant aux quatre coins de la scène comme un cabri, un public épars m'interdisant de me jeter tel un fauve sur sa proie. Je débitais comme un marteau-piqueur des phrases incompréhensibles tant le rythme était soutenu. Faut dire que le public n'en avait cure de mes métaphores sanglantes, il aspirait à l'apocalypse sonore, à l'ébullition, à la crémation des tympans. Il ne cherchait pas l'originalité d'un accord ou la subtilité d'un pont en *ré,* rien de musical mais tout simplement l'avènement d'un chaos chamarré et ses vœux étaient exaucés. Je suis sorti de la fournaise à genoux et ce soir-là aucun des mômes de la cité n'a montré le bout de son nez. Quant à moi, j'ai chanté la peur au ventre qu'on nous dépouille de notre unique trésor, notre vraie maison, la bien nommée Estafette. À la fin du concert, je me suis précipité.

Ouf ! Ils avaient juste crevé les roues. Me suis dit, En cinquante concerts, c'est la première fois qu'on nous sabote et c'est des cousins.

Après neuf heures de route, un panneau a signalé Toulouse et d'un seul coup les bouches se sont mises à causer, les tons se sont faits légers et moi j'ai crié, À-LA-MAI-SON ! en séparant chaque syllabe.

Devant le grand portail d'entrée de l'immeuble que j'habitais, j'ai bien sûr croisé Samira, une amie pute qui tapinait tranquille, hautaine. Elle revenait d'une passe.

— Alors ?

— J'y réfléchis, ma belle.

Elle aimait que je décline son offre, j'aimais qu'elle ait envie de moi, ça la faisait moins pute, ça m'habillait moins blaireau – et je suis monté dormir.

Sur la table, de quoi faire pleurer un zébu qu'aurait perdu son Malgache, des frites décongelées macéraient dans de la vieille huile, beaucoup de harissa, de la kefta pas digne d'un athée et un peu de salade pourrie. La place grouillait d'individus dépourvus de carte de séjour, les regards fuyaient ou au contraire, avisés, sniffaient l'uniforme sans le voir. Ça feulait.

— *L'ahnoucha ! L'ahnoucha !* (Les flics !)

À l'oreille, un aveugle se serait écrié, C'est Bab-el-Oued ici ou quoi ?

On aimait cet endroit qui se la jouait métis, sauf que la faune masculine était frisée et le sexe opposé, gaulois. Les bouchers, tous marocains, étalaient des montagnes d'épices qui convoquaient un exotisme accessible, familier, ça suffisait au voyage. On aimait croire qu'en humant on traversait la Méditerranée sans peine.

J'avais invité Momo, Samir et Hélène chez Hamid, notre ami gargotier de la place Arnaud-Bernard, une espèce de Barbès toulousain. Hamid, ses amis l'appelaient Bourvil en roulant les *r* à cause d'une gueule à la con, et aussi, des yeux tout ronds, un nez tordu. Je ne m'y faisais pas, à ce qu'il se retourne à chaque Bourrrvil ! Je trouvais ça étonnant qu'il ne se vexe pas davantage. À sa place, me serais versé de l'acide pour varier les plaisirs, arabe et laid, quelle punition !

Sa clientèle se composait de marlous dealers de shit et autres clandestins décidés à ne plus mettre un pied au bled, un échantillon nerveux de sans-pap's. Chez Hamid, on ne faisait pas de manières, on n'y mangeait d'ailleurs pas, on faisait le plein d'huile. Hélène s'était contentée de quelques frites et d'une demi-tomate. Égaux à nous-mêmes, Samir, Momo et moi, on déchiquetait à l'ancienne, elle en riait toujours autant qu'on n'ait pas le souci du goût et, en guise d'estomac, un dépotoir.

— Je m'y ferai jamais ! largua-t-elle en guise de bon appétit.

Quelques jours avant, on s'était dit, On se fait une bouffe et on passe l'après-midi au quartier pour faire le point.

Entre deux bâfrées de chez bled, trois clandos qui avaient deviné qu'on n'était pas des casseurs de dents se sont aventurés en terrain grivois et dans un patois haineux nous ont décoché du velu.

— *Laâchia i dirou hala maâgha* (ils vont l'exploser) ce soir.

Samir a grincé des dents.

— Qu'est-ce que je vous disais, des hystériques.

C'est Momo qu'est venu à la rescousse des indélicats.

— Bah, c'est de l'humour.

— Faut toujours que tu sauves l'ami Ahmed, si ça avait été des Français, qu'est-ce que t'aurais pas dit !

— Tu dis quoi là, que je suis l'avocat des « cousins » ?

— Je dis que dès qu'il s'agit d'un Reubeu tu prends des pincettes géantes.

Il imitait les pincettes avec ses doigts.

— C'est toi qu'as un problème avec les cousins, t'as toujours eu des problèmes avec les Reubeus, tu sais pourquoi ? Parce que t'en es pas un !

— J'suis pas reubeu moi ?

— Bien sûr que non, c'est pas parce que tu t'appelles Samir que t'en es un !

— Oh l'autre ! Toi c'est plus fort, tu t'appelles Mohamed et tu te prends pour un Français.

Puis, cherchant un appui, Samir m'a demandé :

— Le Madge, c'est pas fort ?

Et j'ai pris un air d'entre-deux.

— Ah le traître ! m'a fait Momo, ils ont ri comme des baleines, moi à moitié, ce mot de « traître » m'était douloureux.

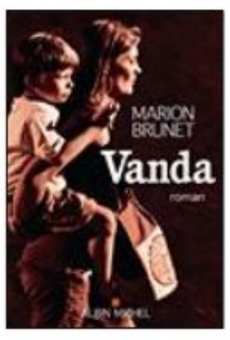
ET AUSSI

★★☆☆☆ *MON PÈRE EN DOUTE ENCORE* PAR **SAPHIA AZZEDDINE,**
200 P., STOCK, 18,50 €

« Mon père est au centre de la femme que je suis devenue. » **À travers le parcours d'un immigré marocain arrivé en France dans les années 1960, Saphia Azzeddine brosse dans ce récit autobiographique l'émouvant portrait d'un homme, partagé entre sa culture d'accueil et sa culture d'origine, qui ne se réalisera pleinement que dans son rôle de père, féministe avant l'heure et dévoué parfois jusqu'à l'excès à sa fille adorée. De situations cocasses en textos fleuves, cette déclaration d'amour touche au cœur par sa grâce et son humilité. L.F**

★★★☆☆ *VANDA* PAR **MARION BRUNET,**
240 P., ALBIN MICHEL, 18 €

Mère célibataire, femme de ménage à l'hôpital, Vanda ne vit que pour son fils, Noé, 6 ans. Se poser avec lui, face à la mer, devant leur cabanon branlant près de Marseille… La bulle d'amour est menacée quand, sept ans après leur rupture, Vanda croise son ex. Le père. Elle ne lui avait jamais dit. Il veut assumer sa paternité, elle ne veut rien lui céder. Suspense et instinct de protection, le tout sur fond de grèves dans la ville : après *L'Été circulaire* en 2018, *Vanda,* le deuxième roman « pour adultes » de Marion Brunet, également auteure jeunesse, tranche dans le vif. Hubert Artus



★★★☆☆ *SUZURAN* PAR **AKI SHIMAZAKI,**
168 P., ACTES SUD/LEMÉAC, 15 €

Suzuran, **titre du nouveau roman de la Québécoise Aki Shimazaki, est le nom d'une petite fleur blanche en forme de clochette qui s'offre le 1er mai. On lira ici l'histoire d'Anzu Niré. Une céramiste divorcée, mère d'un garçon de 10 ans. Une femme pour qui le temps des déceptions amoureuses est terminé. Comme celui de l'emprise de sa sœur aînée nettement plus audacieuse qu'elle… Un tour de force tout en surprises et en finesse par l'auteure de trois pentalogies mémorables. Alexandre Fillon**

La roue de l'infortune

J.M. Erre met en scène un irrésistible antihéros en quête de bonheur, mû par l'énergie du désespoir. Un nouveau roman à l'humour corrosif pointant nos névroses et notre obsession du bien-être à tout prix.

★★★☆☆
LE BONHEUR EST AU FOND DU COULOIR À GAUCHE PAR **J.M. ERRE,** 192 P., BUCHET-CHASTEL, 15 €. EN LIBRAIRIE LE 2 AVRIL.

« *Quand l'Amour s'en va, on ne réfléchit pas, on agit.* » Michel aime Bérénice au point de lui attribuer cinq étoiles sur TripAdvisor. Mais la belle a le mauvais goût de le quitter après trois semaines de vie commune, l'abandonnant à la *« perspective angoissante d'une vie en solo dans le désert sentimental des métropoles occidentales »*.

Plutôt que de se laisser abattre, Michel avale un Lexomil, décapsule une bière et se plonge dans les livres de développement personnel que Bérénice lui a cédés, dans l'espoir d'y découvrir une méthode pour la reconquérir et accéder enfin au bonheur qu'il mérite. Pas gagné quand on est né le jour du déclenchement du génocide rwandais, qu'on a connu son premier chagrin d'amour le 11 septembre 2001 et qu'on a fait sa scolarité à l'école primaire Anne-Frank, et au collège Guy-Môquet.

Philosophe, Michel se rêve en homonyme de Michel Houellebecq, auquel il a attribué cinq étoiles sur Amazon. Après avoir tenté d'adopter le style vestimentaire de son *« humoriste préféré »*, il choisit de retourner son frigo puis son appartement : *« Changement de régime pour atteindre l'équilibre intérieur. Prépare-toi, Bonheur, j'arrive. »* Rien ne semble pouvoir entacher le fol espoir de Michel, si ce n'est quelques encombrants voisins comme Piotr, *« intermittent du spectacle drogué à plein temps »*, et le couple Patusse, très à cheval sur le règlement de la copropriété…

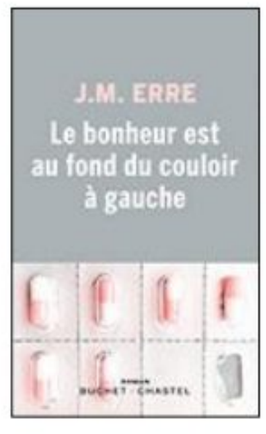
Tristesse contemporaine

Antihéros à l'optimisme ravageur, Michel H. *« tout court »* coche pourtant toutes les cases de la *« catégorie dépressif suicidaire »* depuis le départ de la femme de sa vie – voire un peu avant. Romantique échevelé au narcissisme prononcé, le sublime olibrius reflète en les accentuant nos névroses de citadins paniqués par le réchauffement climatique, le tri des déchets et l'injonction permanente au bonheur, sur un fond de tristesse contemporaine croquée façon *Fluide glacial* par un auteur qui n'en est pas à son coup d'essai.

Aussi drôle que désespéré, *Le bonheur est au fond du couloir à gauche* caricature avec tendresse et quelque méchanceté nos tentatives de *« vivre notre meilleure vie »* à l'ère des réseaux sociaux et de la performance affichée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. En voici un remède diablement efficace, à prescrire de toute urgence.

Laëtitia Favro

M.MELKI



Maison pour exfiltrée

D'Amsterdam à Montréal, Catherine Mavrikakis nous entraîne dans un jeu de piste haletant, sur les pas d'une espionne traquée et hantée par le souvenir d'Anne Frank.

★★★☆☆ *L'ANNEXE* PAR **CATHERINE MAVRIKAKIS,** 240 P., SABINE WESPIESER, 20 €

Il va vite, l'esprit d'Anna. Direct, sans astragale, il passe d'une obsession à l'autre, d'une pensée à l'autre. Le bagou de la narratrice de *L'Annexe** est la grande réussite du roman de la Québécoise Catherine Mavrikakis.

On rencontre Anna à Amsterdam au 263 Prinsengracht, où vécurent cachés Anne Frank et sa famille dans la promiscuité et la peur deux ans durant avant leur déportation vers les camps. La narratrice est une espionne sans attache que la tragédie de la *« petite jeune fille »* obsède. Un jour qu'elle visite le musée Anne-Frank, elle se sent suivie. Pas le temps de se saisir de son arme, un message lui intime de prendre le premier avion pour l'Amérique. À l'arrivée duquel deux agents des services secrets la conduisent dans son annexe à elle, à Montréal.

Roman d'espionnage, le livre de Mavrikakis devient alors un récit à énigme désaxé, façon Agatha Christie ou Daphné du Maurier. Aristocrates russes, agent double, majordome bibliophile et jeune servante se croisent dans les couloirs de la maison où Anna doit se terrer. Dans l'esprit de cette dernière, tous incarnent des personnages de fiction piochés chez Tourgueniev, Proust ou Manuel Puig. Un à un, ils disparaissent. Et Mavrikakis, géniale, poursuit son jeu de piste, criminel et puissamment littéraire. **Gladys Marivat**

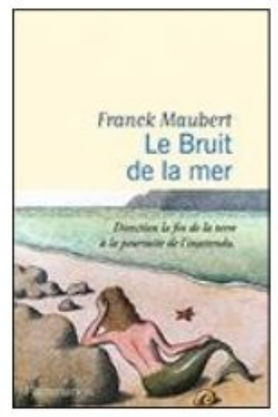
* À noter aussi la parution de *Deuils cannibales et mélancoliques* (Sabine Wespieser).

Mélancolie au goût de sel

★★☆☆☆

LE BRUIT DE LA MER PAR **FRANCK MAUBERT,** 256 P., FLAMMARION, 20 €

C'était l'année dernière : alors que son vieil ami, Pierre Le-Tan, était en train de mourir d'un terrible cancer à Paris, Franck Maubert avait ressenti le besoin d'aller voir du pays. Entre deux visites au dessinateur, qui affronte stoïquement ses derniers mois, Maubert file dans le Nord, en Bretagne, à l'île d'Yeu, et ailleurs… Sa boussole ne lui indique qu'une seule contrainte : se rendre au bord de la mer à l'arrière-saison. En Normandie, en février, il se souvient de Flaubert et de Monet, passe par Étretat, Villers-sur-Mer, Ouistreham… Sur la côte basque, en mars, il retourne sur la tombe de Paul-Jean Toulet à Guéthary. Son carnet en poche, il note ce qu'il voit. La mélancolie est souvent au rendez-vous. À Biarritz, par exemple : *« Dans les rues, les oisifs à la boutonnière fleurie ont plutôt été remplacés par des surfeurs en combinaison de plastique noir. »* Si Maubert cite *La Longue Route de sable,* où, en 1959, Pasolini sautait dans sa Millecento pour parcourir la côte adriatique de Vintimille à Trieste, *Le Bruit de la mer* rappelle aussi *Sur les chemins noirs* de Sylvain Tesson – il cherche à fuir le tourisme, à retrouver le calme d'une France des heures creuses. Homme libre, toujours tu chériras la mer ?



Louis-Henri de La Rochefoucauld

C'est l'histoire d'un mec

★★★☆☆

LE PETIT POLÉMISTE PAR **ILAN DURAN COHEN,** 304 P., ACTES SUD, 20 €. EN LIBRAIRIE LE 1er AVRIL.

Dans son cinéma comme dans sa littérature, Ilan Duran Cohen déploie une écriture bien à part dont se délecte un public fidèle. Avec finesse et intelligence, il a pris pour habitude de saupoudrer ses histoires d'un humour absurde et ironique afin de pointer du doigt les paradoxes de nos sociétés contemporaines. Après s'être attaqué aux coulisses grotesques du monde de la communication et du marketing dans *Face aux masses* (2008) et s'être moqué de l'avidité des petits-bourgeois dans *L'Homme à débattre* (2014), il nous confronte, dans l'hilarant *Petit Polémiste,* au puritanisme ambiant qui gouverne nos sociétés.

Alain Conlang est un chroniqueur télévisuel grandement apprécié du public pour ses saillies corrosives. Mais durant un dîner mondain ennuyant à mourir, il lâche sous l'effet de l'alcool une sotte et gratuite réflexion sexiste qui va précipiter sa chute. Dans une société devenue allergique à toute provocation et au moindre débordement, son dérapage l'entraîne au cœur d'un procès kafkaïen surréaliste. Sans tomber dans un « c'était mieux avant » moralisateur, l'auteur nous donne à voir un monde javellisé drôle et inquiétant. À la fois farce tragicomique et plaidoyer pour la désobéissance civile, *Le Petit Polémiste* est un roman qui tape juste. **Léonard Desbrières**

S. LACHANCE – ASTRID DI CROLLALANZA/FLAMMARION

À son corps défendant

Depuis son premier roman, publié en 2002, la Belge Barbara Abel est devenue l'une des auteurs les plus prolifiques du thriller de langue française. Le plus souvent avec son thème de prédilection : la famille.

Si la littérature était une équation, il se pourrait bien que le chiffre 13 y soit une valeur cardinale. *Et les vivants autour,* nouveau roman de Barbara Abel, porte précisément ce numéro. Depuis quelques années maintenant, l'auteure Belge s'impose franchement sur l'échiquier de son genre romanesque : le thriller psychologique. Jusqu'à terminer l'année 2019 avec son nom en haut de l'affiche : le film *Duelles,* adapté de son roman *Derrière la haine* (2012), réalisé par son compatriote Olivier Masset-Depasse, obtenait pas moins de neuf Magritte (les César belges). Et un remake américain est dans les tuyaux, avec Jessica Chastain et Anne Hathaway.

Un suspense familial

Comme la plupart de celles et ceux qui travaillent cette veine-là, l'auteure n'a pas la tête de l'emploi : voix claire et enjouée, regard perçant mais nullement inquiétant, sourire enjôleur, rire convaincant. À vrai dire, Barbara Abel est comme ses personnages : une *girl next door* (« la fille d'à côté »). Vous ne la remarquez pas, et pourtant vous la lisez. Et, comme elle publie un roman tous les dix-huit mois, vous la lisez encore. Pourtant, ses histoires ont très souvent le même socle dramatique : un couple « Monsieur et Madame Tout le monde », des familles recomposées avec des enfants adolescents, des histoires d'adultères ou de mensonges. Mais sur cette base, l'écrivaine déroule des fils qui créent des effets nous menant dans les espaces qu'elle aime tant : ceux des grandes conséquences. Lui permettant d'aller voir, sans cesse, ce qui se passe *« derrière la haine », « après la fin »* – pour reprendre certains de ses titres.

Ainsi en est-il dans ce nouveau roman : un suspense familial qui ouvre sur deux thématiques brûlantes d'actualité, à savoir l'euthanasie et les agressions contre les femmes. Nous voici avec la famille Mercier : deux quinquagénaires (un père chef d'entreprise impitoyable, une mère femme au foyer) dont la fille Jeanne, quasi trentenaire, est dans le coma depuis des années. Il y a Charlotte, la sœur. Et Jérôme, comédien raté et époux de Jeanne. Depuis quatre ans, le médecin veut arrêter les soins, mais la famille refuse. Les enjeux et les intrigues ont été bien installés quand, au tiers du livre, les services hospitaliers convoquent presque toute la famille. On craint le pire (l'arrêt du cœur). À raison : on va leur annoncer… pire que le pire. Un événement inattendu, qui cueille à froid même les plus férus lecteurs de thrillers. L'intrigue révélera une autre facette de chaque personnage, tout en éclairant les enjeux thématiques.

Jouer avec les nerfs

Comme ce fut le cas pour d'autres de ses romans, *Et les vivants autour* s'appuie sur un fait réel, que le compagnon de Barbara Abel lui a un jour raconté. Ce fait terrible *« parlait du corps de la femme, et des femmes qui ne peuvent pas se défendre,* témoigne l'auteure. *Je me suis dit que c'était maintenant qu'il me fallait l'écrire ».* Et comme toujours chez la Belge, tout est passé par les personnages : *« Juste après m'être décidée et lancée, je me suis intéressée à l'entourage de cette femme dans le coma. C'étaient forcément ses proches qui seraient les protagonistes. Leur vision du drame, à chacun, allait animer ce roman. »* Lequel plonge des *« personnages ordinaires dans une situation extraordinaire : c'est le meilleur moyen pour accrocher le lecteur, pour qu'il s'identifie, et pour que la catharsis fonctionne ».* Le thriller est une veine romanesque qui joue avec vos nerfs. Il avance, on le sait, au moyen d'une langue qui trace, qui triche et qui truque. Voilà treize romans que Barbara applique cette règle des trois T.

Hubert Artus

★★★☆☆

ET LES VIVANTS AUTOUR
PAR **BARBARA ABEL,**
448 P., BELFOND, 19 €

M. AVANZATO

BARBARA ABEL EN 3 DATES

1969
Naissance à Bruxelles, où elle vit toujours.

2002
Parution de son premier roman, *L'Instinct maternel,* prix du roman policier de Cognac.

2020
Duelles, l'adaptation au cinéma de *Derrière la haine* (2012), reçoit neuf Magritte.

Architecte des thrillers historiques

Passé par l'architecture et la finance, le Libanais Raymond Khoury possède plusieurs cordes à son arc. Mais lorsqu'il se lance dans l'écriture avec notamment *Le Dernier Templier,* le succès est immense.

Sa vie est un roman, ses romans des best-sellers. Depuis la parution du *Dernier Templier,* on sait qu'il faut compter avec Raymond Khoury. Né à Beyrouth en 1960, le Libanais quitte son pays en 1975, au début de la guerre, pour partir étudier à Rye, dans l'État de New York.

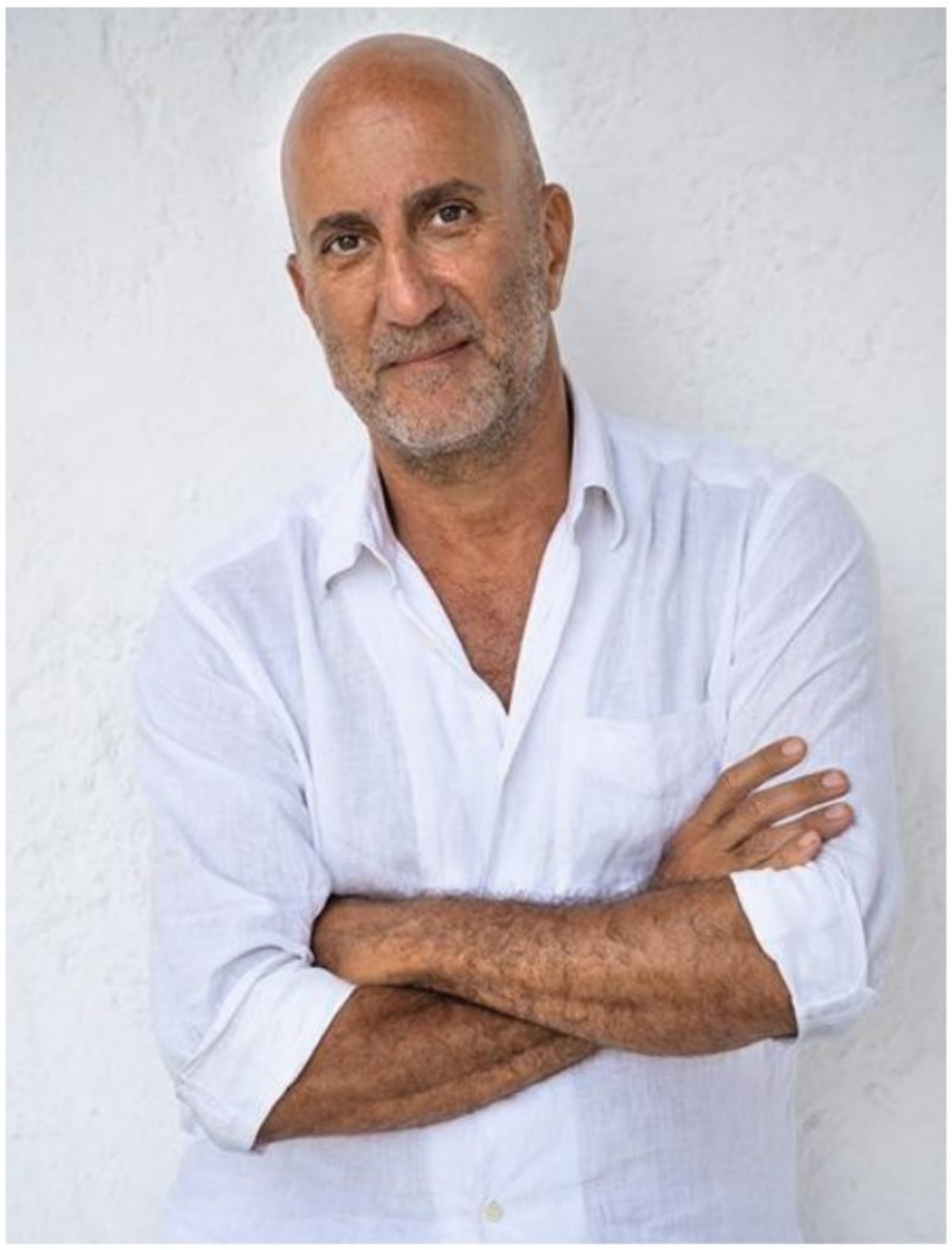
À son retour près de dix ans plus tard, il songe à mettre ses compétences d'architecte au service de sa ville natale meurtrie. Quand le conflit s'intensifie plus encore, il est évacué vers Londres à bord d'un hélicoptère américain. Terminé l'architecture. Inscrit à l'INSEAD de Fontainebleau, il obtient ensuite un MBA de management qui lui permet d'entamer une brève carrière dans la finance à la City londonienne.

Écrire l'a toujours titillé. Aux Bahamas où il séjourne, un banquier ayant ses entrées à Hollywood l'incite à travailler à ses scénarios. Khoury relève le défi et signe d'abord les treize épisodes de *Dinotopia* d'après les romans pour la jeunesse de James Gurney, avant de s'atteler à *MI-5,* série sur les services secrets britanniques qui comptera dix saisons.

Le Dernier Templier est d'abord un scénario qui lui demande dix-huit mois de recherche et d'écriture. En 1996, un éditeur lui propose une coquette avance s'il enlève toute référence à la religion. Ce qu'il refuse obstinément. En 2005, il revient à la charge. Et séduit une maison anglaise qui le publie, avant qu'il ne soit propulsé onze semaines d'affilée en tête de la liste des meilleures ventes du *New York Times.* Vendu à 3 millions d'exemplaires dans le monde, il sera traduit dans une vingtaine de pays, adapté à la télévision et en bande dessinée !

Notre homme n'est pas le genre à mollir. Il a enchaîné les succès, pas seulement avec la suite de son coup d'essai, *La Malédiction des Templiers,* mais aussi avec *Manipulations, Dossier Corrigan, Eternalis* ou *Le Signe.* En trouvant également le temps de cosigner un thriller à quatre mains avec Linwood Barclay, *Arrêt d'urgence*. Il y a fort à parier que *Le Secret ottoman* prenne le même chemin royal. Le romancier nous ramène en 1682. Quand les troupes ottomanes du sultan Mehmed IV et du grand vizir Kara Mustafa Pacha lancent le siège de Vienne pour la seconde fois. Un homme aux mystérieux tatouages et à la capacité de voyager dans le temps va alors changer le cours de l'Histoire de manière radicale.

M. VERNICOS



RAYMOND KHOURY EN 3 DATES

1960
Naissance à Beyrouth.

1975
Sa famille quitte le Liban.

2006
Parution de son premier roman, *Le Dernier Templier,* qui deviendra une série télé.

Un modèle d'uchronie

L'inconnu, un certain Ayman Rachid, nous le retrouvons à Paris en 2017. Un Paris conquis par les Ottomans au cours de l'été 1689, où l'on décapite les ennemis de l'État. Où Notre-Dame est désormais une mosquée et la langue officielle le turc. Dans une société régie par la charia, dirigée par Abdülhamid III, tyran caractériel. En pleine crise, quand le cours de la monnaie chute et l'économie s'effondre. Où la Hafiyé, la police secrète, traque les ténors de l'islamisme radical. Alors que la République chrétienne d'Amérique, elle, est exclusivement blanche et refuse l'entrée du pays à qui que ce soit d'autre. Une République dont les soldats ont capturé Ayman Rachid dans la région de Bagdad…

Le nouvel opus de Raymond Khoury est un vrai modèle d'uchronie. Sa maîtrise narrative y est plus bluffante que jamais. Comme son art de la construction et sa manière d'entrecroiser les époques et les personnages.

Alexandre Fillon

★★★☆☆

LE SECRET OTTOMAN (THE OTTOMAN SECRET)
PAR **RAYMOND KHOURY,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR FLORENCE HERTZ,
600 P., PRESSES DE LA CITÉ, 22 €

Tous les espoirs sont permis

Après quelques apparitions dans des séries télévisées, Anna Hope a décidé de se consacrer à l'écriture, et bien lui en a pris. Ces deux premiers livres ont tous les deux été salués par la presse et le public. Et son nouveau roman, où elle se penche sur le destin de trois femmes, se révèle à la hauteur de… nos espérances !

★★★★☆
NOS ESPÉRANCES (EXPECTATION)
PAR **ANNA HOPE,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ÉLODIE LEPLAT, 368 P., GALLIMARD, 22 €

F. MANTOVANI/GALLIMARD

Ses romans parlent formidablement de nous. Hommes et femmes en prise avec le vent qui nous fait plier. Depuis ses débuts sur la scène littéraire, Anna Hope dit avec une rare finesse nos attentes et nos blessures. Notre besoin de consolation parfois impossible à rassasier. L'écrivaine anglaise s'intéresse aux êtres, à leurs émotions et leurs fêlures. À ce qui fait que l'on réussit à trouver, ou non, la force d'avancer. Cette fervente lectrice de Virginia Woolf, Ian McEwan et de Colum McCann a d'abord été actrice avant de se consacrer à l'écriture. Sage décision dont on ne peut que se réjouir. Son véritable premier roman est mystérieusement resté dans ses tiroirs. Elle y plongeait déjà dans le passé, remontant jusqu'en 1908 et 1909. Au temps de la lutte des suffragettes.

Et puis il y eut *Le Chagrin des vivants,* traduction française de *Wake*. Cinq jours, en novembre 1920, entre l'exhumation du Soldat inconnu britannique, dans le nord de la France, et son enterrement à l'abbaye de Westminster. L'occasion pour Anna Hope d'entrelacer et de creuser le destin de trois femmes. Celui d'Ada, issue du quartier ouvrier d'Hackney, dans l'est de Londres, mariée depuis vingt ans à Jack, qui a perdu son fils Michael et croit voir son fantôme dans la rue. Celui d'Evelyn, dont l'index gauche se termine par un moignon lisse et rond juste en dessous de l'articulation, inconsolable de la disparition de l'homme qu'elle aime, employée au bureau des pensions de l'armée, à la recherche de sa vérité et d'un second souffle. Celui d'Hettie, enfin, danseuse au Hammersmith Palais, qui vous accompagne sur la piste moyennant six pence la danse, demoiselle en quête de couleurs et de joie dans une ville qui se relève juste de la guerre.

Il y avait là plus que de simples promesses. L'affirmation d'un réel talent de narration, d'un sens aigu

de la psychologie. Une force et une sensibilité que l'on allait retrouver tout au long de *La Salle de bal,* fresque intense, située plus loin encore dans le siècle dernier, lors de l'hiver 1911. On ne s'étonna pas que ce tour de force ait été couronné en France par le Grand Prix des lectrices de *Elle* en 2018. Difficile en effet de ne pas être attrapé par les tourments d'Ella Fay, qui a cassé la fenêtre de la filature où elle est entrée à l'âge de 8 ans comme bambocheuse. Une Ella qui se retrouve internée à l'asile de Sharston dans le Yorkshire. Asile où Charles Fuller, le premier médecin adjoint qui joue du violon, organise chaque vendredi un bal pour tenter d'apaiser les patients en essayant de les guérir à sa façon…

Nos espérances ne devrait pas décevoir les attentes des lectrices et lecteurs d'Anna Hope. Trois femmes, en voici à nouveau ici. Plus au siècle dernier, mais cette fois dans le nôtre. Le décor a changé, l'époque aussi. Non la manière de tisser et d'agencer les cahots de celles qui se battent et de ceux qui les accompagnent.

Destins de femmes

Voici Hannah, Cate et Lissa. À l'entame du roman, en 2004, elles partagent une maison victorienne de trois étages en bordure d'un parc, dans le quartier de London Fields. Elles n'ont pas encore 30 ans, pas encore d'enfants. Hannah et Cate se fréquentent depuis la fin de l'enfance. Elles avaient 12 ans quand elles se sont rencontrées, 16 ans quand elles vénéraient la Patti Smith de *Horses* et qu'elles dansaient comme des dingues sur les Pixies. Lissa a débarqué après, sur les bancs de la fac de Manchester. La ville natale d'Anna Hope, où elles étudiaient l'œuvre de Julia Kristeva et partageaient alors de grandes espérances.

Hannah, Cate et Lissa, Anna Hope les cadre ensemble et séparément. En n'oubliant jamais ceux et celles qui comptent dans leur cœur. Ceux et celles qui les rendent tour à tour heureuses et malheureuses. On vous laisse découvrir laquelle des trois a été durablement bouleversée par *Sonate d'automne* de Bergman visionné en DVD. Laquelle écoutait en boucle *Clandestino* de Manu Chao et dormait dans une ambulance équipée. Laquelle a enterré sa vie de jeune fille en Grèce.

Attendre que le vent tourne

Au début de l'année 2010, la donne n'est plus vraiment la même. L'insouciance a tiré sa révérence. Il n'y a plus de temps à perdre. Juste des coups à prendre ou à parer. Il leur faut soit tout avaler, soit attendre que le vent tourne enfin. Avec Nathan, un maître de conférences, Hannah, désormais sous-directrice d'une ONG mondiale, essaye d'avoir un bébé. En endurant le tourment des FIV et en se demandant si elle n'est pas maudite. Cate, elle, s'est installée à Canterbury, dans le Kent, avec son mari. Sam, le second d'un restaurant branché. Un *« nounours »* dont elle s'est retrouvée enceinte très vite après leur premier rendez-vous sur un site de rencontres. Leur fils Tom, qu'elle allaite, ne fait pas ses nuits et dort à ses côtés. Ce qui n'est plus le cas de Sam. Cate a peur de tout, elle se sent bigrement seule et perdue… Quant à Lissa, ça ne va guère mieux. Sa carrière d'actrice patine. Elle a été plaquée par un acteur irlandais *« ridiculement beau »,* essaye d'arrêter de fumer, multiplie les petits boulots en enchaînant les castings. Soulagée d'être finalement engagée pour tenir le rôle d'Elena dans une adaptation d'*Oncle Vania* de Tchekhov…

Tout au long de *Nos espérances,* Anna Hope arrive à être à la fois réaliste et vaporeuse. À coller au plus près de ses protagonistes, toutes et tous aussi incarnés les uns que les autres. Il y a des hauts et des bas dans une existence, dans une amitié, dans un amour, nous montre-t-elle en finesse. Des coups d'éclat, des coups de gueule. Des réconciliations quand elles sont possibles et que l'on est capable de pardonner. Vivre sa vie, ça veut dire quoi, ça implique quoi ? demande Mrs Hope. Laquelle s'interroge avec nuance sur la bonne distance à avoir, sur les faux espoirs et les rendez-vous manqués. Passé et présent lui vont donc comme un même gant.

Alexandre Fillon

ANNA HOPE EN 3 DATES

1974
Naissance à Manchester.

2014
Publication de *Wake (Le Chagrin des vivants),* sélectionné pour le National Book Awards.

2016
Son deuxième roman, *The Ballroom (La Salle de bal)* est un succès.

SIGRID ESTRADA

3 RAISONS DE… RENOUER AVEC

Nick Hornby

1 **Cela faisait six ans que Nick Hornby n'avait rien publié et, de l'avis même de ses fans, *Funny Girl* était peut-être son livre le moins bon. C'est donc avec plaisir que l'on constate que le sympathique chauve revient en forme avec *Un mariage en dix actes.* S'il n'est jamais question d'Arsenal (pourtant l'une de ses passions fixes), c'est du pur Hornby : dans ces dix conversations entre une gérontologue et son mari critique de rock au chômage (pléonasme), on retrouve son habituelle légèreté douce-amère.**

2 **Ayant lui-même expérimenté une fois les joies du divorce, Hornby sait de quoi il parle quand il met en scène un ménage au bord de la rupture. Louise et Tom se retrouvent au pub une fois par semaine, juste avant leur séance de thérapie de couple. Derrière leur éventuelle séparation plane l'ombre du Brexit, ce qui donne lieu à des parallèles assez drôles, d'autant que Tom a voté pour et, Louise, contre. Puisque le Royaume-Uni a quitté l'Union européenne sans que ce soit la catastrophe annoncée, alors…**

3 **À défaut de dévoiler la fin (si Tom et Louise votent pour « exit » ou pour leur maintien dans l'union conjugale), précisons que ce texte a été écrit par Hornby pour être adapté à la BBC par Stephen Frears. C'est donc du théâtre ou quasi, dix actes tirés au cordeau où les reparties font souvent mouche – *Un mariage en dix actes* est un livre qui se lit d'une traite. Et si, sous son apparence de sexagénaire jovial amateur de foot et de disques oubliés, Hornby cachait une Yasmina Reza qui s'ignore ?**

Louis-Henri de La Rochefoucauld

★★★☆☆

UN MARIAGE EN DIX ACTES PAR **NICK HORNBY,** 150 P., STOCK, 16 €

Les fous du roi

L'écrivain yéménite Ali Al-Muqri, l'auteur de *Femme interdite,* livre une fable politique sur la soumission au pouvoir. Corrosive et terriblement lucide.

★★★☆☆

LE PAYS DU COMMANDEUR (BILAD AL-QA'ID) PAR **ALI AL-MUQRI,** TRADUIT DE L'ARABE (YÉMEN) PAR OLA MEHANNA ET KHALED OSMAN, 160 P., LIANA LEVI, 16 €

Il ne fait pas bon vivre au pays du Commandeur. La télévision, la musique, le sexe, l'alcool, tout y est interdit. Ou se pratique en cachette dans les milieux privilégiés. Seul sentiment autorisé : la vénération du Père de la Révolution. Un tyran *« magnifique »* qui s'est dressé contre l'impérialisme américain et assure prospérité à son peuple. C'est donc avec une grande fierté que le narrateur accepte d'écrire la biographie du grand dictateur. Porté par la promesse d'une rémunération mirobolante, il s'envole pour cette contrée arabe imaginaire, régie par le tyran, laissant derrière lui sa femme atteinte d'un cancer et ses romans qui, bien qu'acclamés par les cercles littéraires, sont loin de le faire vivre.

Révélé en France avec *Le Beau Juif* et *Femme interdite,* l'écrivain yéménite aujourd'hui réfugié en France reprend les thèmes qui lui ont valu d'être visé par une fatwa : l'hypocrisie d'une société étouffée par l'autoritarisme et la religion, la frustration sexuelle ainsi que la censure et la compromission des auteurs officiels. Dans *Le Pays du Commandeur,* Ali Al-Muqri décrit, avec une verve ironique et absurde, les pérégrinations de son héros frappé de lassitude. Il doit repousser les assauts de la fille du Commandeur en manque de contact physique depuis que son père a fait disparaître ses anciens amants, tout en souffrant les réunions du Bureau de rédaction de la biographie.

Est-ce que *« Ce qu'il y a de spécifique/ dans la biographie du leader unique/ dispensateur de prospérité au Ciel et sur Terre/berger inspiré de pauvres hères »* ferait un titre convenable ? N'est-ce pas préférable de dire *« Vénérable »* ? Bientôt, le narrateur découvre que le Guide est un prédateur sexuel amateur de grosses poitrines, et qu'un printemps arabe gronde dans le secret des foyers. Doit-il rester et s'avilir davantage ou quitter le pays du Commandeur sans les gains escomptés ? Pétillant et caustique.

Gladys Marivat

Conte d'une nuit d'été

★★★★☆

ÉTOILES VAGABONDES (BLUNDZHENDE SHTERN) PAR **SHOLEM ALEYKHEM,** TRADUIT DU YIDDISH PAR JEAN SPECTOR, 700 P., LE TRIPODE, 25 €

Aux confins de la Bessarabie, le rideau se lève sur un siècle nouveau et sur la scène d'un théâtre yiddish ambulant. Dans le public, *« deux enfants d'une rare beauté »,* assis l'un à côté de l'autre *« malgré la différence de leur condition »,* goûtent le spectacle, des étoiles plein les yeux. Leybl, au regard tendre et doux d'un adolescent, est le fils de l'homme le plus riche du village. Reyzl, aux yeux noirs de Tzigane, est la fille d'un pauvre chantre. Dès l'instant où le rideau se lève, Leybl et Reyzl s'éprennent l'un de l'autre, mais également de la magie du théâtre, transportés dans *« un monde où les gens se déguisent, […] prennent de telles poses qu'on est obligé soit de s'écrouler de rire, soit de fondre en larmes ».* Quand la troupe quitte la paisible bourgade à l'issue de la représentation, Leybl et Reyzl manquent à l'appel, en chemin de l'ancien vers le nouveau monde au gré d'aventures aussi rocambolesques que périlleuses. Par chance, il se murmure que *« les étoiles ne tombent pas, elles vagabondent ».*

Publié en feuilletons entre 1909 et 1911 dans un journal polonais et resté jusqu'alors inédit, *Étoiles vagabondes* doit sa renaissance au pari de Jean Spector de traduire ce roman-fleuve du yiddish vers le français. Embarqué parmi les comédiens de cette troupe itinérante, le lecteur découvre le quotidien chamarré de gens de peu pris dans les remous d'un XX^e^ siècle naissant, marqué par les pogroms, les humiliations, les mouvements migratoires et la dislocation de sociétés gangrenées par les nationalismes. Illustre ambassadeur de la culture yiddish, son théâtre s'inscrit dans cet exode, à l'instar de l'existence de Sholem Aleykhem, né en 1859 dans la Russie tsariste et considéré, lors de ses fastueuses funérailles new-yorkaises en 1916, comme le Mark Twain juif. Truculente, irrésistible, cette fable a la saveur de *« l'une de ces nuits tièdes et lumineuses de Bessarabie »* où l'on préfère tourner les pages plutôt que de souffler la bougie.

Laëtitia Favro

MATHIEU GENON/OPALE/LIANA LEVI

Le bouffon légendaire

Plus de dix ans après l'énorme succès des *Arpenteurs du monde*, l'écrivain allemand Daniel Kehlmann revient en force sur le devant de la scène littéraire avec un second roman historique mettant en scène Tyll l'Espiègle, en pleine guerre de Trente Ans. Jubilatoire.

★★★★☆

LE ROMAN DE TYLL ULESPIÈGLE (TYLL) PAR **DANIEL KEHLMANN,** TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR JULIETTE AUBERT, 416 P., ACTES SUD, 23 €

Qui aurait pu deviner qu'un roman mêlant les vies du mathématicien Carl Friedrich Gauss et du géographe naturaliste Alexander von Humboldt devienne un succès planétaire, le plus grand phénomène littéraire allemand depuis *Le Parfum* de Patrick Süskind ? C'est dire toute l'étendue du coup de maître réalisé par Daniel Kehlmann avec *Les Arpenteurs du monde* il y a plus de dix ans. Depuis, le romancier jouit d'une popularité impressionnante et est considéré en Europe comme l'un des plus ardents défenseurs de la langue de Goethe. Il y a alors comme une évidence à le voir redonner vie à un personnage légendaire de la culture allemande, une figure insolite dont les aventures ont traversé les âges. Les légendes se transmettent, s'amplifient et se déforment. Elles mènent une existence tumultueuse dans la bouche des conteurs ou sous la plume des écrivains. Tyll Ulespiègle ne déroge pas à la règle. Le facétieux héros de fable médiévale a vécu mille vies, dans des lieux différents, à des époques différentes. Célébré en musique par Richard Strauss, porté à l'écran par Gérard Philippe, il fait aujourd'hui l'objet d'un merveilleux roman.

CCI/BRIDGEMAN IMAGES

Daniel Kehlmann propulse l'espiègle saltimbanque au XVII^e siècle, dans une Europe dévastée, en pleine guerre de Trente Ans. Son destin bascule lorsque son père, un meunier philosophe qui détient d'étranges grimoires, est condamné à mort pour sorcellerie.

Désobéissance jouissive

Tyll doit alors fuir son village natal et s'engager dans un cirque de fortune. Alors qu'il écume villages et royaumes, on découvre avec lui un monde chaotique où les hommes ont perdu les pédales. Partout des batailles sanglantes. Partout la désolation. Partout la peste et l'odeur de la mort. Il danse sur un fil alors que l'Europe se déchire. Et comme pour se prémunir de l'absurdité du monde, le coquin passe son temps à se moquer de la bêtise humaine sans distinction de classe ou de richesse. Clown des rois tristes, fou dansant par-dessus la mêlée, Tyll Ulespiègle échappe à tous ceux qui aimeraient se venger de ses railleries et devient un symbole de désobéissance jouissive.

Grâce à Daniel Kehlmann, on replonge avec une joie non dissimulée dans l'esprit du roman picaresque. Conte philosophique mené tambour battant, *Le Roman de Tyll Ulespiègle* se situe dans la noble lignée de certains chefs-d'œuvre du genre comme *Jacques le Fataliste* de Diderot ou le *Gil Blas* de Lesage. Avec leur humour corrosif, leur facilité à défier les puissants et à se jouer de l'absurdité de l'existence, il y a comme une saine catharsis à côtoyer ces figures littéraires. **Léonard Desbrières**

ET AUSSI

★★☆☆☆

CES MONTAGNES À JAMAIS PAR **JOE WILKINS,** 320 P., GALLMEISTER, 23 €

Trois récits se chevauchent dans ce premier roman sis dans le Montana. Wendell Newman, simple employé dans le ranch familial qu'il a dû revendre, est soudainement amené à s'occuper de Rowdy, fils d'une cousine incarcérée. Gillian, directrice d'école, peine à élever sa fille Maddy. Enfin, il y a cette voix obsédante, celle de Verl, planqué dans les Bull Mountains. Le lien : une milice séparatiste locale, que Wendell est contraint de fuir, emmenant avec lui Maddy et Rowdy. Avec *Ces montagnes à jamais*, Wilkins se pose en héritier de Jim Harrison et de James Crumley. Hubert Artus

★★★☆☆

RIEN DANS LA NUIT QUE DES FANTÔMES PAR **CHANELLE BENZ,** 320 P., SEUIL, 21 €

Un an après l'avoir découverte en nouvelliste *(Dans la grande violence de la joie)*, on retrouve Chanelle Benz avec son premier roman. Nous sommes en 2003, dans le delta du Mississippi, où Billie James revient trente ans après la mort étrange de son père, un poète noir. Elle avait alors 4 ans, et veut à présent savoir. Sa quête réveille l'hostilité des voisins. La prose de *Rien dans la nuit que des fantômes* épouse les perspectives de plusieurs personnages, alterne entre 1972 et 2003, montrant la permanence de l'idéologie raciste. Une écriture aussi réaliste que polymorphe et envoûtante. H.A.

★★★☆☆

FAITES-MOI PLAISIR PAR **MARY GAITSKILL,** 108 P., L'OLIVIER, 13 €

Sale temps pour Quin, le *« Jiminy Criquet lubrique »*. L'éditeur aimant flirter, *« fanfaronner »* et *« taquiner »*. Dénoncé par ses accusatrices, Quin a perdu son travail. Sa collègue Margot le connaît sous un autre angle. Elle a su lui dire d'arrêter et l'a fait arrêter… Éternel et d'actualité, *Faites-moi plaisir* joue à merveille sur l'ambiguïté de nos agissements. Alexandre Fillon

Au cœur des ténèbres

Dans leur nouveau roman, Andrés Barba et Pilar Quintana dépeignent une nature sauvage et hostile servant de toile de fond à une intrigue qui l'est tout autant. Deux auteurs qui s'affirment.

★★★☆☆ *UNE RÉPUBLIQUE LUMINEUSE (REPUBLICA LUMINOSA)* PAR **ANDRÉS BARBA,** TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR FRANÇOIS GAUDRY, 192 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 18 €. EN LIBRAIRIE LE 9 AVRIL.

★★★★☆ *LA CHIENNE (LA PERRA)* PAR **PILAR QUINTANA** TRADUIT DE L'ESPAGNOL (COLOMBIE) PAR LAURENCE DEBRIL, 324 P., CALMANN-LÉVY, 17 €. EN LIBRAIRIE LE 1er AVRIL.

Une ville, prise en étau entre la jungle et le fleuve. Dès son arrivée à San Cristóbal, le narrateur d'*Une République lumineuse* d'Andrés Barba, jeune fonctionnaire chargé d'un programme d'intégration des communautés indigènes, se retrouve confronté à d'étranges phénomènes. *« Sombre présage »* ou *« présence bénéfique »,* une chienne vient d'abord percuter le pare-chocs de son véhicule le jour de son emménagement dans la paisible bourgade, dont la quiétude est bientôt troublée par les allées et venues d'enfants surgis de la forêt pour mendier, voler et aussitôt se volatiliser. D'où viennent-ils ? Sont-ils à l'origine du langage inconnu qui leur sert à communiquer ? À la suite d'une violente altercation, les citadins se lancent dans une terrible chasse à l'homme, dont l'issue éclaire d'un funeste éclat le geste désespéré de Moira, la chienne *« jaillie du néant »,* adoptée par le narrateur.

La tentation de la vengeance

Un cabanon de fortune perdu entre la jungle et l'océan. Dans *La Chienne* de Pilar Quintana, une femme recueille un chiot et l'élève comme sa progéniture. Elle et son mari n'ayant pu avoir d'enfant, Damaris reporte son affection sur le fragile animal qui, adulte, disparaît un jour dans la forêt, abandonnant sa maîtresse à sa solitude initiale. Et lorsque la chienne réapparaît, elle est différente et comme porteuse d'un message que celle qui l'a nourrie et aimée se refuse à comprendre.

C'est à la lisière du monde civilisé et de l'entendement que les romans d'Andrés Barba et de Pilar Quintana, voix montantes des littératures de langue espagnole, transportent leurs lecteurs. Confrontés à un milieu naturel hostile, sous lequel un mal inconnu semble germer, leurs protagonistes oscillent entre la raison et les instincts refoulés, dans un environnement où la communication entre nature et genre humain paraît rompue. Explorant les mystères de l'enfance et de la maternité, ces deux récits s'interrogent avec une force égale sur la tentation de la vengeance et du meurtre à l'aune du réflexe de survie. En trois mots : singuliers, étouffants, anxiogènes.

Laëtitia Favro

Femme actuelle

★★★☆☆

PARK AVENUE SUMMER (ID.) PAR **RENÉE ROSEN,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR VALÉRIE BOURGEOIS, 416 P., BELFOND/LE CERCLE, 21,90 €. EN LIBRAIRIE LE 2 AVRIL.

Avez-vous déjà entendu parler d'Helen Gurley Brown ? Méconnue en France, cette figure de la presse américaine fut rédactrice en chef du magazine *Cosmopolitan* pendant trente-deux ans. C'est à cette véritable icône féministe que la romancière Renée Rosen rend aujourd'hui hommage avec une exquise fiction historique.

En 1965, Alice débarque à New York. Elle décroche un poste inespéré, celui d'assistante de Helen Gurley Brown, auteure du livre à scandale *Sex and the Single Girl* et nouvelle rédactrice en chef de la fameuse publication. Malmené par le vieux monde « masculin » de la presse féminine, le duo doit faire front pour défendre les vues de la femme moderne. C'est non sans délectation que le lecteur s'immerge dans la bouillonnante rédaction de *Cosmopolitan,* et de ses jeux de pouvoir. Dotée d'un charisme à la Don Draper, Helen fascine : visionnaire, cette militante pour le droit des femmes révolutionne le monde de la presse et impose aux hommes ses ambitions sociétales. Les portraits de la parfaite épouse mère au foyer : poubelle ! Oui, les dames ont le droit d'être désirables, indépendantes, ambitieuses, carriéristes. Et même de faire l'amour en gérant leur contraception et en se libérant de toute charge mentale.

Dans ce réjouissant *Park Avenue Summer,* Renée Rosen nous offre, outre le portrait de cette héroïne haute en couleur, bien des scènes jubilatoires devant les mines déconfites de ces messieurs.

Marie Lechevalier

PLAINPICTURE

L'étoffe du héros

Pour ce premier roman d'épopée fantastique, l'Américaine Jenn Lyons a su très habilement tirer son épingle du jeu et nous entraîner dans une aventure au long cours, où tous les codes du genre sont réunis. Un plaisir de lecture.

★★★★☆

LE FLÉAU DES ROIS (THE RUIN OF KINGS) PAR **JENN LYONS,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR LOUISE MALAGOLI, 696 P., BRAGELONNE, 25 €. EN LIBRAIRIE LE 15 AVRIL.

Toucher à la vénérable fantasy épique n'est pas chose aisée. Ce genre, ultra-codifié, aux thématiques souvent rebattues, est un réservoir à clichés qu'il faut savoir déjouer. Et il est à croire que Jenn Lyons ne s'en est pas trop mal sortie. Dans son premier roman, elle n'a rien omis : la magie, la quête mystique, les batailles spectaculaires, les jeux de pouvoir dans des mondes à la cartographie complexe où les hommes ne sont que des créatures parmi d'autres – dragons, démons, sorciers et autres déesses étant de la partie.

Sans oublier la figure de l'élu, incarnée, dans *Le Fléau des rois,* par Khirin, que l'on découvre au début du roman emprisonné après avoir été vendu aux enchères dans un marché aux esclaves. Alors qu'il attend son heure, il reçoit dans sa geôle la visite d'un monstre, Serre, capable de prendre n'importe quelle forme et de lire dans les pensées, qui lui demande de raconter son histoire. Comment celui qui était annoncé comme le destructeur de l'Empire, selon des dires prophétiques, s'est-il finalement retrouvé enfermé et condamné à mort ? Mais à peine commence-t-il son récit que Serre l'interrompt, bien décidé à livrer sa version des faits. La narration passe alors de la première personne du singulier à la troisième, les deux voix alternant tout au long de très courts chapitres, autant de petites bouchées pour mieux avaler les quelque sept cents pages racontant le destin incroyable de ce héros presque malgré lui.

Élevé par un musicien de rue et par une tenancière de bordel dans les bas-fonds de la cité capitale de Quur, Khirin comprend qu'il n'est autre que le prince disparu d'une famille royale des plus puissantes de l'Empire et se retrouve au cœur des jeux de pouvoir entre dragons, sorcières et autres mages maléfiques venus du royaume des morts, le tout en pleine guerre opposant dieux et démons.

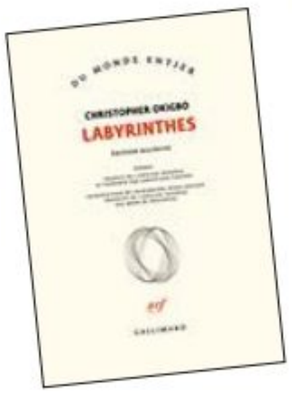
Magie mêlant science et poésie

Une prophétie dont il se serait bien passé lui promet un destin qui ne ressemble en rien aux chants ou légendes de son enfance, où l'élu épouse la princesse et sauve le monde à la fin. On suit jusqu'au bout de son périple – et ce sans rechigner malgré la structure complexe du récit et la multitude de personnages – cet antihéros affrontant des ennemis à coups de formules magiques mêlant science et poésie, et dont on brûle de savoir comment il s'est retrouvé en prison. Après nous avoir entraînés dans des contrées fabuleuses ou maudites, à bord d'un bateau d'esclave, *Le Malheur,* ou dans des palais sublimes.

Outre l'aventure épique, Jenn Lyons a bâti un univers tentaculaire et fascinant dans lequel, en creux, elle développe une réflexion sur la manière dont les systèmes corrompus dégénèrent vers l'autoritarisme et jusqu'où les puissants sont prêts à aller pour garder leur pouvoir.

Meriem Djebli

Cris du Nigeria



★★★☆☆

LABYRINTHES
PAR **CHRISTOPHER OKIGBO,** ÉD. BILINGUE, TRADUIT DE L'ANGLAIS (NIGERIA) PAR CHRISTIANE FIOUPOU, INTRODUCTION DE CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE, 214 P., GALLIMARD, 22 €

GETTY

Méconnu en Europe, il est pourtant une figure légendaire des lettres africaines. Mort au combat à 35 ans au début de la guerre du Biafra, Christopher Okigbo n'a publié que trois recueils de son vivant, mais son œuvre et sa personnalité charismatique ont marqué des générations de lecteurs. Parmi eux, la romancière Chimamanda Ngozi Adichie. Écolière, l'auteure d'*Americanah* avait appris par cœur l'un de ses poèmes : *« Je peux encore le réciter de mémoire. […] Les poèmes d'Okigbo étaient énigmatiques, mais leur mystère promettait une récompense à la lecture »,* se souvient-elle dans son introduction à *Labyrinthes* – nouvelle traduction française de ces textes.

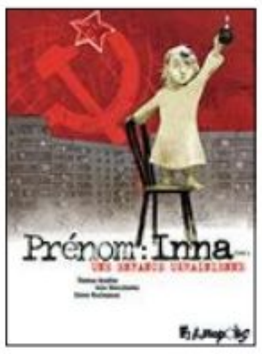
L'apparent hermétisme des vers de Christopher Okigbo est une porte qu'il faut pousser pour accéder à la puissance incantatoire et multiforme de sa langue. Puisant dans le modernisme anglais, dans la culture traditionnelle igbo de sa mère et dans les références bibliques de son père converti au catholicisme par des missionnaires, sa voix riche et engagée raconte une quête métaphysique mêlant angoisse de la perte, cri de déchirement et force irrépressible d'ascension. Au fondement de son geste, une volonté de faire se rencontrer, dans la cage miraculeuse du poème, l'imaginaire et le sensible, le ciel et la terre, le sommeil et l'éveil, l'éphémère et l'éternel ; *« accords de feuilles d'orange pressées entre les pages/pâleur d'années de lumière gardées entre les cuirs ».* Encapsulant le deuil dans la renaissance, se tenant au plus près du *« son que fait la musique dans l'âme »,* le poète bâtit des images inépuisables et tisse un espace expressif à la beauté épique et obsédante.

Estelle Lenartowicz

ET AUSSI

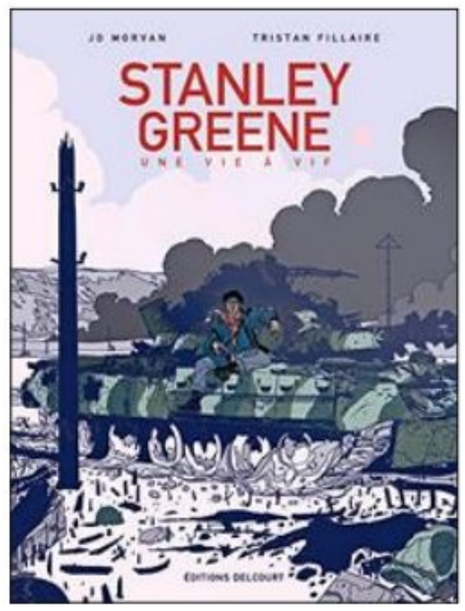
★★☆☆☆
LA NUIT EST MON ROYAUME
PAR **CLAIRE FAUVEL,** 152 P.,
RUE DE SÈVRES, 18 €
La rencontre entre Alice, la babtou, et Nawell, la rebeu, dans un Créteil quelconque, donc très loin de Paris et encore plus loin d'Abbey Road. Profession future envisagée : rock star. À l'arrivée, pas encore une success-story pour les deux copines, mais *La nuit est mon royaume* est une jolie histoire d'énergie et de camaraderie, avec quelques fichus pièges sur la route et, au final, le désir de continuer. Claire Fauvel sait dessiner les corps et ses mots sont justes : qu'attendre d'autre ? P.O.

★★★☆☆ *MARY JANE* PAR **FRANK LE GALL** (SCÉNARIO) ET **DAMIEN CUVILLIER** (DESSIN), 88 P., FUTUROPOLIS, 18 €
L'album *Mary Jane* est-il encore une histoire de Jack l'Éventreur ? Oui, mais pas comme les autres. Non par l'originalité de l'hypothèse touchant à la personnalité de l'assassin, mais par l'ordinaire du chemin de croix parcouru par l'une de ses victimes. L'idée est de Le Gall, qui a trouvé sur sa route le dessinateur qui convenait à sa démarche, réaliste et sensible à la fois. Victime, Mary Jane l'est d'abord d'une société où la misère des pauvres côtoie la violence des pauvres, où le rigorisme religieux tient la main à l'autorité des mères maquerelles. Tragique. P.O.



★★★☆☆ *PRÉNOM : INNA (T. 1). UNE ENFANCE UKRAINIENNE* PAR **SIMON ROCHEPEAU** (SCÉNARIO), **INNA SHEVCHENKO,** ET **THOMAS AZUÉLOS** (DESSIN), 104 P., FUTUROPOLIS, 18 €
Deux émancipations, douloureuses, se soutiennent ici l'une l'autre dans *Inna* : celle de l'Ukraine, durablement indépendante pour la première fois de son histoire, et celle de la jeune Inna Shevchenko, qui deviendra l'une des Femen les plus connues. Installée aujourd'hui en France, elle commence ici à nous raconter sa vie, celle d'une bonne élève et d'une fille têtue, bien décidée à ne pas s'en laisser imposer. Ça cogne, mais ça passe. *« Ce qui ne me tue pas… »* P.O.

★★★★☆
STANLEY GREENE. UNE VIE À VIF
PAR **JEAN-DAVID MORVAN** (SCÉNARIO)
ET **TRISTAN FILLAIRE** (DESSIN),
104 P., DELCOURT,
18,95 €



Le baroudeur de l'extrême

Avec talent, Jean-David Morvan et Tristan Fillaire redonnent vie à Stanley Greene. Personnalité détonnante, ce grand photoreporteur de guerre a été présent sur de nombreux théâtres d'opérations.

Tous les amateurs de bande dessinée – et quelques amateurs de photographie – connaissent le merveilleux album d'Emmanuel Guibert, *Le Photographe,* dont le trait de génie a consisté à associer étroitement les planches-contacts du photoreporteur Didier Lefèvre aux cases du dessinateur, dans un subtil mélange de continuité et de contrepoint. Le procédé est repris ici, avec élégance, par Jean-David Morvan et Tristan Fillaire, qui se complètent admirablement, autour de l'itinéraire violent et déglingué de Stanley Greene.

Greene est mort en 2017, à 68 ans, et l'on se demande comment il a bien pu tenir aussi longtemps. Lui qui a commencé comme petit dur de Brooklyn, a continué comme Black Panther et allait finir junkie quand il a croisé, par hasard, le chemin de Dieu le Père, entendons du photographe radical, et lui aussi sévèrement dopé, Eugene Smith. Tout cela n'aurait cependant pas fait de lui l'un des plus étonnants photoreporteurs de son époque s'il ne s'était retrouvé, appareil en main, le 9 novembre 1989, au pied du mur de Berlin, dont la chute l'a *« construit »,* comme le dit Jean-David Morvan.

Celui-là a le coup d'œil – c'est bien le moins –, mais il a surtout le sens de la formule, quand il compare par exemple la foule compacte devant le Mur au public d'un grand concert rock – *« même énergie palpable », « et tous avec les yeux rivés sur la scène »* –, ou encore quand il définit l'une des nombreuses femmes aimées et photographiées par Greene – Asya, la combattante tchétchène – comme *« une barbe à papa enrobée de fil de fer barbelé ».*

Avec *Stanley Greene. Une vie à vif,* on suit dès lors, avec effroi et fascination, l'itinéraire erratique de ce trompe-la-mort, shooté à la peur et à *« la colère contre la haine »,* mais qui doit bien avouer, pour finir, que *« les mauvais jours, même les plus effrayants »,* il ne s'est *« jamais ennuyé ».* **Pascal Ory**

« Que la foudre de Zeus s'abatte sur ce maudit moineau ! » vitupère le Roi excédé… avant de recevoir un jet d'eau en pleine face.

Il était une fois l'Histoire

Les faits, personnages et époques historiques offrent intrigues et décors à la littérature jeunesse, et les séries du genre connaissent un joli succès. En ce printemps, quelques titres osent de nouveaux paris.

★★★☆☆ ***ADÉLAÏDE, PRINCESSE SOLEIL*** PAR **MARIE SELLIER,** 112 P., CASTERMAN, 10,90 € (DÈS 8 ANS)

★★★★☆ ***ROYALE PANIQUE À VERSAILLES*** PAR **CLAIRE LE MEIL,** 40 P., SARBACANE, 17,50 € (DÈS 5 ANS). EN LIBRAIRIE LE 1er AVRIL.

★★★☆☆ ***ARNO, LE VALET DE NOSTRADAMUS (T. 1). LA PROPHÉTIE*** PAR **ANNIE JAY,** 144 P., ALBIN MICHEL JEUNESSE, 7,20 € (DÈS 7 ANS)

★★★★☆ ***DAGFRID. DES BRIOCHES SUR LES OREILLES*** PAR **AGNÈS MATHIEU-DAUDÉ** ET **OLIVIER TALLEC,** 40 P., L'ÉCOLE DES LOISIRS/MOUCHE, 6,50 € (DÈS 6 ANS)

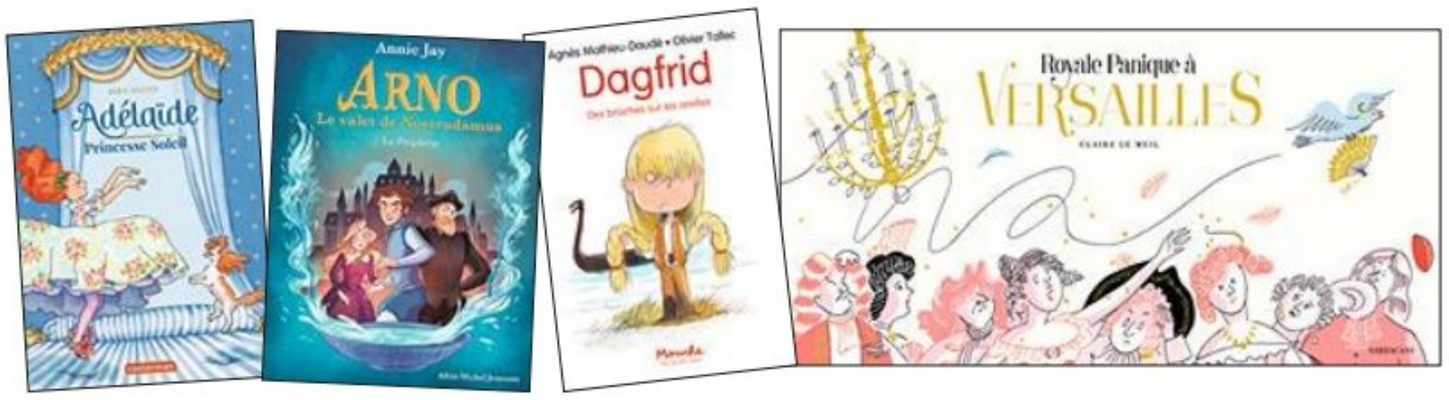
Une calèche qui déboule au coin de la rue, les froissements d'une belle robe de princesse, la préparation d'un festin dans la cuisine d'un château… Les voyages dans le passé ne manquent pas de scènes attractives. Leur lieu emblématique ? Le château de Versailles et la cour du Roi-Soleil.

Les Colombes du Roi-Soleil d'Anne-Marie Desplat-Duc (Flammarion Jeunesse) est ainsi l'une des séries incontournables du genre. L'exploration de Versailles ne cessant d'inspirer, Marie Sellier vient également de publier *Adélaïde, Princesse Soleil,* où les pérégrinations de la future femme du petit-fils de Louis XIV sont l'occasion de découvrir le château et le parc. Claire Le Meil a, quant à elle, choisi une déambulation plus insolite dans son album pour les plus petits, *Royale panique à Versailles* – Phénix, le cacatoès s'est échappé de sa cage et vole de salle en salle, n'hésitant pas à s'emparer de la perruque du roi… Et Annie Jay d'arpenter, elle aussi, ce pavé : sa série *Élisabeth, princesse à Versailles* s'est déjà écoulée à 700 000 exemplaires en quatre ans d'existence.

À époque nouvelle, nouveau héros !

Mais pour ce printemps, la romancière est remontée un peu plus loin dans le temps. Direction le XVIe siècle. Sa nouvelle série commence pendant l'été 1555. Arno, un jeune orphelin, rencontre Nostradamus alors même qu'il était en train d'essayer de lui voler sa bourse ! Le médecin, astrologue et mystérieux devin, décide d'embaucher le chapardeur pour en faire son valet.

Cette aventure inédite met en avant un héros garçon dans un univers où les filles – souvent des princesses – sont généralement à l'honneur. Les histoires d'*Arno, le valet de Nostradamus* suivent le modèle des précédentes séries d'Annie Jay : des personnages fictifs mêlés à d'autres ayant réellement existé, un mode de narration simple et efficace, un rythme enlevé, des illustrations, de l'humour et des mystères qui s'élucideront au fur et à mesure des tomes. Au fil des pages, le lecteur découvre des détails de la vie quotidienne et des allusions à des grandes dates de l'histoire de France.



SARBACANE – L'ÉCOLE DES LOISIRS

Pendant ce temps, chez les Vikings…

Une autre héroïne pointe ses nattes blondes et son nez retroussé. Loin des fastes et des dorures de la cour du Roi-Soleil, voici *Dagfrid. Des brioches sur les oreilles* ! Ce nouveau personnage, créé par Agnès Mathieu-Daudé, est une jeune Viking. Le roman, destiné aux petits lecteurs déjà autonomes, est illustré par Olivier Tallec.

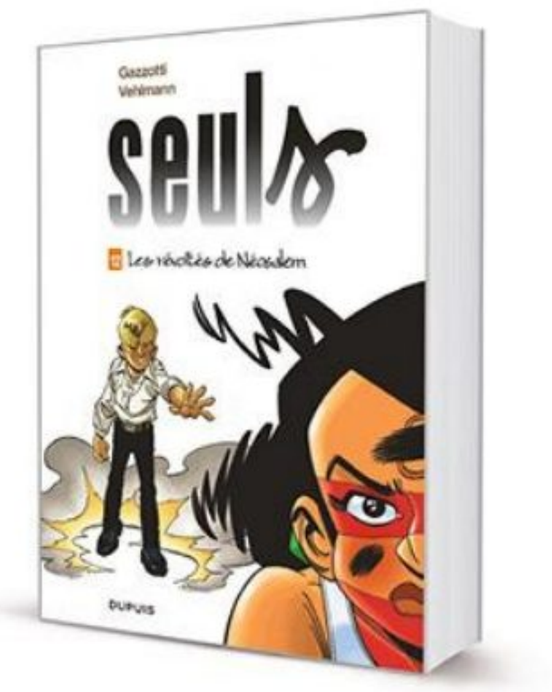
D'emblée, le ton est réjouissant. *« Je m'appelle Dagfrid. Oui, je sais, c'est moche. Toutes mes copines s'appellent Solveig ou Astrid. »* Et ce n'est pas le seul problème de celle qui en a assez de manger du poisson séché et de se promener les nattes enroulées sur les oreilles ! La romancière semble beaucoup s'amuser avec cet imaginaire et si Dagfrid est obligée d'apprendre à coudre comme les autres filles, elle décide, elle, de se fabriquer un pantalon, bien plus pratique pour courir… Explorer le passé n'est pas une excuse pour délaisser les combats contemporains !

Raphaële Botte

Fabien Vehlmann et Bruno Gazzotti

SEULS (T. 12)
LES RÉVOLTÉS DE NÉOSALEM

Certaines sagas portent mal leur titre. En effet, *Seuls* n'en finit pas de conquérir de nouveaux lecteurs. Cela fait déjà près de quinze ans (avec une adaptation cinéma) que cette série d'anticipation du duo Fabien Vehlmann-Bruno Gazzotti raconte les aventures d'une bande d'enfants et d'adolescents de Fortville, soudain plongés dans un monde sans adultes, et contraints de cohabiter. Le jeune public a ainsi plébiscité les pérégrinations crépusculaires et fantastiques de Dodji, Leïla, Camille, Terry et de leurs amis (ou ennemis). Au fil des épisodes, cette œuvre a pris une indéniable ampleur narrative et thématique et a su parfaitement intégrer, à travers ses planches, les codes des diverses dystopies et du jeu vidéo. Dans ce douzième volet intitulé *Les révoltés de Néosalem* – du nom d'une cité moderne aux influences antiques et médiévales –, nous retrouvons le ténébreux Saul devenu empereur et qui, pour légitimer son pouvoir et *« resserrer la cohésion »* du peuple, organise de véritables jeux du cirque, à la romaine. Enfermée dans la Chambre blanche, Leïla – condamnée à appartenir à la 8e famille des opprimés – devra participer à une funeste partie de *« colin-mitraille »*, avant d'affronter l'épreuve dite de *« baby derby »*, quelque part entre *Ben-Hur et Mad Max*... Quelqu'un viendra-t-il aider l'adolescente ? Rythmé, plein de rebondissements et de morceaux de bravoure, ce nouveau tome de *Seuls* confirme la capacité de la saga à se renouveler, à évoluer avec ses personnages tout en respectant son cahier des charges. **Baptiste Liger**



LE LIVRE

SEULS (T. 12). LES RÉVOLTÉS DE NÉOSALEM
PAR **FABIEN VEHLMANN** (SCÉNARIO)
ET **BRUNO GAZZOTTI** (DESSIN),
52 P., 10,95 €.
COPYRIGHT DUPUIS.
EN LIBRAIRIE LE 3 AVRIL.

Bios express

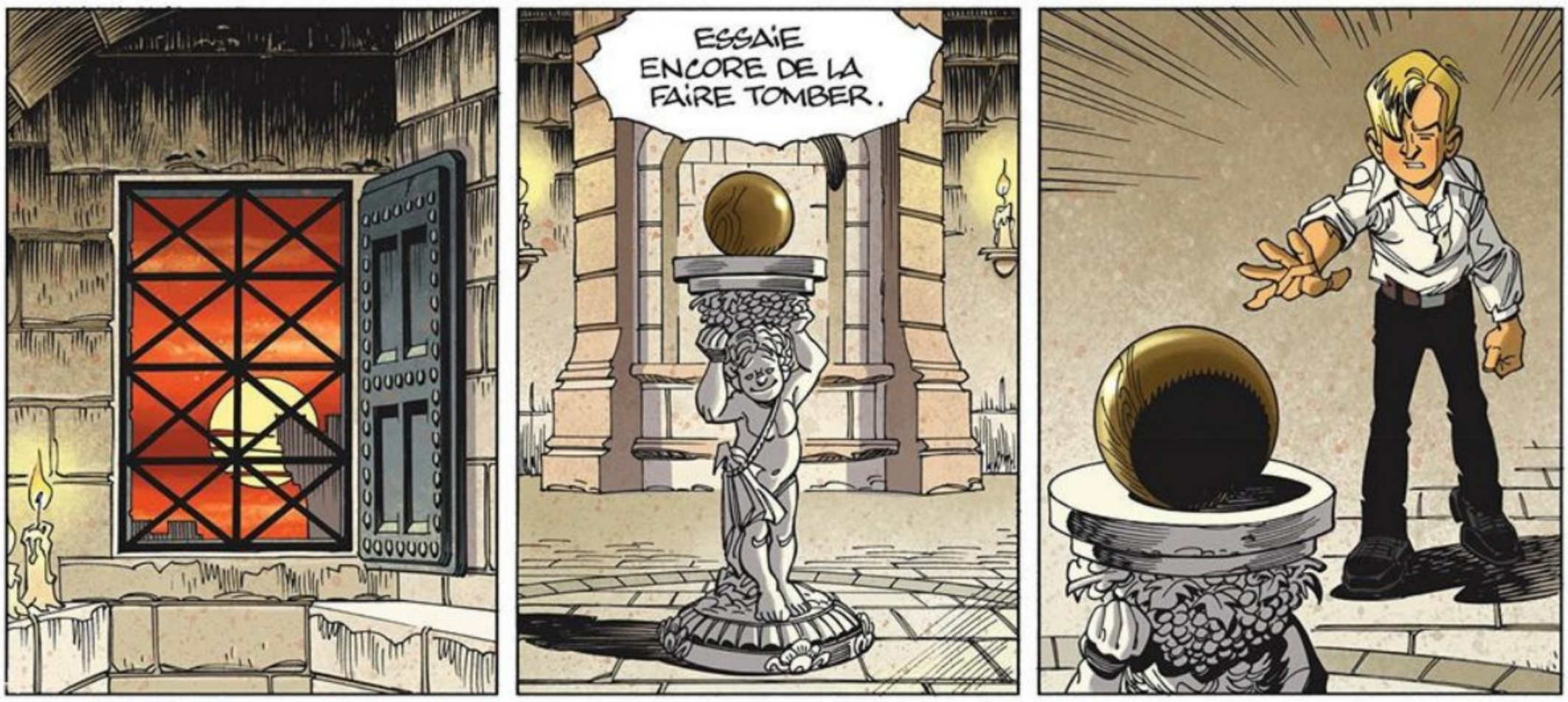
Fabien Vehlmann

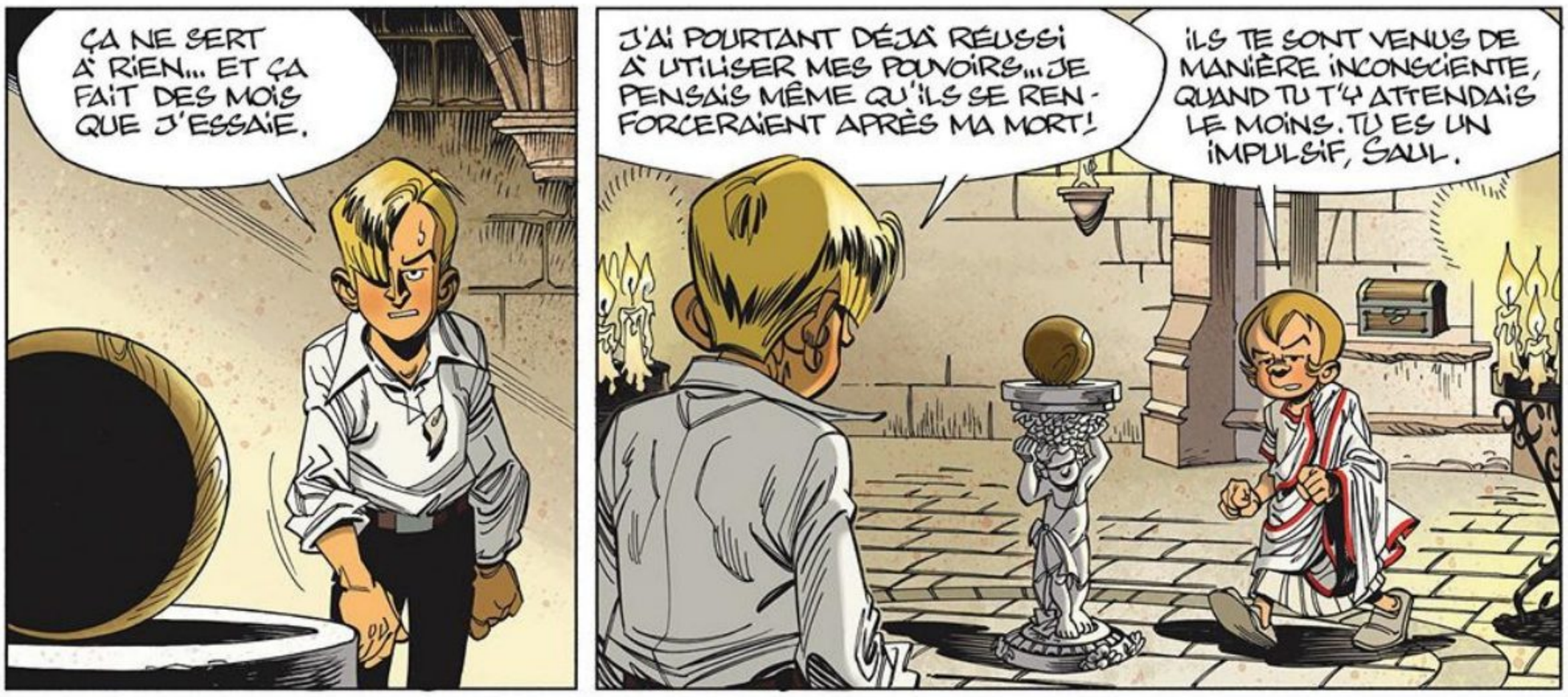
Né à Mont-de-Marsan en 1972, cet ancien étudiant en école de commerce se lance dans la BD à la fin des années 1990 avec la série *Green Manor*, et Denis Bodart au dessin. D'autres expériences suivront, jusqu'à ce que le grand public l'adoube avec *Seuls*, saga destinée à la jeunesse, imaginée avec Bruno Gazzotti, et dont le premier volet paraît en 2005. On doit aussi à Fabien Vehlmann, maintes fois primé, *Paco les Mains Rouges*, *Le Marquis d'Anaon*, sans oublier un tome *d'Une aventure de Spirou et Fantasio par...*

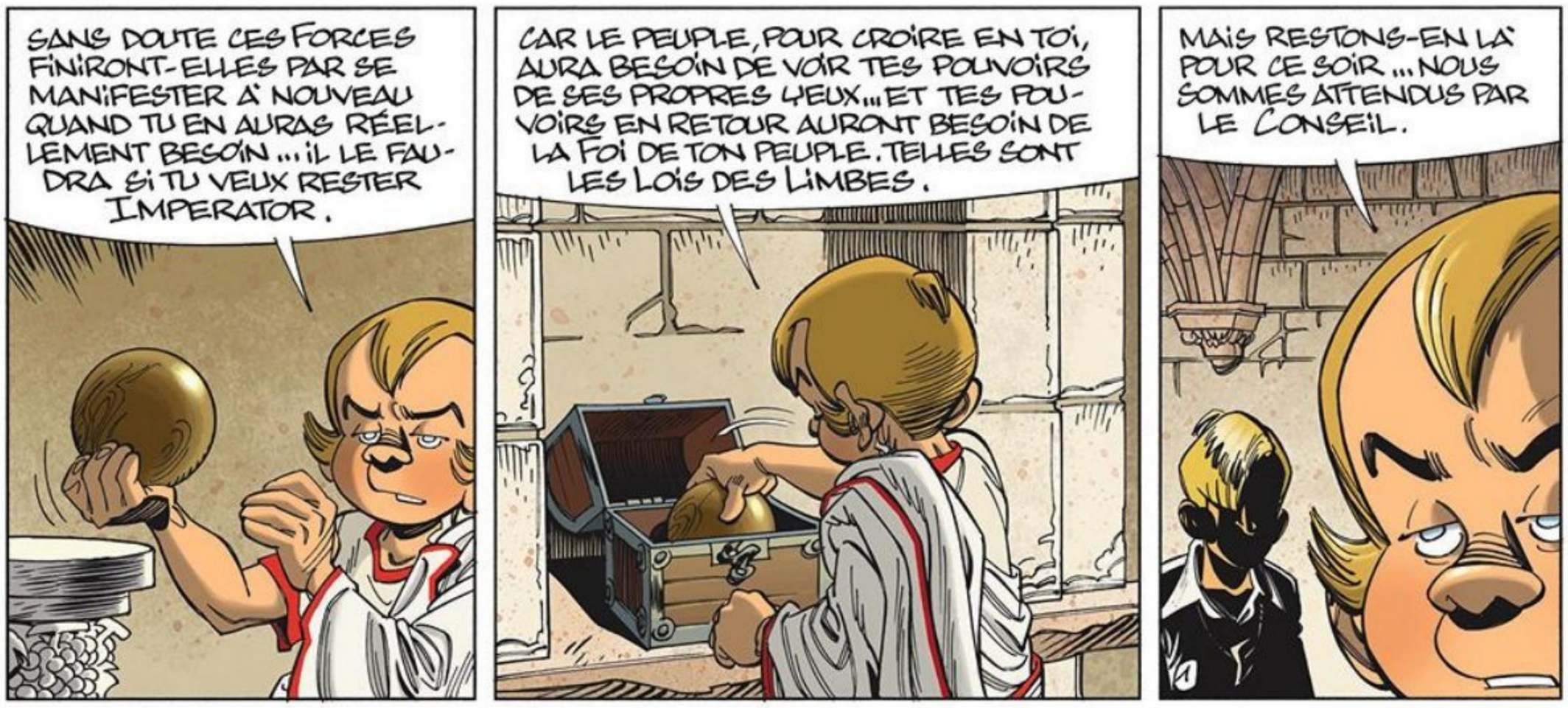
Bruno Gazzotti

C'est à Liège, en 1970, que ce dessinateur voit le jour. À la fin des années 1980, il effectue divers travaux pour les éditions Dupuis et, en 1990, il est chargé de remplacer le dessinateur Luc Warnant pour la série comico-policière à succès *Soda* – dont il signera une dizaine d'albums. Désormais, il se concentre sur les dessins de *Seuls*, en compagnie de son acolyte Fabien Vehlmann. Une œuvre pour laquelle il a reçu, entre autres, le Prix jeunesse 9-12 ans à Angoulême en 2007 ou le prix Diagonale-*Le Soir* en 2013.

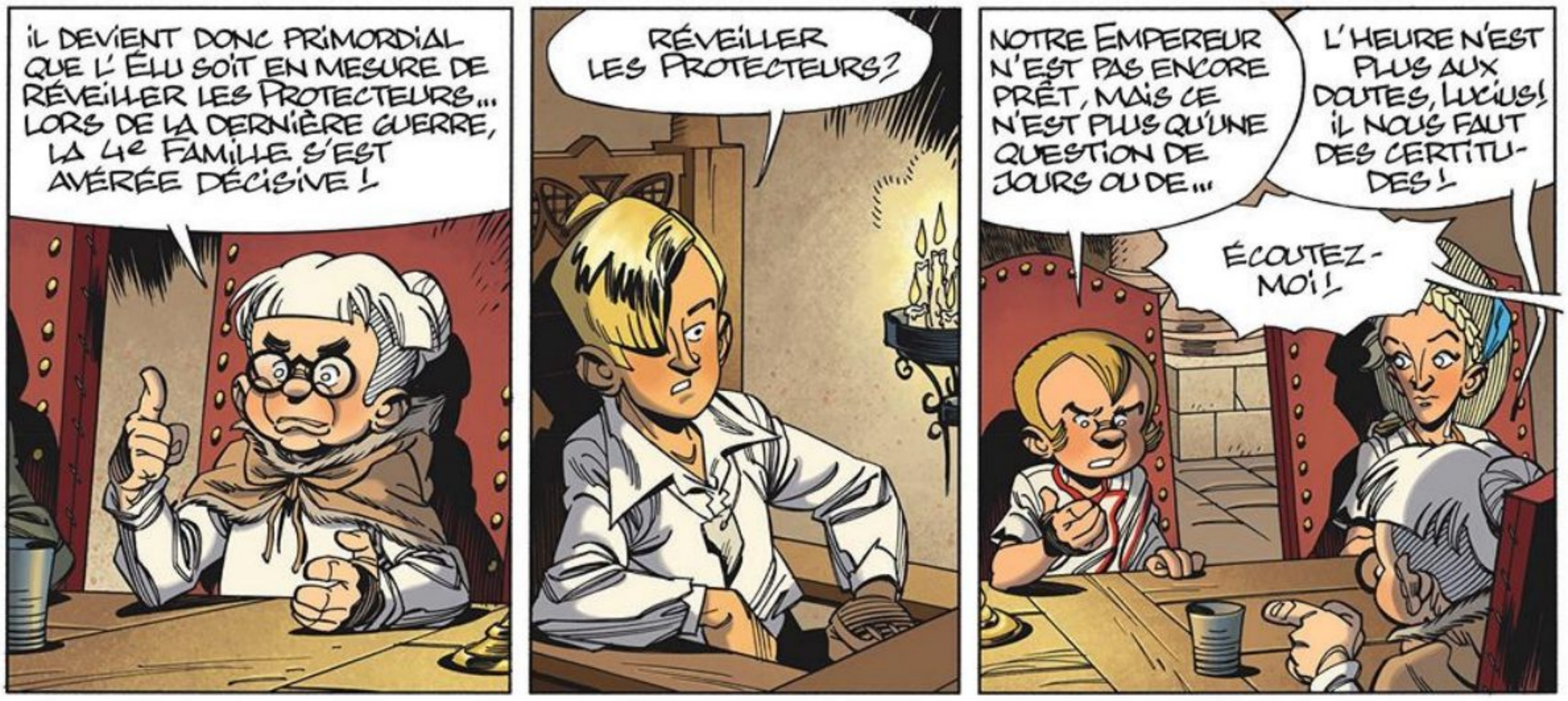
C. VOLLMER – SDP


ESSAIE ENCORE DE LA FAIRE TOMBER.


ÇA NE SERT À RIEN... ET ÇA FAIT DES MOIS QUE J'ESSAIE.
J'AI POURTANT DÉJÀ RÉUSSI À UTILISER MES POUVOIRS... JE PENSAIS MÊME QU'ILS SE RENFORCERAIENT APRÈS MA MORT!
ILS TE SONT VENUS DE MANIÈRE INCONSCIENTE, QUAND TU T'Y ATTENDAIS LE MOINS. TU ES UN IMPULSIF, SAUL.


SANS DOUTE CES FORCES FINIRONT-ELLES PAR SE MANIFESTER À NOUVEAU QUAND TU EN AURAS RÉELLEMENT BESOIN... IL LE FAUDRA SI TU VEUX RESTER IMPERATOR.
CAR LE PEUPLE, POUR CROIRE EN TOI, AURA BESOIN DE VOIR TES POUVOIRS DE SES PROPRES YEUX... ET TES POUVOIRS EN RETOUR AURONT BESOIN DE LA FOI DE TON PEUPLE. TELLES SONT LES LOIS DES LIMBES.
MAIS RESTONS-EN LÀ POUR CE SOIR... NOUS SOMMES ATTENDUS PAR LE CONSEIL.

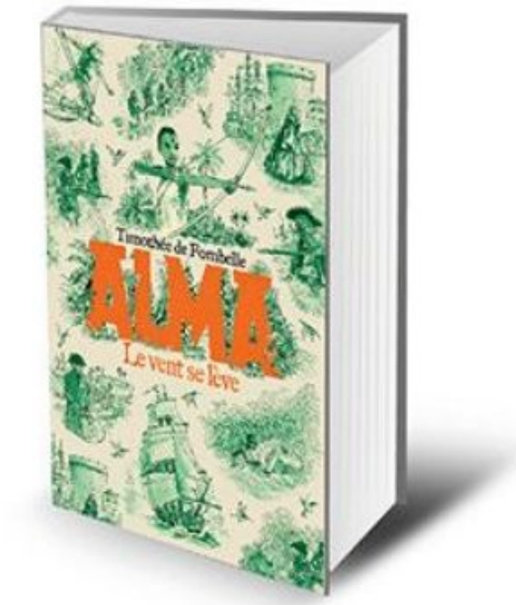
J'ATTIRE VOTRE ATTENTION SUR L'APPARITION DE TENSIONS À NÉOSALEM.
L'INSTAURATION DU MARQUAGE AU FER ROUGE POUR LES ENFANTS DE LA 8e FAIT BEAUCOUP PARLER... IL AURAIT FALLU SOUMETTRE CETTE DÉCISION AU VOTE DU CONSEIL, SAUL !
L'EMPEREUR N'A PAS DE COMPTES À NOUS RENDRE, IL EST L'ÉLU DE LA 3e FAMILLE.
J'EN ATTENDS ENCORE LA PREUVE, TOUSSAINT. A-T-IL PROGRESSÉ DANS L'UTILISATION DE SES SOI-DISANT POUVOIRS ?
ACHILLE A AFFIRMÉ QUE SAUL ÉTAIT CELUI QUE NOUS ATTENDIONS, SIEGFRIED.
PARLONS-EN, D'ACHILLE ! ON RACONTE QU'IL N'EST JAMAIS REVENU DE SA MISSION DE SURVEILLANCE DES ENFANTS DE FORTVILLE ET QU'IL AURAIT PEUT-ÊTRE CONNU SA MORT DERNIÈRE EN AFFRONTANT LE MAÎTRE-FOU !
LE MAÎTRE-FOU SERAIT DE RETOUR ? MISÉRICORDE...
ET CE N'EST PAS LE SEUL SIGNE DU DÉBUT IMMINENT DU CONFLIT...
... CAR LES ENFANTS DE FORTVILLE ONT PARLÉ DE "CAIRNS ROUGES" QUI RESSEMBLENT À CE QUE NOUS APPELIONS LES "AMAS POURPRES".
CE QUI SIGNIFIE QUE NOUS AURONS SOUS PEU AFFAIRE AUX CHARBONNEUX DE LA 12e. MAIS TOUT CELA ÉTAIT PRÉVISIBLE PUISQUE LES TERRES BASSES SONT EN TRAIN DE S'ÉTENDRE !


IL DEVIENT DONC PRIMORDIAL QUE L'ÉLU SOIT EN MESURE DE RÉVEILLER LES PROTECTEURS... LORS DE LA DERNIÈRE GUERRE, LA 4e FAMILLE S'EST AVÉRÉE DÉCISIVE !
RÉVEILLER LES PROTECTEURS ?
NOTRE EMPEREUR N'EST PAS ENCORE PRÊT, MAIS CE N'EST PLUS QU'UNE QUESTION DE JOURS OU DE...
L'HEURE N'EST PLUS AUX DOUTES, LUCIUS ! IL NOUS FAUT DES CERTITUDES !
ÉCOUTEZ-MOI !
JE... JE COMPRENDS VOS QUESTIONNEMENTS À MON SUJET... JE FERAI MON POSSIBLE POUR VOUS DONNER RAPIDEMENT DES GAGES DE MA LÉGITIMITÉ SUR CE TRÔNE !
MAIS D'ICI LÀ, IL EST CRUCIAL DE RESSERRER LA COHÉSION DE NOTRE PEUPLE ET DE NOS SOLDATS. C'EST POUR CELA QU'IL FAUT ÊTRE SÉVÈRE AVEC LES ENFANTS DE LA 8e !
NOUS AVONS PLUS QUE JAMAIS BESOIN DE DISCIPLINE. ET ON NE RESTAURE PAS L'ORDRE SANS LA POSSIBILITÉ D'UN CHÂTIMENT EXEMPLAIRE !
GOUVERNER PAR LA PEUR EST UNE STRATÉGIE DANGEREUSE, SAUL.
SEULEMENT SI ELLE N'EST PAS ACCOMPAGNÉE DE JUSTICE. ET JE SERAI JUSTE AVEC MON PEUPLE.
JE VOUS PROPOSE DONC D'ORGANISER DE NOUVEAUX JEUX, PLUS ÉGALITAIRES MAIS AUSSI PLUS INTENSES QUE LES PRÉCÉDENTS.
LES ENFANTS DE NÉOSALEM VONT TOUS AVOIR L'OCCASION DE PROUVER LEUR VALEUR !
3

Timothée de Fombelle

ALMA LE VENT SE LÈVE

Il était une fois l'histoire d'Alma. Nous sommes en 1786 et l'adolescente de 13 ans parcourt de vastes étendues africaines avec Soum, aîné silencieux, et Lam, cadet complice de ses escapades. La famille vit dans une vallée protégée du monde, une *« forteresse sauvage ».* Dans leurs jeux, Alma ne cesse d'évoquer un ailleurs à Lam. Une nuit, en cachette, l'intrépide garçon décide d'aller explorer cet autre monde. Alma part immédiatement sur ses traces. Le danger est si grand derrière les falaises. Leur père, à l'identité et au passé secrets, le sait mieux que personne… Au même moment, dans le port de Lisbonne, Joseph Mars embarque avec panache sur *La Douce Amélie*, sous les ordres du cruel capitaine Lazare Bartholomée Gardel.



LE LIVRE

ALMA. LE VENT SE LÈVE
PAR **TIMOTHÉE DE FOMBELLE,**
ILLUSTRÉ PAR **FRANÇOIS PLACE,**
400 P., 18 €.
COPYRIGHT GALLIMARD JEUNESSE.
EN LIBRAIRIE LE 2 AVRIL.

Ferdinand Bassac, armateur et habitant de La Rochelle, a nommé ce navire en hommage à sa fille Amélie. Alma, Joseph, Amélie : ces trois adolescents sont les facettes d'une époque, celle du commerce de la traite des Noirs au XVIIIe siècle. Pour quelles raisons Joseph se retrouve-t-il sur ce bateau ? Alma parviendra-t-elle à retrouver les siens ? Amélie ouvrira-t-elle les yeux sur l'immensité du drame qui se joue dans les cales du navire de son père ? *Alma. Le vent se lève* est le premier tome de la nouvelle trilogie de Timothée de Fombelle. Ce roman d'aventures, illustré par François Place, raconte le destin de ces personnages, l'inscrivant, avec ambition, dans la réalité historique de la traite des Noirs et du chemin vers l'abolition.

Raphaële Botte

C. VOLLMER

Bio express

2006
Après avoir écrit et mis en scène plusieurs textes pour le théâtre, Timothée de Fombelle publie le premier tome de *Tobie Lolness.* Ce roman jeunesse, en deux volumes, est aujourd'hui traduit en 29 langues et a été couronné par une vingtaine de prix.

2010
Sortie de *Vango,* un roman d'aventures dont l'intrigue embrasse toute la première moitié du XXe siècle. Textes pour les plus jeunes, albums, contes musicaux…, Timothée de Fombelle est désormais un auteur phare de la littérature jeunesse en France.

2017
Avec *Neverland,* les lecteurs adultes découvrent un texte plus personnel. Explorant les destins de jeunes héros chassés trop tôt de l'innocence des premières années, l'auteur y livre un récit sensible sur l'enfance.

1
ET CERTAINS LIONS SONT ROIS

C'est un zèbre sans rayures, debout dans les herbes jaunes, avec deux enfants couchés dans son ombre.

— Regarde comme il est grand.

Elle s'appelle Alma. Elle parle à son petit frère allongé près d'elle.

— Regarde !

Ils sont sur le dos, serrés l'un contre l'autre dans cette prairie sans fin. Et quand le soleil bouge un peu, l'animal fait un pas pour que les enfants restent à l'ombre. Ils rient ensemble en le contemplant. Si Alma savait comme elle repensera plus tard à cette fraîcheur de son petit frère sur son côté, au clapotis de son rire.

— Tu vois. Je te l'avais dit. Tu ne me croyais pas, dit Alma.

Le garçon ne répond pas. Tous les zèbres de la vallée sont petits, rayés, peureux. Celui-ci est très grand, plus haut qu'une main qu'on lève au-dessus de la tête quand on est debout sur la pointe des pieds. Il a un collier de cuir attaché autour du cou. Il n'a pas de rayures et il reste là, doucement, à veiller sur eux. Il n'a peur de rien.

— Où tu l'as trouvé ? demande Lam.

— Je ne l'ai pas trouvé. C'est lui qui nous a trouvés.

Son frère se tait, les yeux brillants.

— À quoi tu penses ? demande Alma.

Silence. Il réfléchit.

— Je cherche si je me souviens d'un jour plus beau, dit Lam.

Alma sourit. Quelques instants plus tôt, elle lui a montré comment grimper sur le dos de l'animal. Elle se tenait au collier de cuir. Son frère est même monté derrière elle avec son bonnet bleu qu'il ne quitte jamais. Au grand galop vers les arbres, ils ont fait s'envoler les gazelles comme des papillons. Puis ils se sont laissés glisser dans l'herbe, assommés de bonheur.

— Il s'appelle Brouillard, souffle Alma.

— Comment tu sais ?

— Parce qu'il est tout blanc.

— On peut choisir le nom des choses nouvelles ?

Elle répond fièrement :

— Oui. On fait ce qu'on veut.

Mais Alma sait qu'avant Brouillard et sa blancheur son petit frère était la dernière chose nouvelle apparue dans leur vallée. Rien d'autre à l'horizon depuis la naissance de Lam quand elle avait trois ans.

La vallée est entièrement fermée par des falaises. Elle est belle et chaude comme un paradis. Elle ressemble à une main immense remplie de prairies, d'arbres et de bêtes sauvages. Une main ouverte qui donne tout ce qu'il faut pour vivre : la nourriture, les nuits étoilées et les petits singes dans les branches pour s'amuser. Elle donne les pluies battantes dans lesquelles ils s'enfoncent tout nus en courant, les siestes entre leurs parents, les hautes herbes qui penchent quand passent les lions ou le vent.

Mais rien n'existe pour eux en dehors de ce monde protégé et fermé. Une famille, seule, dans une vallée à perte de vue. Il n'y a rien d'autre qui vienne de quelque part pour prendre un nom nouveau. Ou bien il faudrait nommer chaque nuage qui passe !

Et tout à coup, voilà Brouillard. Il est là, au-dessus d'eux, comme une apparition. Alma l'a vu arriver, un an plus tôt exactement. Des jours entiers elle a parcouru la vallée toute seule avec son arc sur l'épaule pour le retrouver, pour être sûre qu'elle n'avait pas rêvé.

Lentement, elle a appris à l'approcher et, pendant des mois, elle n'a rien dit à personne. Elle l'a gardé pour elle.

Rien n'existe pour eux en dehors de ce monde protégé et fermé

— Brouillard ! appelle Alma.

Brouillard baisse vers elle son front et ses yeux doux.

— Il te répond ? demande Lam.

Ils sont toujours allongés. Alma roule sur le côté en souriant et fait s'élever de l'herbe des nuages d'oiseaux minuscules. Elle tourne le dos à son frère.

— D'où il vient ? demande Lam. De là-bas ?

Silence.

— Aam, dis-moi.

Il appelle sa sœur Aam. Il dit Aam d'une voix qui traîne, comme quand on ferme les yeux pour manger ce qu'il y a de meilleur.

— Est-ce qu'il vient de là-bas ? Aaam, dis-le-moi.

Le petit garçon a roulé à son tour juste derrière elle. Il demande encore :

— Aaaam… D'où il vient ?

Même au paradis, il faut bien raconter des histoires et inventer d'autres mondes aux enfants. Alors, Alma a inventé ce pays de là-bas pour son frère. Elle lui en parle toutes les nuits. Elle y a mis des fleurs noires, des petites filles qui sentent le sucre grillé, des prairies qui font des étincelles dans l'obscurité, des maisons avec des ailes hautes comme les falaises. Elle dit *là-bas* dans la langue de leur mère, la langue des histoires et des chansons.

Mais il s'est passé quelque chose qu'elle n'avait pas prévu et qui lui fait un peu peur. Son frère a construit sa cabane dans ce monde qu'elle lui invente. Petit à petit, Lam s'est installé là-bas, dans ce paysage imaginaire. Depuis des mois, il ne pense qu'à cela, le jour et la nuit.

Il ne veut plus en revenir.

Lam entend sa sœur qui murmure. On devine qu'elle sourit en chantonnant. Elle aime être la reine de ce pays qu'elle crée pour lui. Elle aime raconter ces histoires belles et dangereuses qui lui viennent aux lèvres sans qu'elle sache comment.

Le temps passe. Le ciel descend, s'assombrit. Au-dessus d'eux, Brouillard ne bouge pas. Il a un petit oiseau au bec d'argent posé près de son œil et ne veut pas le déranger. Il ne lève même pas un cil.

Alma chantonne toujours, bouche fermée en gardant pour elle ses mystères.

— Arrête, supplie Lam… Arrête, s'il te plaît…

Alma se tait soudain. Quelque chose grelotte derrière elle. Ça fait le bruit des arbres qui s'égouttent après la pluie.

C'est son frère qui pleure.

— Lam…

Elle se retourne et pose son front sous celui de Lam. Leurs nez s'assemblent l'un au-dessus de l'autre. Les deux visages vont exactement ensemble. On ne sait plus à qui sont les larmes.

C'est pour cela qu'Alma pense qu'ils ne se quitteront jamais. Elle a un autre frère, plus grand, Soum, qu'elle aime tendrement, mais le petit Lam est l'autre moitié d'elle.

D'ailleurs, il s'est arrêté de pleurer dès que leurs peaux se sont touchées.

— Il vient de là-bas ? demande encore Lam.

Et il ajoute :

— Tu m'emmèneras un jour, Aam ?

Il laisse passer un long silence.

— Et nous ? D'où on vient ?

Alma ne répond pas. Elle sait juste qu'elle est née ici, il y a treize ans. Elle a grandi en liberté avec ses parents et Soum, dans ce territoire immense où Lam est apparu à son tour.

La seule limite à leur liberté, c'est la loi que répète son père en enfonçant ses yeux dans les leurs : rien ni personne ne doit entrer dans la vallée. Et rien ne doit en sortir. Quand il dit cela, son regard est une flèche noire qu'elle ne reconnaît pas. Il fait peur. C'est pour cela qu'elle n'a pas parlé de Brouillard avant ce jour. Parce qu'elle l'a vu arriver un matin de grande pluie et qu'il venait sûrement d'ailleurs, avec ses lunes de fer sous les pieds et son collier de cuir.

Alma et Lam restent immobiles, tous les deux, à écouter le bourdonnement des guêpes fouettées par la queue de Brouillard. Puis, le petit garçon se détache de sa sœur. Il glisse sur le côté.

— Ça va ? demande Alma.

Mais Lam n'est plus vraiment là. Il serre dans sa main son bonnet bleu. Couché sur le dos, il observe attentivement le zèbre sans rayures, blanc comme la brume du matin.

Non. Ce n'est pas un zèbre. Il est plus fin, plus grand, avec une crinière très longue. Hier, il était peut-être encore là-bas, il jouait dans l'herbe qui fait des étincelles. Lam regarde l'œil humide de Brouillard. Il voudrait y plonger pour passer de l'autre côté, sortir de la vallée et voir enfin ce qu'il y a.

Alors, la pluie commence à tomber. Les gouttes grésillent en touchant les herbes et la terre chaude. On dirait qu'elles tombent sur la braise. Ce sont les premières de la saison des pluies. En une ou deux lunes, il va pleuvoir presque toute l'eau de l'année. Allongés sur le dos, Alma et Lam ouvrent la bouche pour tenter en premier de sentir sur leur langue cette pluie porte-bonheur.

Mais très vite, ils se lèvent parce que l'averse grossit. Ils ramassent leurs grands arcs posés dans l'herbe. Un fourreau pour les flèches est attaché au bois courbé.

Au loin, des antilopes courent vers la ligne des arbres. Brouillard frissonne comme s'il s'éveillait d'un rêve.

— Tu restes ici, Brouillard ! Tu nous attends jusqu'à demain.

Ils posent chacun la joue sur son cou pour lui dire au revoir. L'animal tremble encore de plaisir ou de froid.

Des mois plus tôt, un autre jour de pluie, Brouillard s'est échappé d'un monde où ces moments n'existaient pas, où la liberté n'était même plus un souvenir, où on plantait les talons dans ses flancs pour le faire galoper derrière des fugitifs qui avaient l'odeur de la peur. Ici, il découvre l'odeur de la terre, la paix et les cris de joie de deux enfants qui s'éloignent sous l'averse.

Mais, au fond de lui, l'animal sait qu'il faudra bientôt repartir.

— Tu ne parles pas de Brouillard. D'accord, Lam ? À personne.

Lam court à côté d'Alma, aveuglé par les gouttes d'eau. La corde des arcs barre leurs dos.

— Promis ?

Il ne répond pas. Il sourit. Il sait ce qu'il doit faire. Il a un plan. D'ailleurs, il a dix ans. Dix grandes pluies exactement. À cet âge, les bêtes chassent seules depuis longtemps et certains lions sont rois.

2
VERS LE RESTE DU MONDE

Ils sont si bien ensemble que cela pourrait durer toute la vie.

Il pleut maintenant depuis quarante jours et quarante nuits.

La famille est autour du feu qui envahit la maison et l'illumine. Dehors, il fait nuit. Des fourrures

Parfois, ensemble, ils se mettent à rire tout bas sans raison, simplement parce que c'est trop doux, trop délicieux, et qu'il faut bien que ça déborde

enveloppent leurs épaules, tapissent le sol. Au-dessus d'eux, le toit est un entassement d'herbes coupées sur lesquelles glissent les vagues de pluie. Les murs sont faits en branches et en paille, collées avec de la terre dorée.

Lam est appuyé contre son père. Il dort. Alma est en face, à côté de son grand frère accroupi. Soum sourit en inclinant la tête. Il remue les flammes avec un bâton, près de sa mère dont les yeux reflètent chaque étincelle du feu.

Dans la vallée, certains ruisseaux se sont transformés en torrents, mais la maison est plus haut sur la prairie, enlacée par les branches géantes d'un figuier. Dans les bras de cet arbre, ils se sentent à l'abri de tout. Comme des survivants au Déluge.

Ce qu'aime Alma, c'est qu'ils ne font rien et qu'ils sont tous ensemble. Voilà pourquoi le temps des grandes pluies est toujours une fête. Dehors, l'eau travaille pour eux, remplit les citernes, transforme la vallée, retourne la terre, fait éclater les boutons des arbres, et ils n'ont qu'à écouter le feu qui chante dans les courants d'air. Ils n'ont qu'à se sentir vivants, en se chauffant le blanc des pieds.

Parfois, ensemble, ils se mettent à rire tout bas sans raison, simplement parce que c'est trop doux, trop délicieux, et qu'il faut bien que ça déborde.

Alma pense à Brouillard. Elle l'imagine debout sous son acacia. Elle est allée le voir tous les jours avec Lam sous la pluie.

Lam a appris à rester seul sur le dos de Brouillard en se cramponnant au collier de cuir. L'enfant est si léger que l'animal l'oublie dans sa course. Alma les regarde traverser ensemble les étangs, effrayer les petits phacochères stupides qui se jettent sous eux. Lam est presque couché sur le dos de Brouillard quand ils filent dans les sous-bois. Ils fendent les feuillages à la vitesse du vent. Puis ils disparaissent complètement.

Alma récupère Lam dans ses bras après des heures. Elle le serre contre elle. Ils écrasent sous eux des œillets blancs dans l'herbe. Il a le corps fatigué, les yeux ardents, la peau cirée par la pluie.

Elle lui dit :

— Arrête-toi quelquefois.

— Pourquoi ?

Il sourit en la regardant. Elle essaie de prendre un visage sévère.

— Tu es fou.

Lam fait le mort dans ses bras. Et l'animal, plus loin, garde son air innocent alors qu'il ne tient plus debout non plus.

Alma regarde son petit frère qui dort près du feu contre son père. Elle est la seule dans la maison à savoir ce qui le fait tomber de fatigue.

Mais soudain, elle se rappelle les deux lionnes qui rôdent dans le coin de Brouillard et chassent pour tout leur clan. Il y a aussi les petits chacals près de la source. Ils s'attaquent aux bêtes vivantes quand l'eau recouvre les carcasses abandonnées dans l'herbe.

Alma a peur pour Brouillard qui ne sait pas encore tous les dangers de cette vallée aveuglante de beauté. Elle ira le chercher demain. Elle le ramènera près de la maison. Elle parlera enfin de lui à son père. Il verra comme ce visiteur venu d'ailleurs donne envie de s'aventurer dehors, derrière les falaises.

Mais elle ne dira pas son vrai, son grand secret.

Elle ne dira pas qu'elle sait par où Brouillard est entré.

Alma a découvert Brouillard un an plus tôt exactement. C'était pendant les mêmes pluies grasses d'avant l'été.

Alma grimpait la rocaille, à bout de souffle.

Là-haut, sur les falaises, tombaient des cascades blanches presque silencieuses. Un troupeau de buffles désorientés par les inondations avait pris Alma en chasse. Elle avait perdu son arc dans la course.

Elle n'aimait les buffles que de très loin, éparpillés dans l'or de la prairie. De près, elle les trouvait laids, bossus et dangereux. L'un d'eux avait un jour failli tuer son grand frère, et d'autres s'attaquaient parfois à leur maison. Pour semer ces brutes sous la pluie, Alma escaladait le petit col qui conduit au ravin des Épines.

Ce ravin est la seule ouverture dans la falaise qui encercle leur vallée. Mais ses profondeurs sont remplies d'une végétation hérissée. Des arbres à pointes s'emmêlent à des lianes et des buissons de ronces très serrés. Quelques oiseaux imprudents, empalés sur ces piquants, menacent de mort ceux qui s'y risqueraient. Le ravin est un couloir étroit entre deux parois. Il est infranchissable, tapissé d'épines sur trente mètres de profondeur. C'est pour cela qu'Alma et ses frères ne s'en approchent pas. Ils ont peur d'y tomber et de finir comme les antilopes dont les squelettes blanchissent à jamais tout au fond.

Mais ce jour-là, en arrivant au bord du ravin, Alma s'était retrouvée devant un paysage qu'elle n'avait jamais vu.

Un puits de forage en Pennsylvanie pour l'exploitation du gaz de schiste par fracturation hydraulique.

Le cauchemar américain

Après des années d'enquête, la journaliste américaine Eliza Griswold livre un document bouleversant et glaçant sur l'exploitation à outrance du gaz de schiste dans son pays. À la clé, le prix Pulitzer 2019.

★★★★☆

FRACTURE (AMITY AND PROSPERITY. ONE FAMILY AND THE FRACTURING OF AMERICA)
PAR **ELIZA GRISWOLD,**
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SÉVERINE WEISS, 320 P., GLOBE, 22 €

Amity and Prosperity ou « amitié et prospérité ». Sur le papier, cela ressemble presque à un conte de fées, mais ces deux villes de Pennsylvanie portent très mal leur nom. Cette région est depuis des décennies la cible des géants de l'industrie américaine, tentant d'exploiter par tous les moyens la richesse de ses sous-sols. Après le charbon et le pétrole, le gaz de schiste est la nouvelle obsession. La grande Amérique rêve d'indépendance énergétique et cet hydrocarbure pourrait la lui offrir sur un plateau. Mais son extraction nécessite une technique dévastatrice : la fracture hydraulique. Un désastre écologique longtemps maquillé par les industriels à coups de fausses études et de versements alléchants pour exploiter les terrains des locaux. Stacey Haney, infirmière divorcée élevant seule ses deux enfants, n'a pas pu résister bien longtemps aux sirènes des multinationales.

Un pacte avec le diable

En 2008, elle a signé un bail avec Range Resources pour l'exploitation souterraine d'une partie de sa propriété. Sans le savoir, c'est un pacte avec le diable qu'elle a signé, l'un de ces contrats qu'on regrette toute sa vie. C'est ce destin brisé que la journaliste d'investigation américaine Eliza Griswold a voulu raconter dans *Fracture.* Alertée par la polémique qui a très vite enflé autour de cette catastrophe écologique et humaine, elle assiste, en 2011, au premier grand rassemblement contre la fracture hydraulique. C'est là qu'elle croise la route de Stacey. Un an et demi seulement s'est écoulé depuis que celle-ci a signé, mais sa vie a déjà viré au cauchemar.

Sans qu'elle s'en rende compte, l'eau de la région a progressivement été souillée et toute sa famille contaminée. Son fils, le plus sévèrement touché, ne pèse plus que 57 kilos pour 1,85 mètre. Émue par cette femme détruite mais déterminée à se battre, Eliza Griswold va consacrer sept ans de sa vie à suivre cette famille et leurs proches dans leur combat contre les géants que sont les industriels américains. Sept ans à recueillir des centaines de témoignages, à fouiller les documents officiels et à visiter ces lieux de désolation pour nous livrer une histoire vraie et bouleversante.

David contre Goliath

Un document haletant où l'on découvre le combat héroïque d'une mère de famille qui, comme Erin Brockovich, compte bien faire payer un lourd tribut aux responsables de ses maux. Avec d'autres victimes et l'aide d'un couple d'avocats hors du commun, elle mène le combat de David contre Goliath, un affrontement perdu d'avance, à l'image d'un monde qui ne tourne plus rond. Elle investira tout son temps et perdra tout son argent dans une bataille judiciaire contre le groupe industriel Range et contre l'État de Pennsylvanie. Jusqu'à une maigre victoire, ridicule pour beaucoup mais tellement importante à ses yeux.

Sans ménagement ni exagération, avec la précision et la plume envoûtante d'une journaliste en mission, Eliza Griswold appuie là où ça fait mal. Son enquête glaçante, récompensée l'an dernier du prix Pulitzer, pointe du doigt la responsabilité de ces multinationales qui saccagent la planète et brisent des vies au nom du sacro-saint profit, mais elle tire surtout à boulet rouge sur la passivité et l'indécence des pouvoirs publics inconscients du drame qui est à l'œuvre.

Au-delà de cette affaire, c'est son pays tout entier que la journaliste interroge. Elle dresse le portrait amer d'une autre Amérique, blanche, pauvre, laissée pour compte. Qui n'a plus aucun repère et habite désormais un lieu de perdition où la fracture n'est pas seulement hydraulique, mais écologique, sociale, politique et humaine. Une population qui a massivement voté pour Trump alors même qu'il est le grand promoteur de cette tragédie.

Léonard Desbrières

ELIZA GRISWOLD EN 3 DATES

1995
Eliza Griswold est diplômée de Princeton. Elle se lance alors dans des études d'écriture créative à l'université Johns-Hopkins.

2004
In The Hiding Zone, une enquête sur la zone tribale du Waziristan, au Pakistan, remporte le Friedman Prize in Investigative Journalism.

2019
Eliza Griswold est lauréate du prix Pulitzer pour son document *Fracture*. Elle est par ailleurs collaboratrice régulière du journal *The New Yorker.*

ALAIN WILLAUME/TENDANCE FLOUE

Femme d'affaires française, Marthe Hanau fut impliquée dans un scandale financier et se suicida en prison en 1935.

Un monde capital

Dans une galerie de portraits enlevés et érudits, Guillaume Maujean nous raconte cinq cents ans d'histoire de la finance à travers la planète.

★★★★☆

LES SEIGNEURS DE L'ARGENT. DES MÉDICIS AU BITCOIN PAR **GUILLAUME MAUJEAN,** 288 P., TALLANDIER, 19,90 €

Qui est Satoshi Nakamato ? Douze ans après qu'il a publié *Bitcoin: A Peer-to-Peer Electronic Cash System,* on ignore toujours qui se cache derrière ce pseudonyme. Pourtant, ce texte révolutionnaire donne le mode d'emploi de la « cryptomonnaie » : une devise électronique universelle sans aucun intermédiaire. Dans les faits, les échanges se font d'un ordinateur à l'autre, puis ils sont enregistrés dans un livre comptable numérique, où les propriétaires de bitcoins restent anonymes. La nouvelle monnaie échappant à toute autorité, les banques n'ont pas apprécié.

Et si, demain, les « agents économiques » pouvaient se passer d'elles ? L'époque inaugurée par Cosme de Médicis au XVe siècle, celle de l'avènement des puissances financières, pourrait alors se clore. *« Mais les transitions financières ne se font pas en un jour »,* tempère Guillaume Maujean, dans un livre stimulant. L'ancien rédacteur en chef aux *Échos* a élu vingt et une personnalités pour faire le récit de la vie et de l'œuvre de ces *Seigneurs de l'argent,* convaincu que, derrière tout fait historique décisif, il y a un brasseur d'argent. Le premier d'entre eux est précisément le Florentin Médicis, et le dernier, l'énigmatique Nakamato.

ROGER-VIOLLET – SDP

L'auteur a astucieusement classé ces hommes et cette unique femme, Marthe Hanau – *« la banquière »* qui escroqua des milliers d'épargnants avec un montage à la Ponzi dans les années 1920 –, en quatre grands groupes : les « Argentiers », les « Mythes », les « Francs-Tireurs » et les « Incendiaires ». Car les banquiers sont des individus comme les autres, géniaux ou suicidaires, égoïstes ou généreux. Qu'ont, en effet, de commun Henri Germain, créateur en 1863 du Crédit Lyonnais, dont il rêve de faire la *« banque pour tous »,* et Dick Fuld, dit « le Gorille », le P.-D.G. qui fait sauter en 2008 la Lehman Brothers ? Entre Joseph Süss Oppenheimer, incarnation du « Juif de cour », récupéré par la propagande nazie, et Muhammad Yunus, ce Bangladais récompensé par le Nobel de la paix pour son invention du « microcrédit », censé sortir les plus pauvres de la misère ? Sans doute le « facteur humain », et la volonté de faire le bien ou le mal.

Emmanuel Hecht

3 RAISONS DE… RÉHABILITER

le pot de yaourt

1 **On connaissait la philosophie du juke-box ou de l'iPhone, mais les emballages n'avaient pas encore eu la leur. Variation délicate sur le pot, la boîte, le sac, *Mélancolie du pot de yaourt* n'assène aucun message, ne dénonce pas le règne du marketing ou les faux-semblants du Canard-WC. Il explore l'étrangeté d'un monde où rien ne se donne s'il n'est emballé, un monde de formes qui prolifèrent, un peu plus qu'utiles, un peu moins que belles. Ce qu'il y a de profond dans notre vie, c'est la surface.**

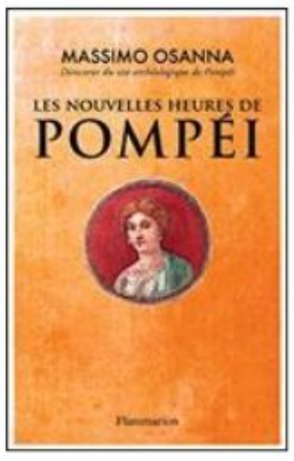
2 **Avez-vous déjà pénétré les secrets d'une boîte de gaspacho ? Remarqué la constance du pot de yaourt alors qu'il n'y a plus de saisons ? Romancier et essayiste, Philippe Garnier prouve qu'on peut regarder intelligemment les petites choses sans forcément les prendre de haut. Si elles font partie de nos mythes (rappelez-vous le tube de lait concentré de votre enfance), elles méritent mieux que notre mépris. Tourner autour du pot devient ici une expérience existentielle : se laisser hypnotiser par les choses, plonger en elles jusqu'à l'ahurissement.**

3 **Car la vérité de l'emballage échappe au geste qui le déchire puis le jette. Il y a une poésie folle et dérisoire dans cette élégance qui dit « prenez-moi », « achetez-moi », dans l'accroche maladroite ou la promesse trop évidente de l'étiquette garantissant le moulé à la louche ou l'origine contrôlée. La drôlerie de ce petit essai n'empêche pas la mélancolie de son titre, et même un goût de mort quand il s'agit de se recueillir devant les cercueils des boîtes de sardines ou méditer sur les emballages éternels qu'étaient les ossuaires. Bizarre comme ces histoires de carton et de plastique filent le blues. Et parlent de nous.**

Philippe Chevallier

★★★☆☆

MÉLANCOLIE DU POT DE YAOURT. MÉDITATION SUR LES EMBALLAGES PAR **PHILIPPE GARNIER,** 160 P., PREMIER PARALLÈLE, 15 €



Les nouveaux secrets de la cité engloutie

Les fans de Pompéi le savent déjà ! Le Grand Palais hébergera prochainement une exposition sur la cité vésuvienne. Et comme une bonne nouvelle n'arrive jamais seule, Massimo Osanna, le directeur du parc archéologique de Pompéi, signe un ouvrage éclairant qui fait le point sur les découvertes des dernières campagnes de fouilles.

★★★☆☆ ***LES NOUVELLES HEURES DE POMPÉI (POMPEI. IL TEMPO RITROVATO)*** PAR **MASSIMO OSANNA,** TRADUIT DE L'ITALIEN PAR B. DIDIOT, D. FAUGERAS ET M. ROUSSET GRENON**,** 400 P., FLAMMARION, 23,90 €

Évidemment, cet ouvrage ne méprise pas les néophytes. L'archéologue replace longuement la ville dans son contexte historique, depuis sa fondation au VII^e^ siècle av. J.-C., avant de la présenter sous l'angle archéologique. Le lecteur suit facilement les étapes des fouilles grâce aux photos aériennes et aux plans de la ville. Puis, imitant tous les auteurs qui ont usé leurs plumes en rêvant des personnages des fresques ou des peintres d'inscriptions électorales, Osanna raconte la douceur de la vie quotidienne. Jusque-là, rien d'incroyable, il faut bien l'avouer, mais monsieur le directeur sait ménager ses effets !

Les quatre derniers chapitres des *Nouvelles Heures de Pompéi* sont intégralement consacrés aux nouveautés fraîchement sorties de leur linceul de cendres. Bien sûr, l'auteur fait la part belle à l'une des découvertes les plus émouvantes de ces dernières années : la fresque de Léda et du cygne, que nul n'avait plus vue depuis presque deux mille ans. L'érotisme délicat de cette peinture prouve combien les Pompéiens étaient raffinés. Le livre s'achève sur les analyses de moulages des corps des victimes retrouvées. L'archéologue rend ainsi hommage à son prédécesseur, Giuseppe Fiorelli (1823-1896), qui, le premier, avait eu l'idée de couler du plâtre dans les interstices laissés par les chairs décomposées autour des squelettes prisonniers de leur gangue de boue volcanique. Osanna se place ainsi dans une filiation, celle d'hommes qui ont consacré leur vie à Pompéi pour qu'elle ne sombre plus jamais dans l'oubli. Un livre à lire pour s'émerveiller encore de la beauté de ce site. **Virginie Girod**

Des soldats de l'Armée rouge défilant, en 1919, avant de partir sur le front.

Après la guerre, la guerre encore

★★★★☆ ***1919-1921. SORTIR DE LA GUERRE*** PAR **JEAN-YVES LE NAOUR,** 544 P., PERRIN, 25 €

À la sortie de la Grande Guerre, à l'aube de 1919, chacun veut panser ses plaies mais, comme l'écrit Jean-Yves Le Naour, le monde a changé, *« les couronnes ont valsé, les trônes ont été balayés et quatre empires se sont effondrés »*. Deux nouvelles idéologies ont remplacé celle de l'Europe coloniale : la démocratie libérale et le bolchevisme. Aucune des deux, en dépit de leurs promesses, n'a encore apporté une paix durable. D'ailleurs, les armes ne sont pas déposées sur le front de l'Est. Jusqu'en 1921, la Russie est rouge. Rouge du sang répandu par la guerre civile. En narrateur virtuose maîtrisant parfaitement ses sources, l'historien peint le portrait d'une Europe meurtrie qui, pour avoir laissé sortir ses fils des tranchées, n'en a cependant pas fini avec la guerre. Il explique habilement la mutation de la nature des conflits, région par région : comment la Baltique et les Balkans sombrent dans les nouvelles guerres sociales ; comment l'Allemagne, bafouée, hésite à signer le traité de Versailles qui achèvera de lui ôter toute dignité, ouvrant la voie – sans que personne ne l'imagine encore – au nazisme ; comment l'Empire ottoman est démantelé. Il apparaît alors au lecteur que la Première Guerre mondiale n'a été que le prélude de la Seconde.

L'armistice du 11 novembre 1918 laisse aussi la place à de nouveaux hommes sur la scène politique internationale. Les représentants d'un univers révolu tels Foch ou Clemenceau, jadis les hommes forts de la France, perdent de leur influence face à des personnalités comme Wilson, Trotski ou Lénine.

Entre histoire des grands hommes et récit géopolitique, *1919-1921. Sortir de la guerre* permet à Jean-Yves Le Naour, en concluant ses travaux sur la Grande Guerre, de préparer le terrain pour de nouvelles études sur les plus sombres décennies du XX^e^ siècle. Les artisans du traité de Versailles voulaient une paix éternelle. Ils ont, bien malgré eux, forgé le creuset de la haine. **V.G.**

AKG-IMAGES

Ceci est mon Corto

Fin connaisseur de l'œuvre, ayant également côtoyé l'homme, Thierry Thomas esquisse un délicat portrait d'Hugo Pratt, donnant à voir l'univers de celui qui restera à jamais le père de Corto Maltese.

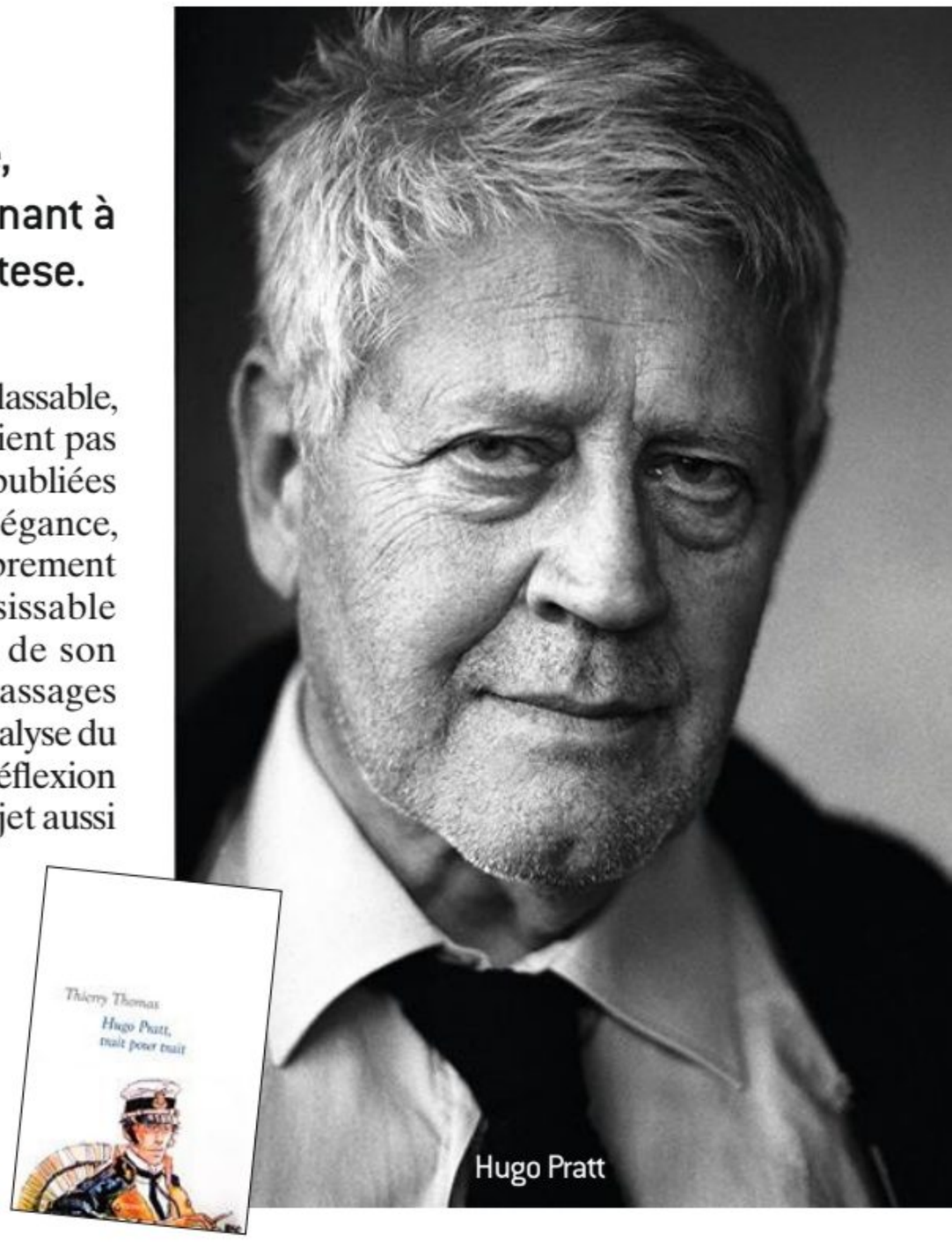
★★★☆☆

HUGO PRATT, TRAIT POUR TRAIT PAR **THIERRY THOMAS,** 256 P., GRASSET, 19 €

Le son est parfois trompeur. C'est ainsi qu'un certain Ugo Prat s'est attribué *« un H en plus, au début, un T en plus, à la fin »*. Soit *« Un T qui redouble le précédent, qui lui fait comme une ombre ou un frère jumeau »*, comme si celui qui était devenu « Hugo Pratt » avait besoin *« d'un autre pour se sentir exister, un autre qui est lui »*.

Cette approche psychanalytique du célèbre créateur de Corto Maltese est l'une des pistes qui sous-tend le bel essai du documentariste Thierry Thomas. Adolescent, celui qui rêvait de devenir dessinateur de bandes dessinées s'était rendu, en mars 1972, chez son mentor qui résidait dans la région vénitienne. Mais qui donc était cet artiste inclassable, dont les planches ne ressemblaient pas vraiment aux autres BD alors publiées dans *Pif Gadget* ? Non sans élégance, Thierry Thomas nous plonge librement dans la vie et l'œuvre si insaisissable de ce créateur mystérieux et de son héros-miroir, avec quelques passages particulièrement bien sentis (l'analyse du *Secret de Tristan Bantam* ou la réflexion sur l'aquarelle, notamment). Objet aussi nébuleux qu'une aventure de Corto Maltese, *Hugo Pratt, trait pour trait* se révèle également un témoignage mélancolique sur l'obsession d'un auteur, en deuil de celui qu'il a tant admiré, *« génial Arlequin serviteur de lui-même »*.

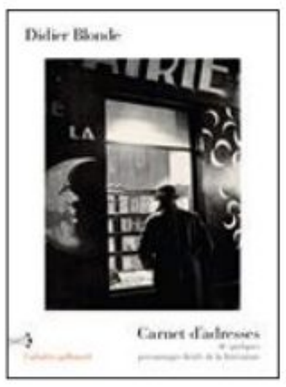
Baptiste Liger



Hugo Pratt

Derniers domiciles connus

★★☆☆☆ ***CARNET D'ADRESSES DE QUELQUES PERSONNAGES FICTIFS DE LA LITTÉRATURE*** PAR **DIDIER BLONDE,** 256 P., GALLIMARD/L'ARBALÈTE, 19 €



Dans *Rue des boutiques obscures*, de Modiano, le détective privé Hutte avait une collection de vieux Bottins et annuaires qu'il tenait pour *« la plus précieuse et la plus émouvante bibliothèque qu'on pût avoir »*. Il y a encore plus capiteux qu'une liste de noms de gens réels tombés dans l'oubli : un livre consignant les habitations de personnages de romans. C'est ce *Carnet d'adresses* qu'a établi Didier Blonde. Un jour, adolescent, il comprit qu'il habitait rue Charles-Laffitte à Neuilly, à quelques numéros de l'ancien garde-meuble où Arsène Lupin stockait ses marchandises volées – entre Neuilly, la place du Palais-Bourbon, la rue de Chateaubriand et le quai Voltaire, Lupin a toujours choisi des adresses très chics. Fort de cette découverte, Blonde a passé sa vie dans un Paris imaginaire, rêvant aux hôtels particuliers ou aux garçonnières jadis hantés par les héros de Dumas, Balzac et de tant d'autres. Mention spéciale à Lucien Leuwen, le personnage de Stendhal, qui a carrément donné son nom à une rue ! Y croise-t-on parfois son fantôme, entre chien et loup ?

Louis-Henri de La Rochefoucauld

En terres romanesques

★★★☆☆

LE ROMAN INÉPUISABLE. ROMAN DU ROMAN PAR **PHILIPPE LE GUILLOU,** 448 P., GALLIMARD, 22,50 €

C'est une revigorante promenade sur les terres du roman, cet *« éternel jeune homme vert »*, que propose aujourd'hui Philippe Le Guillou. L'auteur des *Années insulaires* signe un épatant éloge de la bibliothèque intérieure. Notre guide affirme que la littérature est *« avant tout une affaire d'affinités, de fidélité et de ferveur »*, il reconnaît aimer *« les accros, les écarts, les biffures et les balbutiements »*. Avec *Le Roman inépuisable*, il donne une furieuse envie de replonger dans Choderlos de Laclos et ses *Liaisons dangereuses*, auquel il consacre des pages lumineuses. De découvrir sans plus tarder *Marinus et Marina* de Claude Louis-Combet, qu'il tient pour un chef-d'œuvre, de rouvrir *Le Roi des aulnes* de Michel Tournier en qui il voit *« le romancier des architectures et des constructions »*. Plus sensible à *« l'œuvre-cathédrale »* de Proust qu'à la comédie humaine de Balzac, il se déclare un flaubertien plus adepte de *Madame Bovary* que de *L'Éducation sentimentale*. La littérature est inépuisable, vivante. Avec ses *« porteurs d'eau »*, ses *« intercesseurs »*, dont Philippe Le Guillou est un brillant réprésentant.

Alexandre Fillon

SDP

Et si longue sera la nuit

Le psychanalyste Darian Leader essaye de trouver des raisons à nos insomnies et s'adressent à tous ceux qui redoutent les nuits blanches et le cortège de pensées sombres qui les accompagne.

★★★★☆

POURQUOI NOUS NE DORMONS PAS ? UNE NOUVELLE APPROCHE DE L'INSOMNIE (WHY CAN'T WE SLEEP ?) PAR **DARIAN LEADER,** TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FRANÇOIS CUSSET, 272 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €

Un adulte sur trois se plaint de difficultés de sommeil. Si vous en faites partie, peut-être est-ce votre inquiétude de ne pas dormir qui vous tient éveillé ? Après son essai très remarqué sur la bipolarité et après s'être interrogé sur l'étude de nos mains, Darian Leader continue à explorer les parts de nous-mêmes qui nous échappent. Dans *Pourquoi nous ne dormons pas ?,* le psychanalyste anglais s'intéresse cette fois à l'histoire de la recherche sur le sommeil en nous invitant à relativiser les dogmes actuels, avec cette question fondamentale, qui concerne la nature même de l'insomnie : s'agit-il en effet d'un malaise psychosocial ou neurobiologique ?

En effet, attaché au succès et à la productivité, dormir est devenu un sport de compétition. Et l'insomnie peut alors vite devenir synonyme de faiblesse personnelle : *« Beaucoup de gens se réveillent avec un sentiment d'échec, commençant leur journée avec un jugement interne selon lequel ils n'ont pas réussi dans une tâche, et s'inquiétant de savoir comment cela les affectera. »* Toujours lié à une vision du monde, le sommeil est aujourd'hui manipulé dans le cadre d'une rentabilité totale.

Sortir de notre dette de sommeil

Contre l'explosion des traitements pharmaceutiques, Darian Leader expose avec subtilité le point de vue de la psychanalyse. Comment s'endormir si on se sent coupable ? Et si l'on ne parvient pas à suspendre l'interpellation à laquelle nous sommes soumis toute la journée, et même, avec nos téléphones, jusque dans la nuit ? En nous permettant de répondre à ces questions, ce livre affûté propose de nouvelles pistes pour sortir de notre dette de sommeil. Si nous abandonnons l'aspiration à le transformer en une forteresse imprenable pour reconnaître plutôt sa fragilité intrinsèque, peut-être alors pourrons-nous mieux gérer ces passages d'éveil en les vivant moins comme un ennemi que comme une partie intégrante de notre vie nocturne.

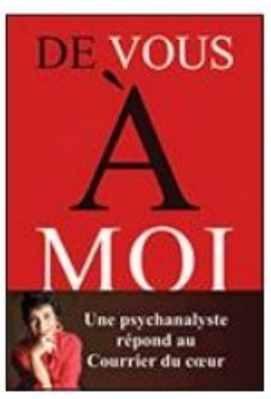
Aurélie Godefroy

Confessions intimes

★★★☆☆

DE VOUS À MOI. UNE PSYCHANALYSTE RÉPOND AU COURRIER DU CŒUR (FALE COME ELA) PAR **BETTY MILAN,** TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR DANIELLE BIRCK, ÉRÈS, 320 P., 18 €. EN LIBRAIRIE LE 16 AVRIL.

Le courrier du cœur n'est pas qu'épanchement de midinettes, comme la frange rose de la vie sentimentale. Betty Milan, psychanalyste brésilienne formée par Lacan, a tenu pendant des années la rubrique du courrier du cœur dans de grands quotidiens nationaux. Elle y a fait ses armes. Sur les voies de traverse délaissées par la corporation « psy » qu'intéresse peu ce matériau, Betty Milan a répondu par écrit, sans faire la morale ni assommer de conseils, à tous ceux dont la vie est empêchée, entravée par leur inconscient. À la femme qui désirait la violence de son compagnon, au vieillard tombé amoureux d'un tendron, à celui qui ne supporte pas l'attachement de son amie pour son chien, à cet autre qui ressent la fidélité comme un boulet, à l'amoureux qui exige des preuves étouffantes, etc.



Enrichissant sa propre éducation sentimentale d'œuvres littéraires, l'auteure met en lumière les pesanteurs de l'inconscient : répétition, reproduction des mêmes échecs, demande amoureuse – ces fameuses preuves et bizarreries qui sont un exténuant tue-l'amour pour leur destinataire.

Avec *De vous à moi,* Betty Milan, fidèle à Lacan, tient l'affaire par le bon bout. Loin de plaquer un sens préalable sur chaque lettre, elle la lit – très précisément « à la lettre » –, attentive à la ponctuation qui scande la parole de ceux qui s'adressent à elle mais aussi aux lapsus, aux répétitions, aux insistantes lourdeurs, à la marge où l'inconscient fait sentir ses douloureux effets. La solution exclusive au problème n'existe pas, n'en déplaise à tous les charlatans, spécialistes de la vie amoureuse et experts du retour d'affection. Savoir repérer là où ça coince, et surtout ménager chez l'autre de quoi lui *« laisser à désirer »,* voilà ce que chacun peut espérer. Un livre pour tous, pour vivre, tout simplement.

Alain Rubens

PLAINPICTURE

Doux hommes en colère

Devant la réalité d'une société où violence et conflits de toutes sortes font partie du quotidien, Peggy Sastre, spécialiste en philosophie des sciences, explore des pistes de réflexion.

★★★★☆

LA HAINE ORPHELINE PAR **PEGGY SASTRE,** 250 P., ANNE CARRIÈRE, 17 €

C'est tellement simple, l'amour. Mais tellement insuffisant pour définir l'existence. L'instinct de survie n'aurait-il pas aussi besoin d'un adversaire pour réveiller notre système immunitaire ? Voici l'une des questions posées par l'essayiste Peggy Sastre dans *La Haine orpheline.*

Elle souhaite ici comprendre *« pourquoi tant de gens semblent incapables d'exister s'ils ne s'imaginent pas avoir des ennemis à anéantir »*. On pourrait avancer l'esprit d'époque et l'échec des Lumières. Au contraire, la chercheuse considère que c'est justement parce que la civilisation issue de ces dernières a gagné qu'il nous faut trouver, par réflexe, des adversités ou indignations artificielles.

La politique déchaîne les énergies

Pour ce faire, elle fait notamment appel à la biologie évolutive – aussi bien chez les humains que du côté d'autres espèces animales. En s'appuyant, entre autres, sur des études darwiniennes et la loi de Hamilton, Peggy Sastre s'interroge tout d'abord sur la biologie du conflit, l'altruisme familial, l'identification du potentiel rival ou la relation parent-enfant (en particulier mère-fille, dès le stade fœtal) ayant des conséquences parfois étonnantes.

Dans un chapitre un rien provocateur, elle se penche ensuite sur les *« guerres du sexe »,* se focalisant en particulier sur la *« compétition intrasexuelle féminine »* – reposant sur un calcul de risques et une volonté de propager ses gènes, avec une logique basée sur l'accès prioritaire aux ressources, la quête des partenaires et l'élimination de la concurrence. On signalera d'ailleurs une analyse pertinente des mécanismes du harcèlement.

La troisième partie donne enfin l'occasion à Peggy Sastre de scruter la lutte politique, sous l'égide des sciences comportementales. *« Qu'est-ce qu'il y a dans "la politique" pour qu'elle déchaîne autant d'énergie?* […] *Pourquoi tant de gens sont-ils si attachés à leurs croyances politiques qu'ils donnent l'impression de préférer se jeter sous un train plutôt que d'admettre une erreur de jugement? »* Un vaste chantier, qui ne saurait se résumer – contrairement à ce que l'on pourrait imaginer – à l'idéologie (un reflet des *« différences psychologiques fondamentales qui existent entre les individus »*) et au conditionnement social. Les considérations génétiques feraient-elles qu'on soit prédisposé à être de droite ou de gauche, et que le constat soit observable dès le plus jeune âge ? La vie ne serait-elle pas que la sempiternelle répétition d'une bagarre d'école maternelle ? **Baptiste Liger**

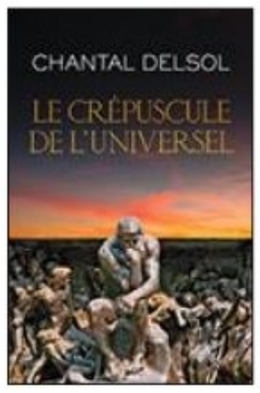
Les Lumières s'éteignent

★★★☆☆

LE CRÉPUSCULE DE L'UNIVERSEL
PAR **CHANTAL DELSOL,** 376 P., CERF, 22€

L'universel ici mis en question coïncide, en gros, avec celui de l'Occident. Chantal Delsol constate dans son ouvrage la fin d'une hégémonie, celle de l'idéologie issue des Lumières, qui se targuait de détenir le sens de l'Histoire. L'universalisation progressive des droits de l'homme fondés sur une conception individualiste de la démocratie exportable et reproductible, au besoin moyennant quelques coups de canon, était l'horizon et le modèle indépassables proposés à l'humanité débarrassée du spectre bolchevique.

Mais ce paradis universel ne fait plus rêver le monde. La Chine avec ses *« valeurs asiatiques »,* certains pays musulmans dans le cadre contraignant de leur orthopraxie religieuse, la Russie, suspectée de néo-eurasisme excessif et inspirée par une conception orthodoxe de la liberté humaine (nécessairement orientée vers le Bien), suggèrent d'autres « universels ». S'appuyant sur les mouvements de défense des souverainetés et des identités nationales, les promoteurs de conceptions « holistes » des droits de l'homme (autrement dit laissant davantage de poids aux groupes qu'à l'individu) sont aussi actifs au cœur de l'Europe démocratique, dans ce qu'on appelait jadis



l'Europe de l'Est, en fait l'Europe centrale. À dire le vrai, ces démocraties « illibérales » contestent moins le modèle démocratique occidental que ses excès, notamment sociétaux. Ils refusent l'organisation plus ou moins délibérée de ce qu'ils pensent être leur disparition en tant que nations souveraines. Bref, l'universel occidental a du plomb dans l'aile. Fausse barbe de l'impérialisme d'un libéralisme nihiliste en fin de carrière, il serait affecté d'une pathologie grave, inscrite *ab initio* dans le projet même des Lumières, et dont les symptômes sont le *« déclin du courage »,* le mépris de soi et une mollesse coupable.

Le Crépuscule de l'universel se lit aisément et offre un panorama des idéologies qui structurent le monde multipolaire en gestation. **Jean Montenot**

HUBERT DIDONA/SAIF IMAGES

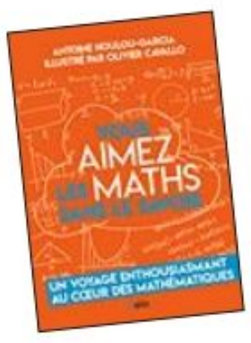
ET AUSSI

★★★★☆ *LEUR ÉCOLOGIE ET LA NÔTRE*
PAR **ANDRÉ GORZ,** 384 P., SEUIL, 22 €
Premier théoricien de l'écologie politique, André Gorz a imposé, dès les années 1970, une réflexion sur la décroissance.

On peut aujourd'hui redécouvrir l'étendue de sa pensée dans un recueil regroupant interviews, lettres et articles. S'appuyant sur la capacité autorégénératrice de la nature, *Leur écologie et la nôtre* expose les dangers de l'anthropocentrisme sans morale, du nucléaire, de la technicisation outrancière ou de l'aliénation des individus par la société du travail et de la consommation. **Baptiste Liger**

★★★☆☆
SOUS LA FORÊT. POUR SURVIVRE IL FAUT DES ALLIÉS PAR **FRANCIS MARTIN,** 240 P., HUMENSCIENCES, 19,90 €
Voici un livre passionnant à la gloire des arbres et des champignons qui les entourent. Francis Martin, patron du laboratoire Arbre à l'Inra de Nancy, décrit dans *Sous la forêt* l'interaction entre les arbres et leurs compagnons souterrains, et la manière dont ils communiquent entre eux. Sans champignons, les houppiers, les troncs, les racines ne se développeraient pas. Un chapitre à ne pas manquer sur les truffes, adorées des Français. **F. M.**

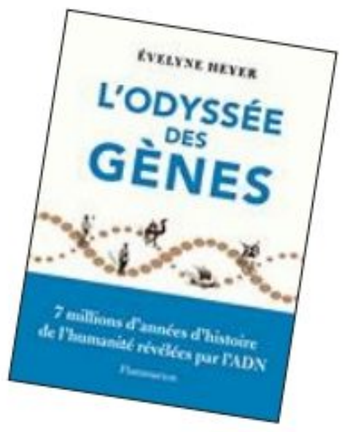
★★☆☆☆ *VOUS AIMEZ LES MATHS SANS LE SAVOIR* PAR **ANTOINE HOULOU-GARCIA,** 144 P., BELIN, 20 €
Si vous aimez maths et devinettes, ce livre est fait pour vous. Antoine Houlou-Garcia, spécialiste des sciences de l'Antiquité, en Italie, a imaginé dix histoires rocambolesques que le lecteur doit débrouiller. On voit défiler des cryptographes et un amateur de sangliers baptisé Rondoulix, des espions modernes et des sénateurs romains, Archimède et le Père Noël. Une mention spéciale pour l'*Homme de Vitruve,* ce dessin mondialement connu de Léonard de Vinci. Alors les maths, inutiles ? Au contraire, essentielles ! **F. M.**



Un campement pygmée dans la région de la rivière Komo, au Congo.

Par monts et par gènes

Biologiste spécialisée en anthropologie génétique, Évelyne Heyer emmène son lecteur au cœur d'une histoire vieille de sept millions d'années. L'histoire de notre propre humanité. Génial.



★★★★☆
L'ODYSSÉE DES GÈNES PAR **ÉVELYNE HEYER,** 400 P., FLAMMARION, 22,90 €.
EN LIBRAIRIE LE 1er AVRIL.

Les gènes sont une machine à remonter le temps. Alors Évelyne Heyer, généticienne des populations, a entrepris d'analyser, grâce à l'ADN, la façon dont les hommes ont peuplé la planète. Une conquête fulgurante, une adaptation vertigineuse.

Dans son *Odyssée des gènes,* elle décrit la séparation d'avec les chimpanzés et la naissance de l'homme moderne. Et s'interroge sur sa sortie d'Afrique. Sur la rencontre de l'Homo sapiens avec l'homme de Néandertal. L'ADN révèle aussi de quelle manière l'homme a conquis l'Asie et l'Amérique, et navigué jusqu'en Australie. L'auteure montre l'influence de la domestication des plantes et des animaux sur les groupes humains, et cherche lesquels ont migré et pour quelles raisons. Si la croissance démographique a précédé ou suivi l'installation de l'agriculture. Le cas des Pygmées, celui des Scythes, celui des Vikings, entre autres, sont examinés. Heyer consacre des passages passionnants aux migrations, ce qui les provoque et leurs conséquences. Ainsi qu'aux nationalismes, qui touchent bien des pays européens.

Quel avenir pour les hommes ?

Et nous, allons-nous changer ? Vieillir encore, si possible en bonne santé ? Grandir encore, alors que certains pays semblent avoir atteint une taille maximale ? Évelyne Heyer s'interroge ainsi sur l'avenir des hommes sur Terre, alors que nous comptons déjà plus de 7 milliards d'individus. Impossible dès lors de ne pas se poser des questions sur nos modèles de développement.

Mais notre anthropologue surdouée n'a pas seulement travaillé en laboratoire. Elle a parcouru le monde à la rencontre de chercheurs exceptionnels et de tribus remarquables. Elle a visité des fermes et aussi des élevages nomades, examiné les étals des marchés et l'équipement des cuisines. Regardé les visages et les silhouettes. Contemplé des déserts brûlants et des montagnes glacées. Ce qui donne à ce document exceptionnel une note humaine bienvenue. **Françoise Monier**

YVES GELLIE/PINK/SAIF IMAGES

Tout l'art de la tradition

La Japonaise Noriko Morishita a découvert la cérémonie du thé alors qu'elle était jeune étudiante. Et réalisé, avec les années, qu'il s'agissait d'une éthique de vie, d'une leçon sur soi et sur le monde.

★★★☆☆

LA CÉRÉMONIE DU THÉ. OU COMMENT APPRENDRE À VIVRE LE MOMENT PRÉSENT (NICHINICHI KORE KOJITSU) PAR **NORIKO MORISHITA,** TRADUIT DU JAPONAIS PAR TOMOKO OONO, 220 P., MARABOUT, 19,90 €

L'actrice Haru Kuroki dans le film *Dans un jardin qu'on dirait éternel.*

Boire peut tout à fait rimer avec savoir. Prenons l'exemple de l'un des enseignements principaux de la cérémonie du thé au Japon : *« Vis le présent dans une perspective de temps long. »* Revenant sur vingt-cinq ans de pratique de ce rituel ancestral, Noriko Morishita nous livre un récit à mi-chemin entre l'essai et l'autobiographie – justement intitulé *La Cérémonie du thé,* qui a d'ailleurs inspiré un film à succès*. C'est à l'âge de 20 ans, alors qu'elle entre à l'université pour y suivre des études de lettres, que Noriko décide de se rendre à un cours de cérémonie du thé. De prime abord, cette pratique traditionnelle lui paraît conservatrice, stricte et aussi ringarde que les danses de salon. L'*otemae* – préparation du thé dans les règles de l'art – est régie par un grand nombre de préceptes et de conventions que la jeune apprentie se doit de respecter. D'abord, il faut être assis dans la posture formelle du *seiza,* c'est-à-dire, les jambes repliées sur le sol et le buste bien droit ; puis, de la façon de marcher à l'orientation de la louche qui permet de servir le liquide, chaque geste est codifié et doit être reproduit de façon exemplaire.

Trouver un équilibre avec la nature

Quand on est novice dans l'art de servir le thé, on peut vite être dépassé par ce protocole minutieux, mais Noriko persiste, sans vraiment savoir pourquoi. Et au cours de cet apprentissage, l'auteure nous montre que *« la voie du thé »* n'est pas seulement un exercice de précision, mais un espace de découverte de soi qui convoque les cinq sens et pousse à l'introspection. Parce que la cérémonie du thé évolue au fil des saisons et se répète dans un mouvement cyclique perpétuel, elle permet de s'ouvrir au monde et de trouver un équilibre avec la nature.

Jeanne Camos

* *Dans un jardin qu'on dirait éternel* de Tatsushi Omori. (En salles prochainement)

Entre terre et mer

★★★☆☆

AGRONAUTES. À LA RECHERCHE D'UNE AGRICULTURE LIBÉRÉE DES PESTICIDES PAR **CÉDRIC RABANY,** 166 P., NOURITURFU, 14 €

★★☆☆☆

DE RADES EN COMPTOIRS PAR **PATRICK CADOUR,** 248 P., L'ÉPURE, 20 €. EN LIBRAIRIE LE 17 AVRIL.

Décidément, la terre tourne à l'envers. *« On préfère les salades sans contamination de terre (obligeant pour la mâche à des techniques de ratissage dignes de jardins shintoïstes) et on imagine l'avenir agricole hors sol, dans des containers* […] *ou sur le toit de nos immeubles. C'est plus cool. »* Nous avons longtemps sous-estimé l'importance de nos sols, malmenés par une agriculture moderne agressive (utilisation de pesticides, engrais ou monoculture), pourtant, la terre et son vivant sont vitaux à la survie de l'homme. L'auteur, Cédric Rabany, a parcouru le monde à la recherche de pratiques agricoles plus propres et surtout plus soucieuses de l'environnement. Est-ce une pure « agrotopie » que de vouloir imaginer des systèmes agronomiques autosuffisants ? À travers *Les Agronautes,* l'agronome présente le fruit de ses recherches avec un ton à la fois drôle et engagé.

Les délices des ports

De son côté, Patrick Cadour, créateur de Culture Food, société spécialisée en « contenu de marque », et enfant des rivages bretons du Finistère, prend le large. S'il est avéré que l'on mange plutôt mal dans les gares et aéroports, il en est tout autrement pour les ports. L'auteur a écumé les guinguettes de littoral pour rapporter, *De rades en comptoirs,* des recettes fortement iodées qu'il compile dans cet ouvrage chargé de récits maritimes. Après avoir évoqué toutes les boissons que l'on trouve sur les comptoirs à marins, Patrick Cadour raconte non sans délectation tous les plats qu'il a pu goûter à travers ses périples. Recettes à l'appui.

Mina Soundiram

ART HOUSE

ANTIGONE

Sophocle

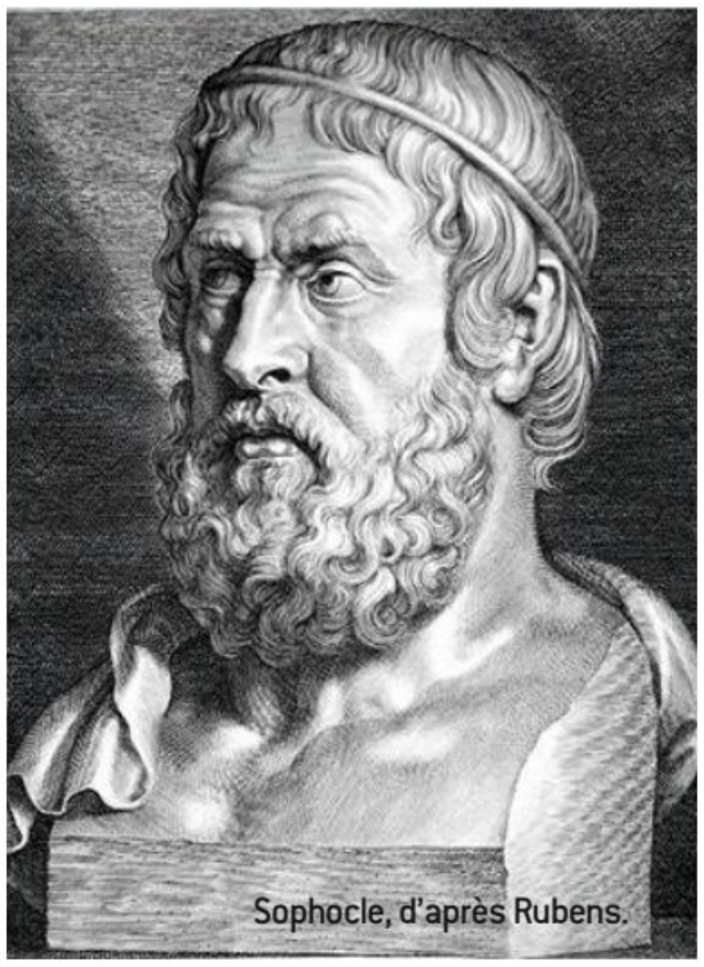
Si *Antigone* est, avec *Œdipe roi,* la plus célèbre des tragédies conservées de Sophocle, elle est certainement la plus « politique ». Depuis le siècle de Périclès, le mythe d'Antigone a fait l'objet de nombreuses déclinaisons. À l'occasion de la sortie du film de la Québecoise Sophie Deraspe, retour sur une œuvre fondamentale.

« *L'une des œuvres d'art les plus sublimes et à tous égards les plus accomplies de tous les temps*[1]. » Ainsi s'exprimait G.W.F. Hegel – un jugement largement partagé depuis par nombre de philosophes, écrivains ou hommes de théâtre[2]. *Antigone* est en effet, avec *Œdipe roi,* l'un des sommets de la tragédie grecque. Et si l'œuvre de Freud a contribué à diffuser la légende œdipienne, le complexe éponyme ayant alors parfois éclipsé la geste malheureuse du fils de Laïos et de Jocaste[3], la pièce-adaptation de Jean Anouilh a su moderniser hors de tout complexe une Antigone résistante, qui dit « non » à l'ordre des choses que défend Créon, l'homme d'État qui doit tenir la barre par gros temps [voir encadré ci-contre].

En dépit de la distance des civilisations et du prisme déformant des traductions, le personnage de Sophocle – la jeune femme résolue, l'orgueilleuse fille d'Œdipe (et son bâton de vieillesse) – fait toujours entendre son refus indigné. Pour le meilleur souvent et pour le pire parfois, Antigone inspire génération après génération toutes celles et tous ceux qui refusent de transiger avec une réalité qu'ils jugent inacceptable. Sa voix vient pourtant d'une autre époque du monde. Une raison suffisante pour revenir sur ce chef-d'œuvre et sur l'homme qui l'a composé.

Un poète tragique couronné

Sophocle a vécu quatre-vingt-dix ans, pendant une période exceptionnelle de l'histoire de l'humanité. Il a vu construire le Parthénon, Hérodote lire en public des passages de son *Enquête,* Périclès vanter les mérites de la démocratie dans une célèbre oraison funèbre rapportée par Thucydide[4], Socrate « inventer » la philosophie en réaction à la culture rhétorique des sophistes. Il est



Sophocle, d'après Rubens.

avec Eschyle, son aîné de trente ans, et Euripide, de dix ans son cadet, l'un des trois maîtres de la tragédie antique.

Né en 497/496 (ou en 495/494) à Colone, non loin de l'Acropole, il est le fils d'un riche fabricant de poignards ou, selon d'autres sources, d'un charpentier ou d'un forgeron, en tout cas d'un artisan. Il semble avoir reçu une solide éducation. Le jeune Sophocle se distingue par ses aptitudes en gymnastique et en musique, deux disciplines essentielles dans la *paideia* (formation) du citoyen athénien. Eschyle lui aurait appris l'art du tragédien. Sa beauté et ses talents de danseur lui valent d'être choisi pour faire partie du chœur des éphèbes qui célébra la victoire de Salamine (480).

Vers 469/468, il fait représenter ses premières tragédies et remporte une couronne devant Eschyle. Rappelons que les pièces n'étaient jouées qu'une fois et que leur succès ne dépendait pas du nombre des représentations. Organisées et financées par la Cité, très codifiées (mètre des vers, organisation scénique, etc.), elles jouaient un rôle politique et religieux essentiel : les Athéniens y prenaient conscience de leur appartenance à la Cité. Jouées devant l'ensemble des citoyens (femmes et esclaves compris) lors des fêtes consacrées à Dionysos, les tragédies étaient évaluées par un jury de dix membres désignés par tirage au sort. Sophocle, auteur dramatique, a presque toujours été couronné : plus de vingt victoires, jamais classé au-delà de la troisième place.

Un politique dans l'ombre de Périclès

À la différence d'Eschyle ou d'Euripide, Sophocle a occupé des fonctions politiques importantes. Passé la cinquantaine, vers 443/442, au moment de la création d'*Antigone,* il exerce la responsabilité d'« hellénotame » – il s'agissait de s'assurer que les alliés d'Athènes s'acquittaient bien du tribut qu'ils devaient à leurs protecteurs. En 441 (ou en 440), peut-être à cause du succès d'*Antigone*[5], il est élu stratège et dirige, aux côtés et sous l'autorité de Périclès, l'expédition punitive contre Samos. Périclès victorieux réprime avec dureté les rebelles samiens, ordonnant qu'on laisse sans sépulture les cadavres de certains d'entre eux. Pour qui a lu *Ajax* ou *Antigone*, il est difficile d'imaginer Sophocle approuvant cet usage.

Une seconde stratégie échut à Sophocle en 428, au début de la guerre du Péloponnèse. Après la disparition de Périclès, les décisions des dix stratèges se firent plus collégiales. Sophocle, alors doyen du groupe, se serait enrichi, au point de susciter les railleries d'Aristophane dans *La Paix*. En 405, peu avant la défaite d'Athènes contre Sparte, Lysandre, le général lacédémonien à la tête des troupes qui assiègent la ville,

THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART

décrète une trêve pour que l'on puisse rendre au poète les honneurs funèbres.

De Sophocle, seulement sept tragédies complètes ont été conservées alors que l'on en dénombre, au vu des citations et des catalogues, plus d'une centaine, peut-être cent vingt-trois ! *Ajax*, sans doute la plus ancienne, *Antigone* (442/441 ?), *Œdipe roi* (427 ?), *Électre* (427 ?) et *Les Trachiniennes* ne peuvent être datées avec certitude, contrairement à *Philoctète*, jouée en 409, et à *Œdipe à Colone*, représentée en 401, donc après la mort de Sophocle. Cette dernière tragédie est la troisième et la dernière pièce tirée du cycle de la légende thébaine. Bien que composée longtemps après *Antigone*, *Œdipe* à *Colone* narre des faits antérieurs : la mort d'Œdipe, vieillard errant et aveugle aux côtés de sa fille compatissante. À la fin de la pièce, celle-ci se lamente de ne pouvoir se recueillir sur la tombe de son père et demande même à mourir (v.1733).

La malédiction des Labdacides

De fait, *Antigone* conclut l'épopée de l'infortunée « famille » des Labdacides, dont Œdipe (le petit-fils de Labdacos) et Antigone sont les figures principales. Les Argiens viennent d'être lourdement défaits : ils étaient venus aider Polynice – dont le nom *Poluneikes* signifie « celui qui abonde en discordes » – afin que ce dernier reprenne à son frère, Étéocle, le pouvoir à Thèbes. Étéocle et Polynice, les deux fils d'Œdipe, sont morts durant la bataille. Créon, le frère de Jocaste devenu à son tour roi de Thèbes, interdit par décret, sous peine de lapidation, qu'on enterre Polynice, coupable de s'être rebellé contre sa propre patrie.

Dans le prologue, Antigone fait ainsi part en secret à Ismène de la résolution qu'elle a prise de transgresser l'interdit de Créon. S'élève alors un conflit entre les deux sœurs. Elles savent que la malédiction qui pèse sur les Labdacides ne s'arrêtera qu'avec la lignée, le nom même d'Antigone (« anti-engendrement ») semblant d'ailleurs impliquer cette extinction. Nées de *« nobles parents »*, Antigone et Ismène ont reçu le malheur en héritage. Œdipe et Jocaste sont en effet *« souillés »* par un parricide et d'incestueuses amours. Antigone le rappellera plus avant dans le drame : *« Mariage aberrant de mon père, /Lit que ma mère avait elle-même fait, /Où elle coucha avec mon malheureux père./De quels coupables un jour suis-je née damnée*[6] *! »* (v. 863-866) C'est la faute tragique aux conséquences désastreuses. Dans la pièce, le mot grec *âtè* (il apparaît dès le vers 4), souvent traduit par divers vocables, pointe « l'égarement » et le trouble causés par cette souillure. C'est aussi pourquoi le chœur des vieillards athéniens en chante le caractère inéluctable dans le deuxième *stasimon* (les *stasima* sont les intermèdes lyriques dans lesquels, hors de tout progrès de l'action, le chœur analyse la situation).

Antigone soutenant Œdipe, son père aveugle. Toile de 1835 réalisée par Per Wickenberg.

PER WICKENBERG

Antigone, féministe avant la lettre ?

Pour l'instant, Antigone est décidée à braver, seule de préférence, l'interdit de Créon. Ismène a peur *« de violer la loi »* – *« J'entends obéir aux pouvoirs établis. Les gestes vains sont des sottises*[7]*. »* (v. 67-68) De plus, s'opposer à l'ordre des hommes ne saurait être l'affaire des femmes. *« Rends-toi compte d'abord que nous ne sommes que des femmes : la nature ne nous a pas faites pour lutter contre des hommes »*, assène-t-elle à sa sœur. Plus tard, lorsqu'il interroge Antigone, Créon adresse au Coryphée, le chef du Chœur, cette réflexion attestant qu'il ne peut tolérer le fait, à ses yeux contre l'ordre naturel, qu'une femme s'oppose à lui : *« Cette fille* [Antigone] *a déjà montré sa démesure en passant outre à des lois établies* […]. *Désormais, ce n'est plus moi, mais c'est elle qui est l'homme, si elle doit s'assurer impunément un tel triomphe. »* (v. 480-485)

Antigone n'est pas pour autant une féministe avant la lettre : elle estime qu'elle se doit aux divinités d'en bas plus qu'aux hommes dont le règne se limite aux vivants, c'est peut-être là son *hybris*, sa démesure. Fière, *« saintement criminelle »* (v. 74), elle renvoie brutalement Ismène : *« Sois tranquille,* […] *même si tu voulais plus tard agir, je n'aurais pas la moindre joie de te savoir à mes côtés. »* Après la *parodos* (entrée en scène du Chœur) où de dignes vieillards thébains célèbrent par leur chant la victoire de leur cité, Créon, qui les a convoqués ●●●

Anouilh, comme un voleur ?

La pièce de Jean Anouilh est l'une des œuvres littéraires les plus étudiées au lycée. Elle réactualise l'ancienne légende en la déplaçant dans le contexte historique de l'Occupation et du conflit entre la Résistance et la Collaboration. Dans un entretien, Jean Anouilh explique comment lui est venue l'idée de réécrire *Antigone* : *« L'*Antigone *de Sophocle* […] *a été un choc soudain pour moi pendant la guerre* […]. *Je l'ai réécrite à ma façon, avec la résonance de la tragédie que nous étions alors en train de vivre* […]. *Et je me suis glissé dans la tragédie de Sophocle comme un voleur – mais un voleur scrupuleux et amoureux de son butin. »* Il en a tiré une *« pièce noire »* tout à fait remarquable et très différente de l'originale. Le prologue devient un personnage qui présente les autres protagonistes en dévoilant comment la pièce va finir pour chacun. Le spectateur d'Anouilh, comme celui de Sophocle, connaît ainsi par avance l'histoire qu'on lui montre. Mais les dieux grecs s'étant depuis longtemps enfuis, les personnages d'Anouilh n'y font plus guère référence. Antigone est une rebelle moderne : la piété, les divinités souterraines, ce n'est pas son truc. Elle y gagne en humanité. Sa conduite s'explique par des motifs psychologiques. C'est une résistante, une patriote courageuse dont l'attitude sans concession a des conséquences dangereuses. Créon aussi s'humanise. Il n'a plus la brutalité du tyran de Sophocle. Sceptique, comme la génération qui avait fait la guerre de 14, il a du bon sens, essaye d'éviter le pire. Il est plutôt le vainqueur de la pièce. De là à y voir une apologie cryptée du régime de Vichy, il y a un pas qu'on ne peut franchir qu'à la condition de ne pas y annexer l'auteur (la pièce a été créée le 4 février 1944). Anouilh, certes conservateur et quoique caractérisé par une forme de distance ironique, est lui-même déchiré par ce conflit entre deux légitimités (celle d'Antigone et celle de Créon), qui s'avéra aussi être un conflit de générations. J.M.

Antigone donnant la sépulture à Polynice
par Sébastien Norblin de la Gourdaine, 1825.

●●● pour leur dicter *« les principes sur lesquels* [il entend fonder] *la grandeur de Thèbes »,* leur annonce sa décision d'interdire Polynice de sépulture. Un garde prévient alors le roi, non sans tergiverser, que son autorité a déjà été bafouée : le corps de Polynice a été rituellement honoré et couvert de poussière.

Le premier *stasimon* qui ponctue la séquence est l'occasion pour le Chœur de faire l'éloge paradoxal de l'homme, créature merveilleuse et terrible. Si ses conquêtes et son intelligence le prémunissent contre le vent et l'intempérie, elles échouent à le préserver de la mort et à le rendre bon. Le Chœur de tirer cette conclusion : celui qui honore les lois de la Cité est suprêmement politique *(hupsipolis),* celui qui par bravade laisse le mal s'y développer est *apolis*, inapte à la Cité, apolitique au sens fort. La question est de savoir si ce jugement s'applique à Antigone, à Créon ou aux deux.

Le fou n'est pas celui qu'on croit

Peu après, un garde amène Antigone devant Créon. Prise en flagrant délit, elle ne nie pas les faits, au contraire. L'interdit du roi ? *« Ce n'était pas Zeus qui l'avait proclamé, ni la Justice* (Diké) *trônant aux côtés des dieux d'en bas. »* (v. 450-451) La compétence de Créon ne s'applique pas au monde des morts dont elle suit les lois. Elle suit les usages supérieurs, non écrits et éternels, des dieux. Elle ajoute : *« Je te parais sans doute agir comme une folle. Mais le fou pourrait bien être celui même qui me traite de folle. »* Le Coryphée constate que l'intransigeance d'Antigone montre qu'elle est bien la fille de son père. Et celle-ci d'accuser enfin en Créon la loi du plus fort, démasquant sa folie tyrannique : *« C'est l'avantage de la tyrannie qu'elle a le droit de dire et faire absolument ce qu'elle veut. »* Le roi, excédé, répond en condamnant Antigone et sa sœur Ismène qu'il suppose alors de mèche avec elle : *« Eh bien donc, s'il te faut aimer, va-t'en sous terre aimer les morts. Moi, tant que je vivrai, ce n'est pas une femme qui me commandera. »* (v. 524-525)

Dialogue de sourds entre un père et son fils

Suit un second affrontement, cette fois entre Créon et son dernier-né, Hémon (le fiancé d'Antigone). À la fois désespéré et confiant dans un père qui lui a toujours montré le droit chemin, il vient plaider en faveur de celle qu'il aime. C'est l'occasion pour le roi de lui dire ce qu'il estime être son devoir d'homme : *« Ne va jamais, pour le plaisir que peut te donner une femme, perdre la raison, et sache bien que c'est une étreinte glacée que celle que vous offre au logis une épouse méchante. »* (v. 649 *sq.*)

À cette nouvelle invective contre les femmes, Créon ajoute la raison d'État : *« C'est à celui que la cité a placé à sa tête que l'on doit obéissance, et dans les plus petites choses, et dans ce qui est juste, et dans ce qui ne l'est pas. »* Hémon lui rétorque que le peuple de Thèbes, *« égal à la cité »,* est de l'avis d'Antigone. Son père lui demande alors si c'est à la Cité de dire ce qu'il faut faire, laissant peu à peu le tyran prendre le pas sur le serviteur de l'État : *« Thèbes aurait donc à me dicter mes ordres ? » « Faudrait-il donc que je gouverne pour un autre que moi ? » « La cité* [polis] *n'est-elle pas propriété du chef? »*

À quoi Hémon répond qu'*« il n'y a pas de cité qui soit le bien d'un seul homme »* et que Créon serait *« bien fait pour commander une cité vide ».* Excédé, le roi met un terme à la discussion : *« Jamais tu n'épouseras cette femme vivante ! »* Hémon menace : *« Hé bien ! Elle mourra ; mais en mourant elle en tuera un autre. »* (v. 751) Et le fils de dire que son père n'a plus sa raison, qu'il est pris de démence *(mania).* Si Créon épargne Ismène, qui n'a pas approché le cadavre de Polynice, il condamne, inflexible, Antigone à être enfermée *« toute vive au fond d'un souterrain creusé dans le rocher ».*

La tragédie de Créon

Antigone s'en va rejoindre les siens sous terre devant le Chœur qui ne peut retenir ses larmes. Le Coryphée chante la catabase d'Antigone : *« Seule d'entre les mortels, c'est de toi-même, et vivante, que tu descends dans les enfers. »* (v. 821-822) Faisant ses adieux à la lumière, elle s'explique une dernière fois par un étrange raisonnement qu'elle adresse à Polynice : *« Pour avoir entouré de mes soins ton corps, voilà mon salaire. J'ai fait pour toi ce que je devais, aux yeux des gens qui réfléchissent. Si j'avais été mère, si j'avais eu des enfants, si c'était mon mari mort qui se trouvait là à pourrir sur le sol, je n'aurais pas* […] *entrepris cette tâche. En vertu de quoi puis-je l'affirmer ? Si j'avais perdu un mari, je pouvais en trouver un autre, avoir un enfant d'un autre homme, si j'avais perdu le mien ; mon père et ma mère ont été ensevelis, ils sont chez Hadès, aussi nul autre frère ne me fut jamais né d'eux. »* (v. 903 *sq.*)

Sentant que le monde chtonien menace la Cité, Créon est venu presser les gardes de hâter l'exécution de la sentence. Tirésias, le devin aveugle, intervient et annonce au roi que des

BEAUX-ARTS DE PARIS. DIST. RMN-GRAND PALAIS/IMAGE BEAUX-ARTS DE PARIS

Antoine Desrochers et Nahéma Ricci dans le film *Antigone*, adaptation contemporaine de la pièce de Sophocle par Sophie Deraspe.

Antigone au Québec

Fuyant la Kabylie avec sa famille, Antigone (Nahéma Ricci) vit aujourd'hui au Québec. Elle semble promise à un bel avenir, jusqu'à ce que son aîné, Étéocle, soit victime d'une bavure policière et que son autre frère, Polynice, se fasse arrêter. Afin d'empêcher l'extradition de Polynice (et celle de sa grand-mère), Antigone se substitue à celui-ci au parloir. Sans imaginer les conséquences de son acte. En attente de son procès, elle pourra se fier à son ami, Hémon. Sans compter sur la pression populaire, parfois à double tranchant… Voici une très libre transposition contemporaine de Sophocle, proposée par la Canadienne Sophie Deraspe, dans un cadre actuel et résolument social. Ainsi Tirésias transformé en une psychiatre aveugle, ou le chœur antique devenu réseaux sociaux. Entre chronique d'adolescence, fable morale et film de tribunal, cette *Antigone* 2020 montre à la fois une indéniable ambition et une réussite en demi-teinte. Nahéma Ricci y est éclatante et la mise en scène s'avère intelligente, mais la prolifération des thèmes abordés surcharge le récit, rendant certaines scènes peu crédibles et certains messages lourds. On songe alors à ce que le Québécois Denis Villeneuve avait réussi en proposant sa (formidable) version d'*Incendies* de Wajdi Mouawad… **Baptiste Liger**

***Antigone* de Sophie Deraspe avec Nahéma Ricci, Nour Belkhiria, Rawad El-Zein… (En salles prochainement)**

présages indiquent que la colère des dieux s'est excitée contre lui et qu'elle se traduira, mort pour mort, par *« un mort issu de* [ses] *propres entrailles »*. Créon fléchit enfin et prend alors conscience de la catastrophe. Sur les conseils du Coryphée, il se précipite pour délivrer Antigone. Un messager apprend au Chœur que le roi n'est pas arrivé à temps : auprès du cadavre d'Antigone gisait celui d'Hémon.

Créon a reconnu sa propre erreur trop tard, dès lors *« sa raison déraisonne » : « Tout vacille entre mes mains, et sur mon front s'est abattu un sort trop lourd à porter. »* (v. 1344 *sq.*) Il s'avance portant le cadavre d'Hémon tandis que s'élève la lamentation finale, le fameux *kommos* semi-lyrique où le Coryphée répond par ses leçons de sagesse à la plainte du père malheureux, tandis qu'un messager apprend à ce dernier le suicide d'Eurydice, son épouse. La tragédie d'Antigone est bien devenue celle de Créon.

De vieilles choses toutes neuves

Certes, la distance nous a rendus étrangers à la manière dont les contemporains de Sophocle « vivaient » leurs mythes. Ce n'étaient pas, pour eux, des symboles ou des paraboles censés figurer quelque réalité fondamentale, mais plus simplement une « parole vraie » à travers laquelle se montrait le fond de ce qui est[7]. Pourtant, plus que d'autres, le mythe d'Antigone nous demeure proche justement en ce que nous percevons que s'y joue l'énigme que l'homme est à lui-même. Cette dernière se décline en l'occurrence en bien d'autres questions – contraintes du pouvoir qui rendent fou celui qui le possède, lutte des sexes, opposition entre les lois de la Cité et celles de la famille ou du clan – qui n'ont eu de cesse de stimuler les créateurs. Bref, l'œuvre de Sophocle, et *Antigone* tout particulièrement, est bien du nombre de ces *« choses vieilles toutes neuves*[8] » à une époque où tant de choses neuves sont déjà très vieilles.

Jean Montenot

---

1. G.W.F. Hegel, *Esthétique* (t. 2), Le Livre de Poche, 1997. ***2.*** Georges Steiner, *Les Antigones,* Gallimard, 1986 ; Simone Fraisse, *Le Mythe d'Antigone,* Armand Colin, 1974. ***3.*** Voir la mise au point de Jean-Pierre Vernant, *Œdipe et ses Mythes,* Complexe, 1994. ***4.*** Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse.* Livre II, Les Belles Lettres, 2009. ***5.*** Jacques Jouanna, *Sophocle,* Fayard, 2007. ***6.*** Sophocle, *Antigone,* trad. J. et M. Bollack, Minuit, 1999. ***7.*** Ici et pour les autres citations, nous reprenons, parfois modifiée, la traduction de Paul Mazon (Livre de Poche, 1991). ***7.*** W.F. Otto, *Essais sur le mythe,* TER, 1987. ***8.*** Jean Cocteau, « À propos d'Antigone », in *Cahiers Jean Cocteau,* n° 10.

EN BREF…

BIO

496 av. J.-C. : Naissance de Sophocle à Colone. **480 :** Il participe aux chœurs célébrant la victoire de Salamine. **469/468 :** Première victoire de Sophocle. **443/442 :** Succès d'*Antigone*. **441 (ou 440) :** Sophocle élu stratège, expédition contre les Samiens. **427 (?) :** *Œdipe roi* ; *Électre*. **405 :** Mort de Sophocle. **401 :** *Œdipe à Colone* est représenté à Athènes. **1637 :** *Antigone,* pièce de théâtre de Jean Rotrou. **1922 :** *Antigone* de Jean Cocteau. **1944 :** *Antigone* de Jean Anouilh. **1948 :** *Antigone* de Bertolt Brecht.

ŒUVRES

Traductions les plus accessibles et les plus récentes : Jean Lauxerois, Arléa, 2005 ; Florence Dupont, L'Arche, 2007.

EN FOLIO CLASSIQUE : in *Tragédies complètes,* trad. Paul Mazon.

EN GF : trad. Robert Pignarre, revue par Charles Guittard, éd. avec dossier.

DANS DES VOLUMES REGROUPANT L'ENSEMBLE DES TRAGIQUES GRECS :
Tragiques grecs. Eschyle, Sophocle, trad. Jean Grosjean, Pléiade.

Les Tragiques grecs, trad. Paul Mazon révisée par Jules Villemonteix, Robert Laffont/Bouquins.

Les Tragiques grecs, trad. Victor-Henri Debidour, Le Livre de Poche/La Pochothèque.

Sur YouTube, la conférence de Charles Méla : « Autour de *Antigone* de Sophocle ».

BIOGRAPHIES

Jacques Lacarrière, *Sophocle,* L'Arche, 1960.
Gabriel Germain, *Sophocle,* Seuil, 1969.
Jacques Jouanna, *Sophocle,* Fayard, 2007.

ÉTUDES

Friedrich Hölderlin, *Remarques sur Œdipe. Remarques sur Antigone,* 10-18, 1965.
Karl Reinhardt, *Sophocle,* trad. E. Martineau, Minuit, 1971.
Suzanne Saïd, *La Faute tragique,* Maspero, 1978.
Georges Steiner, *Les Antigones,* Gallimard, 1986.
Jean Bollack, *L'Œdipe roi de Sophocle* (4 vol.), Presses universitaires du Septentrion, 1990 ; *La Mort d'Antigone. La Tragédie de Créon,* PUF, 1999.
Jacqueline de Romilly, *La Tragédie grecque,* PUF/Quadrige, 2006.
Jean Lauxerois, *La Beauté des mortels,* DDB, 2011.

CINÉMA

Antigone de Yórgos Tzavéllas, Grèce, 1961.
Les Cannibales de Liliana Cavani, Italie, 1970.
Antigone de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, 1992.
Antigone de Sophie Deraspe, Québec, 2020 (voir encadré ci-dessus).

BRUNO
DEWAELE

L'AUTRE QUARANTAINE

En écrivant ici même, en mars 2019, que les mots, loin d'être de « simples outils sans âme », nous avaient « précédés de beaucoup dans l'existence » et pouvaient, à ce titre, « humilier et blesser », nous n'imaginions pas une seconde préparer un plaidoyer *pro domo* ! C'est pourtant bien votre serviteur qui, le mois dernier, s'est fait prendre par la patrouille (en l'occurrence, un de nos lecteurs) pour avoir vu du « petit-nègre » dans un tour syntaxique peu orthodoxe. « Politiquement très incorrect », nous sommes-nous vu signifier…

On nous fera la grâce de croire que nous n'avons pas viré notre cuti en un an ; que le chroniqueur, hier encore conscient de la charge émotionnelle que revêtent certains vocables sensibles, en a soudain fait abstraction pour afficher sans vergogne d'obscurs penchants suprémacistes ! De fait, on était allé vérifier avant publication ce qu'en disaient des dictionnaires réputés aujourd'hui craindre l'eau froide, en chats échaudés qu'ils furent naguère – qui ne se souvient des dérives d'un Pierre Larousse prisonnier des clichés de son époque ?

Et là, rien. Aucune mise en garde du genre « péjoratif ». « Raciste », encore moins. Le Petit Larousse se contente de « familier » et « vieilli ». Voilà qui n'était pas de nature à nous empêcher de dormir, nous avons toujours confessé un faible pour l'archaïsme et ne détestons rien tant qu'un discours guindé ! Robert ne fronce pas davantage le sourcil quand, par extension de sens, il définit sobrement ce petit-nègre comme du « mauvais français ». Même sérénité retrouvée dans le TLF (Trésor de la langue française) et la neuvième édition du Dictionnaire de l'Académie, le premier allant jusqu'à préciser que *nègre* lui-même « semble en voie de perdre ses connotations péjoratives en raison de la valorisation des cultures du monde noir ». Bref, on est loin de l'anathème.

Pour autant, n'ayons garde d'esquiver le débat : élargissons-le bien plutôt ! Nous nous demandons pour notre part si cette obsession – très anglo-saxonne – du politiquement correct, sous le couvert d'une croisade purificatrice (pardon : d'une mission, celui-là est également connoté), n'a pas pour but inavoué de cacher la poussière sous le tapis. Qui croira en effet qu'il suffise de bien dire pour ne plus jamais laisser faire ? On se gargarise, en ces temps voués à la repentance tous azimuts, du nécessaire « devoir de mémoire ». Ne siérait-il pas de l'étendre aux mots ? Plutôt que de mettre ceux-ci en quarantaine, de les laisser nous rappeler, pour notre édification, que ces préjugés ont existé, qu'ils font malheureusement partie intégrante de l'humaine condition, et que le plus sûr moyen d'en triompher – le seul ? – n'est pas de détourner les yeux mais de les regarder en face.

> Qui croira qu'il suffise de bien dire pour ne plus jamais laisser faire ?

La leçon, de ce point de vue, nous a été donnée – mordante ironie du sort – par ceux que nous avons jadis cru pouvoir mépriser. Ne sont-ce pas les victimes qui, Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor en tête, se sont approprié le mot que leurs bourreaux n'osaient plus prononcer pour s'en draper comme d'un étendard : celui, si nous osons dire immaculé, de la « négritude » ? Magistrale façon de démontrer que le politiquement correct n'échappe pas plus à la subjectivité qu'à l'hypocrisie. Pourquoi *Noir* serait-il plus convenable que le descendant du *niger* latin, lequel veut dire exactement la même chose, quand traiter un Asiatique de *Jaune* relève de l'insulte (« péjoratif » pour Larousse, « emploi raciste » pour Robert) ? Moins convenable, toutefois, que son homologue anglais, le *Black* étant, pour sa part, porté comme une décoration… Allez y comprendre quelque chose !

SÉBASTEIN HARDY

LE MOT DU MOIS
« pangolin »

Que le serpent eût quelque chose à se reprocher dans la propagation de ce damné coronavirus, voilà qui n'aurait pas surpris grand monde : entre ce reptile et nous, c'est une histoire vieille comme le monde puisqu'elle remonte à l'Éden. Même chose ou à peu près pour la chauve-souris, laquelle, à tort ou à raison, n'a pas toujours joui dans les chaumières d'une réputation sans tache. Mais le pangolin ? Ne lui donnerait-on pas le bon Dieu sans confession ? Quiconque a lu l'excellent ouvrage d'Henriette Walter et de Pierre Avenas, *L'Étonnante Histoire des noms des mammifères* (Robert Laffont), sait pourtant que l'étymologie aurait dû depuis longtemps nous mettre la puce à l'oreille. Le mot nous vient en effet du malais, *pang-goling* signifiant « celui qui s'enroule ». Et notre petit animal a toutes les raisons, en ce moment, de se… mettre en boule contre la gent humaine. Espèce en voie de disparition, principale victime au monde d'un braconnage qui en veut à ses chair et écailles (aux supposées vertus médicinales), menacé comme jamais par le réchauffement climatique et même moqué en son temps, fût-ce gentiment, par Pierre Desproges, qui ne comprendrait qu'il ait eu subitement envie de se rappeler à notre – bon ? – souvenir ? Si telle était bien son intention, force est de reconnaître qu'il a réussi son coup !

LE TRUC DU CHAMPION
TRÉMA OU PAS ?

Comme si nos accents (du grave à l'aigu en passant par le circonflexe) ne suffisaient pas déjà à plonger l'usager du français dans des abîmes de circonspection, il y a, par-dessus le marché, le tréma ! Où, par exemple, vous paraîtrait-il opportun de l'ajouter dans la liste de noms, communs ou propres, que voici : *coefficient, Edgar Poe, goéland, Groenland, israélien, Laennec, moelle, Nuremberg, troène, Zurich…* Les jeux sont-ils faits ? Eh bien, la bonne réponse était : nulle part ! Les dix graphies proposées étaient en tout point conformes à l'orthographe. En revanche, gardez-vous bien de l'omettre dans *aïeul, ambiguïté, canoë, ciguë* (ou *cigüe*), *coïncidence, inouï, Israël, Saint-Saëns,* etc. Difficile, cela dit, de vous procurer la boussole qui va bien, l'arbitraire n'étant pas plus absent ici qu'ailleurs. Il est malgré tout un repère infaillible : jamais un « i » n'est coiffé du tréma quand il fait suite à un « é ». Cela, certes, ne résoudra pas tous vos problèmes – où serait le charme ? –, mais voilà qui, à tout le moins, vous épargnera bien des affres à l'heure d'écrire *absentéisme, canoéiste, décaféiné, homogénéité, kaléidoscope, onomatopéique, pléiade, Pompéi, séisme, velléitaire…* et tant d'autres !

O. ELIAS

QU'EST-CE QU'ON DIT ?
« RABATTRE » OU « REBATTRE » LES OREILLES ?

Dans l'absolu, bien sûr, des oreilles peuvent toujours *se rabattre,* quand bien même ce serait inesthétique et surtout contre-productif ! Pourtant, c'est bien du verbe *rebattre* qu'il convient d'user dans l'expression *rebattre les oreilles (à quelqu'un) (de quelque chose),* entendez par là le lui « répéter à satiété ». Que l'on songe, pour s'en souvenir et ne plus confondre ces paronymes, aux sujets *rebattus*, lesquels sont devenus banals, éculés, à force d'être ressassés jusqu'à plus soif ! Ce que vous avez parfaitement le droit de *rabattre* à votre interlocuteur, en revanche, c'est son caquet, pour le cas où, sournoisement, il aurait tenté de vous en faire accroire. Mais on ne saurait trop vous conseiller, dans ce cas, d'assurer vos arrières, faute de quoi vous risqueriez de devoir *en rabattre* à votre tour ! C'est que, dans une discussion animée, les cartes sont souvent… *rebattues*, au gré des arguments des uns et des autres. Elle n'est pas belle, cette langue française à laquelle il suffit souvent d'une lettre et d'une seule pour retourner complètement sa veste ? Aussi exigeante que belle, on vous l'accorde bien volontiers…

LANGUE FRANÇAISE/JEUX PAR BRUNO DEWAELE

UNE BONNE CORRECTION

Vous avez probablement lu cet extrait de *Il est des hommes qui se perdront toujours*, de Rebecca Lighieri, dans le précédent numéro de *Lire*. Las ! depuis lors, neuf coquilles s'y sont glissées. Les repérerez-vous ?

« Bizarrement, au seuil de ce rade enfumé, je me sens presqu'heureux : la vie est là. Ça n'est pas parce que la mienne est horrible qu'elle le sera toujours. À deux pas, la mer miroitte, un peu huileuse mais apaisante elle aussi : la vie est là et le monde existe. Un jour, je partirais. En attendant, Hendricka et moi regagnions nos places, aussi discrètement que possible. Pas assez discrètement, il faut croire, car entre les sifflements et les interjections erraillées qui constituent l'essentiel de la conversation à la table de mon père, j'entends grommeler cette phrase :

— Purée, ils sont beaux tes minots, Karl !

J'aide Hendricka à se hisser sur son tabouret et je jette un rapide coup d'œil au miroir où mon regard rencontre celui de mon père, son regard bleu, si semblable au nôtre. »

On m'affuble plus souvent qu'à mon tour d'un « e » superfétatoire, peut-être parce que j'avais jadis coutume d'accompagner les dames comme il faut et que, par voie de conséquence, je ne saurais aujourd'hui me prononcer comme un possible prénom masculin. Mais c'est bien à tort ! Que suis-je ?

LE MOT MYSTÈRE

Ceux qu'horripilent les 3. fraques continuelles de la famille royale anglaise se sont égaillés à l'envi quand fut évoqué le départ imminent de Meghan et Harry.

La 2. rocambolesque évasion de l'ex-président-directeur-général de Renault à la barbe de la justice nippone a été ressentie par celle-ci comme un camouflet.

Kangourous, koalas, wombats, 1. émeus, ornithorynques, tous auront payé un lourd tribut aux incendies dantesques qui ont récemment ravagé l'Australie.

Laquelle de ces trois phrases ne souffre pas le moindre reproche sur le plan orthographique ?

UN SANS-FAUTE

LE CARNAVAL DES ANIMAUX

C'est à croire, en effet, que tous ces mammifères, recensés par le livre qu'évoquait la page précédente, se sont dégusés : un seul d'entre eux correspond trait pour trait à ce que l'on trouve dans nos dictionnaires ! Saurez-vous l'isoler et rendre à chacun des autres son apparence habituelle ?

A. buballe B. cougar C. coyotte D. élend E. lamentin
F. mandril G. marsoin H. mouffon I. nilgaud J. springbock

SOLUTIONS

UNE BONNE CORRECTION

Bizarrement – **presque heureux** (l'élision n'est possible que dans le nom *presqu'île*) – **miroite** – **apaisante** – je **partirai** (futur simple, et non conditionnel présent) – **regagnons** (présent de narration, et non imparfait de l'indicatif) – **éraillées** – **grommeler** – si semblable au **nôtre** (pronom possessif, et non adjectif).

LE CARNAVAL DES ANIMAUX

Réponse D : à côté de l'*élan,* qui nous est autrement familier, existe bien, en effet, un *éland*, grande antilope africaine aux cornes spiralées.
Les autres devaient s'écrire *bubale, couguar* ou *cougouar* (la forme *cougar* est à réserver à la quadragénaire – voire quinqua ! – qui cherche à séduire des hommes notablement plus jeunes qu'elle), *coyote, lamantin, mandrill, marsouin, mouflon, nilgaut* ou *nilgau, springbok.*

LE MOT MYSTÈRE

Il s'agissait du nom féminin ***gent***, qu'il conviendrait de prononcer comme *Jean*, alors qu'on l'écrit et prononce souvent *gente,* par confusion, sans doute, avec la « gente dame » du Moyen Âge !

UN SANS-FAUTE

La première. Dans la deuxième, le trait d'union était de trop devant *général*. Quant à la troisième, elle ne voulait pas dire grand-chose avec cet *égaillés* (dispersés) qui aurait gagné à s'écrire *égayés*, pour respecter le sens !

Solution

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	H	O	R	L	O	G	E	R
2	E	S	T	O	C	A	D	E
3	R	I	T	U	E	L	■	V
4	B	E	■	P	L	I	N	E
5	O	R	E	I	L	L	E	R
6	R	■	T	O	E	E	■	B
7	I	T	I	T	■	E	R	E
8	S	E	N	S	E	■	O	R
9	T	I	C	■	V	A	S	A
10	E	N	E	E	■	R	A	T
11	R	T	L	■	C	A	R	I
12	I	■	L	I	E	■	I	O
13	E	L	E	C	T	R	O	N

DES ANAGRAMMES ET DES LIVRES PAR JACQUES PERRY-SALKOW

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres ».

« Plonger dans le virtuel pour comprendre le réel »

De l'autre côté de la Machine ~ Et la réalité du monde caché

Aurélie Jean,
De l'autre côté de la Machine. Voyage d'une scientifique au pays des algorithmes,
L'Observatoire, 2019

Le monde libre ~ Le bel endormi

Mathieu Laine,
Il faut sauver le monde libre,
Plon, 2019

Le duc de Saint-Simon ~ Mondanités lucides

Anagrammes. Pour sourire et rêver,
Points, 2020

UN LIVRE PEUT-IL EN CACHER UN AUTRE ?

La Religion

Tim Willocks,
Sonatine, 2009

est l'anagramme de

L'Aigle noir

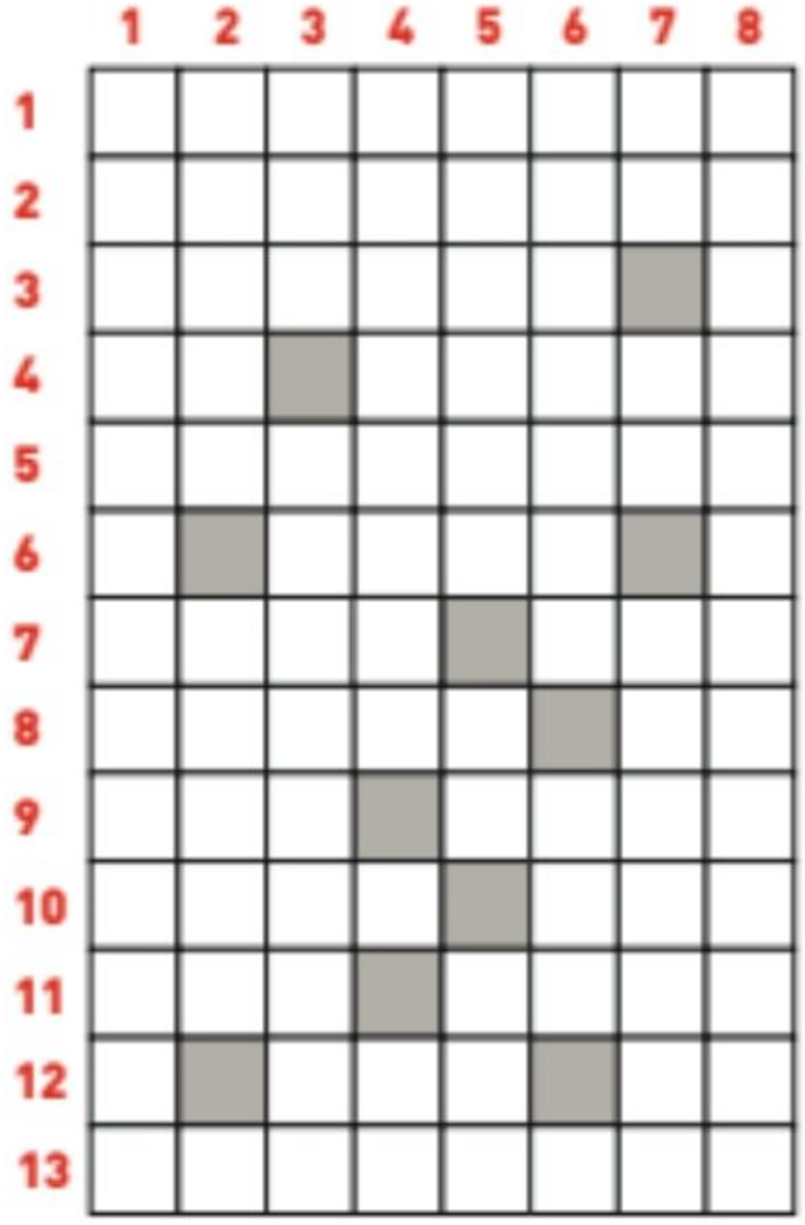
Hervé Mestron,
Le Muscadier, 2017

« Souviens-toi l'océan et la voix des Sirènes »

Dès lors qu'échoit le soir... ~ Soliloquie d'orchestres

Michèle Appert Brodowicz,
Dès lors qu'échoit le soir…
Poésie, Libre 2 Lire, 2020

LES MOTS CROISÉS PAR JEAN-PIERRE COLIGNON



Horizontalement

1. Spécialiste des coucous, entre autres. **2.** Touche finale. **3.** Traditionnel. **4.** Leitmotiv du mouton. Historien et encyclopédiste romain. **5.** Où le chef repose. **6.** Distraite, et désordonnée. **7.** En un certain sens, gavroche. Temps variable. **8.** Raisonnable. Souvent plaqué. **9.** Travers. Dynastie du Nord. **10.** Eut son père sur le dos après la guerre. Pingre. **11.** Station. Poudre des poulets. **12.** Dépôt de vin. Fut bête sur le tard. **13.** Porteur de charge.

Verticalement

1. Jardin des plantes. **2.** Souvent un brin tordu. Coloré. **3.** Temps permettant de « récupérer ». Brillant résultat d'un choc. **4.** Moucherons. Phonétiquement, élever. **5.** Fait tache sur certains plumages. Sur des envois locaux. Est bien démonstratif ! **6.** Savant à lunette. Beau parleur. **7.** À la sortie du bled. Mis au jour. Cité en Argentine. **8.** Réflexion.

Un élève dans une école de Niamey au Niger.

L'OIF, un demi-siècle d'ouverture et de failles

L'Organisation internationale de la Francophonie fête ses 50 ans. Critiquée pour ses défaillances en matière de droits de l'homme, l'OIF reste méconnue du grand public. Quels sont ses missions et ses défis ? Réponses en quelques dates clés.

En 2019, Louise Mushikiwabo est élue secrétaire générale de l'Organisation internationale de la Francophonie (OIF). La femme politique rwandaise faisait figure de favorite. Pourtant, son élection est vivement critiquée sur deux plans. D'abord, le Rwanda n'est pas connu comme un grand défenseur de la langue française, l'anglais étant devenu langue nationale en 2003. Ensuite, le pays n'est pas un grand protecteur des droits fondamentaux de ses citoyens.

Or la promotion de la langue française et des droits de l'homme fait partie des missions de l'OIF. La France, voyant dans cette élection un moyen d'apaiser ses relations avec le Rwanda – tendues depuis le génocide de 1994 –, a toutefois apporté son soutien à Louise Mushikiwabo. Cet épisode illustre les défis de l'OIF depuis sa création. Éclairage avec quelques événements qui ont marqué l'histoire de cette organisation.

Fin des années 1960, l'émergence de la coopération francophone

Après les indépendances africaines se dessinent les contours d'une communauté politique internationale francophone. En 1969, une première conférence intergouvernementale au Niger, sous le patronage du ministre français des Affaires culturelles, André Malraux, pose la première pierre de ce qui deviendra en 1970 l'ACCT : l'Agence de coopération culturelle et technique.

Vingt et un pays francophones des cinq continents signent la charte de cette nouvelle organisation fondée sur le partage de la langue française. Son objectif est de promouvoir les cultures de ses membres et d'accroître leur coopération culturelle et technique. L'enjeu, pour la France, est double : l'ancien pays colonisateur veut rallier les « pères fondateurs » de la francophonie institutionnelle (Léopold Sédar Senghor, Habib Bourguiba et Hamani Diori), tout en ouvrant la porte au Québec.

1986, le tournant politique

À l'époque, il ne s'agit que d'actions culturelles et techniques. Partenaire du Fespaco, le célèbre Festival panafricain de cinéma de Ouagadougou, l'Agence crée le Fonds images pour soutenir les réalisateurs. Suivent les Centres de lecture et d'animation culturelle (Clac), le Marché des arts du spectacle africain d'Abidjan (MASA) et l'Association internationale des maires francophones (AIMF) en 1979.

Le volet politique, lui, ne se développe qu'à partir de 1986 avec le premier Sommet de la Francophonie à Versailles. François Mitterrand y réunit 42 chefs d'État. Le champ des missions s'élargit avec la promotion de la paix, de la démocratie et des droits de l'homme ; l'appui à l'éducation ; la formation ; l'enseignement supérieur et la recherche ; la coopération au service du développement durable. Ainsi, en 1992, l'Agence envoie sa première mission d'observation d'un processus électoral en Roumanie pour les élections présidentielle et législatives.

1997, un secrétaire général pour la Francophonie

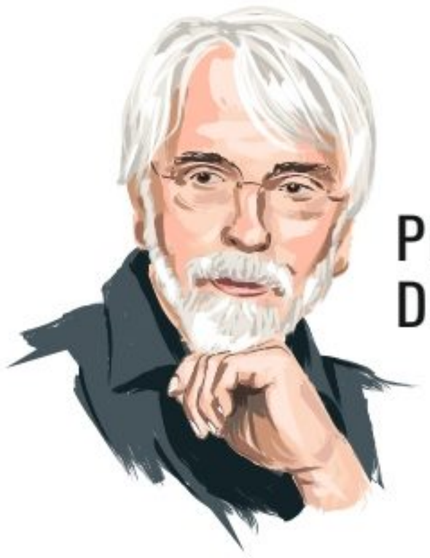
Cette nouvelle dimension politique déplaît à certains pays francophones qui l'attribuent à l'intégration de pays qui n'ont qu'un rapport lointain, voire inexistant, avec la francophonie. En 1997, un poste de secrétaire général est créé. Il revient à Boutros Boutros-Ghali, ancien secrétaire général des Nations unies, qui fait adopter une charte.

En 2000, la Déclaration de Bamako fixe les règles de la francophonie en matière de démocratie, de droits et de libertés. Mais beaucoup pointent les défaillances de l'OIF qui, malgré les mesures contraignantes de cette déclaration, a ouvert ses portes à des pays peu démocratiques.

LE XXIe siècle, le temps des défis

En 2006, l'Agence est rebaptisée Organisation internationale de la Francophonie. Le budget de l'OIF était de 85 millions d'euros en 2013. Mener ses différentes missions dans ces conditions devient une gageure pour l'organisation. Surtout quand, selon les estimations, on pourrait compter entre 500 et 800 millions de francophones dans le monde en 2070, dont une majorité de jeunes vivant en Afrique.

GETTY IMAGES



PHILIPPE DELERM

AMER

C'est comme ça. On boit une première gorgée de bière, et l'on pousse un soupir de bien-être. Un enfant trempe ses lèvres dans le verre, et il fait la grimace. Purement physiologique ? Voire. Ce serait assez consternant, si nous étions seulement des machines étrangères, irrémédiablement séparées. Il semblerait bien que nous n'étions pas programmés à l'origine pour l'amer, que nous apprenons à le goûter et à l'aimer, au point que le bien-être de l'amer devienne une seconde nature. Les chocolatiers, ceux qui s'adressent à une clientèle chic, supposée évoluée, déclinent des pourcentages d'intensité cacaotique – autant dire des surenchères modulées dans l'amertume. Il y a consensus pour ne pas supporter le chocolat à moins de quarante pour cent. Au-delà, le débat s'installe, et la physiologie n'est pas seule en cause. Ceux qui s'arrêtent à soixante-dix pour cent pensent manifester ainsi une sorte de bon sens, un peu de ouaté dans la bienveillance. Les intransigeants du quatre-vingt, quatre-vingt-dix pour cent se veulent secs de secs, ennemis farouches du moindre gramme de mièvrerie supposée.

Même dans le langage, les stéréotypes ont bougé. On lisait souvent qu'un personnage faisait d'*amères* réflexions. On ne le lit plus. Les réflexions sont-elles moins amères ? À l'opposé, le mot « sucré » est devenu rédhibitoire, insupportable, condamné. Né dans une famille où le sucre n'était pas vraiment l'ennemi, je mis pas mal de temps à saisir toute la défiance qui s'exprimait quand quelqu'un disait près de moi, à propos d'un plat ou d'un gâteau : *« C'est quand même un peu sucré. »* C'était sûrement culturel, mais je ne voyais pas les choses ainsi. J'aimais de plus en plus l'amer, mais je ne voyais pas en quoi cela m'empêchait de trouver le loukoum à la rose délicieux. Je sentais bien que ma gourmandise tous azimuts n'était pas tout à fait politiquement correcte. Avec une insupportable suffisance, je me disais – je me dis encore – que c'était une chance d'être comme ça, de pouvoir traverser la vie sans renoncer à l'éventualité d'un diabolo menthe.

> Je sentais bien que ma gourmandise n'était pas tout à fait politiquement correcte

Souvent, on voit les gens vraiment âgés revenir au sucré. Alors, sucré pour les enfants et pour les vieux, et beaucoup moins pour les adultes ? C'est assez important, cette démarcation dont on ne sait plus trop si elle est délibérée ou subie. On peut sentir derrière une propension qu'ont les adultes d'âge mûr à repousser les vieux et les enfants au bord du bord, sur la frange. On le sent beaucoup dans le centre des grandes villes, et c'est même à cela qu'on peut déceler leur inhumanité. À l'inverse, j'ai fait mon paradis des *campi* les plus secrets de Venise, San Giacomo dall'Orio, San Francesco della Vigna, parce que les vieux et les enfants y ont toute leur place.

Les adultes d'âge mûr voudraient imposer ce diktat : la vraie vie, le vrai moment de faire les vraies choses doivent se déployer sous la bannière de l'amertume, la détestation physique et mentale du sucré. Ils parlent de santé, bien sûr, en disant ça, mais y a-t-il une volupté si désirable à n'aimer que les santés amères ? On peut mourir à 5 ou à 100 ans et, à ces âges-là, on est vraiment vivant aussi.

SÉBASTEIN HARDY

« Ils lisent mieux que nous »

Dans sa chronique « Mauvaise foi », **Frédéric Beigbeder** rendait hommage à deux auteurs que tout paraît opposer, Vladimir Nabokov et Jean Dutourd. Mais qui, à ses yeux, semblent deux excellents professeurs de lecture…

« Ils sont mieux que des critiques littéraires : des artisans qui jugent le travail bien fait comme un ébéniste inspecte une table. Vladimir Nabokov (*Littératures,* Bouquins/Robert Laffont) et Jean Dutourd (*La Chose écrite,* Flammarion) ont sur la littérature le regard du professionnel : leurs recueils de textes proposent un *making of* de l'art romanesque. Quelle pierre philosophale transforme le désir d'écrire en inspiration ? Nabokov et Dutourd rêvent de percer le mystère de la création, mais les deux mathématiciens procèdent par équations différentes.

Nabokov prône la solitude, *"l'élimination des bouts pendants"*, le culte du détail, de l'exception. Le maître russo-américain voit l'écrivain comme un *"handicapé social"*, perfectionniste, voire maniaque de l'originalité : un psychopathe inventeur de sa propre pathologie. Il refuse les sujets d'actualité, la satire, fuit la politique et la confession. Heureusement qu'il est mort : Nabokov rayerait de la carte 99 % de la production romanesque contemporaine française !

Ce n'est pas du tout la méthode de Dutourd : l'académicien facétieux (habitué des *Grosses Têtes* de Philippe Bouvard) n'a rien d'un *"handicapé social"* à la recherche de *"mondes nouveaux"*. Il n'a jamais fui le commentaire politique, adore caricaturer la société, et s'intéresse aux problèmes de son temps.

Pourtant, ils ont des goûts communs (Proust, Flaubert) et le même *"mépris des gens qui ont besoin d'être en nombre pour être rassurés sur leur talent"* (Dutourd). Leurs deux livres sont des précis d'horlogerie. Claudel (pas Philippe, l'autre) disait que *"le but de la littérature est de nous apprendre à lire"*. Les cours de Nabokov et les chroniques du Dutourd montrent que les romanciers lisent mieux que nous. Les butinant en alternance, j'ai vraiment eu, l'espace de quelques jours, l'impression que ces deux érudits goguenards dialoguaient dans mon salon. L'esprit volait haut. […] » **F.B.**

AU SOMMAIRE

Une grande **enquête** sur ce que gagnent les écrivains ; l'**univers** de Kazuo Ishiguro ; Jules Renard décrypté dans **Les écrivains du bac** ; des **extraits** des *Rillettes de Proust et autres fantaisies littéraires* de Thierry Maugenest, de *Quand souffle le vent du nord* de Daniel Glattauer, de *Grands et petits secrets du monde de l'art* de Danièle Granet et Catherine Lamour, et de *Lectures. Chroniques du* New Yorker de George Steiner…

LA RÉPONSE

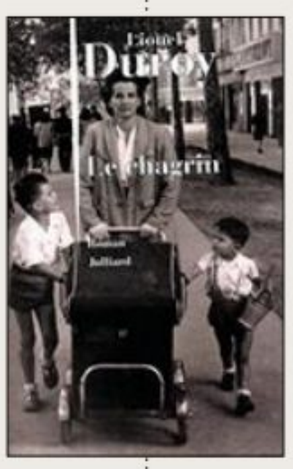
« L'écrivain est celui qui propose un outil adéquat pour comprendre le monde. Si je vous donne un bon outil, vous allez pouvoir gratter, voir ce qu'il y a sous la surface. Si l'outil n'est pas adapté, ça ne servira à rien. L'écrivain doit donc proposer quelque chose qui sert à voir le monde. »

Philippe Djian, à la question posée par François Busnel : « Quel est le rôle de l'écrivain ? »

LA POLÉMIQUE

« C'est l'une des stars inattendues du printemps. […] Charles de Gaulle est redevenu post-mortem l'objet d'une vive polémique qui agite l'Éducation nationale. En cause : l'entrée au programme de terminale littéraire du troisième tome de *Mémoires de guerre*, aux côtés d'Homère, de Beckett et de Quignard. Un choix qui irrite des professeurs de lettres, au point qu'une pétition a été lancée par le collectif Les Lettres volées. Sous le titre "Les lettres en phase terminale", ceux-ci s'insurgent contre le choix d'une œuvre aux qualités littéraires selon eux discutables : "[…] Placer de Gaulle au panthéon des lettres, lui qui a refusé le Panthéon tout court ? Allons donc." »

Julien Bisson



LA CRITIQUE
LE CHAGRIN de Lionel Duroy

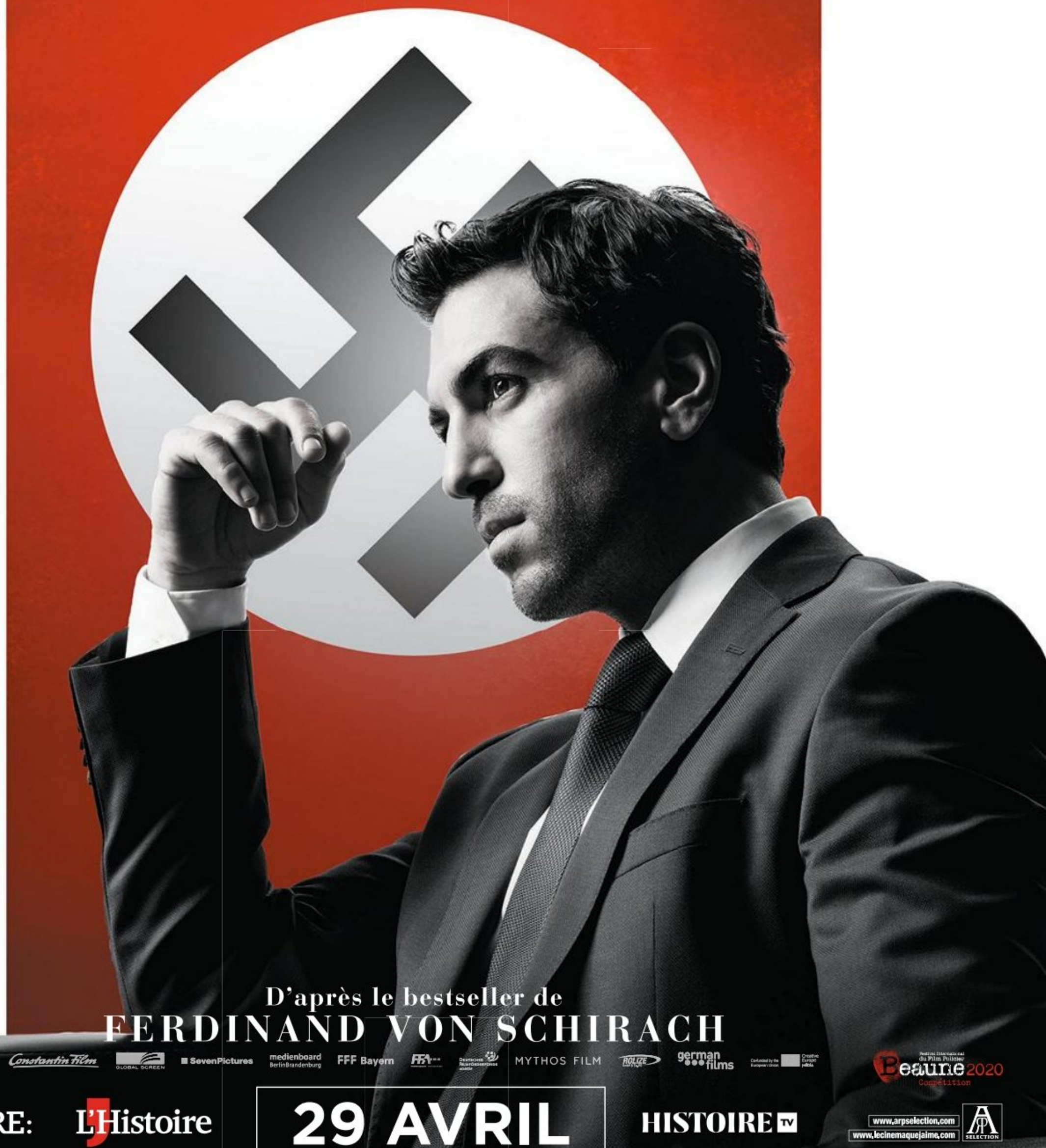
« […] Embrassant un demi-siècle d'histoire, cette saga bouleversante met à nu les ravages d'un héritage familial réprouvé. Pétainistes sous l'Occupation, partisans de l'Algérie française puis soutiens de l'OAS, les parents de Lionel Duroy n'ont jamais choisi le bon courant. Et s'il pardonne volontiers au père ses trahisons, l'auteur montre moins de mansuétude envers sa mère, personnage honni et maltraité comme rarement une génitrice le fut depuis la Folcoche d'Hervé Bazin. La littérature devient alors l'instrument de sa revanche, contre son enfance, son éducation et ses souvenirs. Mais aussi, au vu du dernier tiers du livre, plus mélancolique, un moyen de retenir à ses côtés ceux qu'il a aimés. Quand bien même la vie n'aurait jamais eu des airs de conte de fées… » **J.B.**

Un crime sans mobile
Un avocat sans expérience
Une justice sans mémoire

Jusqu'où ira la prescription des crimes nazis ?

L'AFFAIRE COLLINI

ELYAS M'BAREK



D'après le bestseller de
FERDINAND VON SCHIRACH

Constantin Film · Global Screen · SevenPictures · medienboard Berlin Brandenburg · FFF Bayern · FFA · Deutscher Filmförderfonds · MYTHOS FILM · Bolize Filmproduktion · german films · Co-funded by the European Union · Creative Europe Media

Festival International du Film Policier Beaune 2020 Compétition

LiRE: L'Histoire

29 AVRIL

HISTOIRE TV

www.arpselection.com
www.lecinemaquejaime.com
ARP SELECTION

©CARACTERES - CRÉDITS NON CONTRACTUELS

GÉRARD OBERLÉ

LE GOÛT DES AUTRES

En 1826, deux mois avant de trépasser d'une pneumonie contractée lors d'une messe expiatoire en l'honneur de Louis XVI, Brillat-Savarin publiait la *Physiologie du goût*. Trois ans plus tard, le jeune Balzac osait une *Physiologie du mariage* et, plus chanceux que le magistrat de Belley, en réchappa. Avant ces deux-là, le mot « physiologie » était un terme scientifique utilisé par les médecins et les naturalistes. Lancé par ces profanes, le sens du vocable s'élargit pour s'appliquer à tout traité un peu sérieux sur n'importe quel sujet et, petit à petit, il se vulgarise et fera fureur chez les exploitants de nouveaux filons littéraires.

En 1832, sous pseudonyme, Sébastien-Benoît Peytel, un journaliste, futur notaire au pays de Brillat-Savarin, commet une *Physiologie de la poire* qui n'a rien de gastronomique, car il s'agit d'un féroce pamphlet contre Louis-Philippe. L'auteur n'est pas condamné pour crime de lèse-majesté, mais sera guillotiné à Bourg-en-Bresse en 1839, jugé coupable de l'assassinat de sa femme et de son domestique. L'affaire Peytel avait fait grand bruit. Balzac, Lamartine et de nombreuses personnalités des lettres avaient pris la défense de l'accusé, sans succès. On admet aujourd'hui que Peytel fut victime d'une erreur judiciaire. Mais revenons à la poire !

Sous le règne du piriforme roi bourgeois, les physiologies prospèrent, comme bien des choses d'ailleurs, au point de devenir un petit genre littéraire qui se répand dans Paris comme une épidémie. Rien qu'entre 1840 et 1842, plus d'une centaine de livrets, format de poche, environ 120 pages chacun, paraissent chez divers éditeurs et se vendent à un demi-million d'exemplaires dans les rues de Paris. La ville ne comptait alors qu'un million d'habitants, analphabètes pour une bonne moitié. Ces monographies minuscules, rédigées sur un ton enjoué, tantôt humoristique, tantôt satirique, croquaient les mœurs de l'époque, les métiers, les travers et ridicules de divers types sociaux. Les auteurs, à l'exception de quelques célébrités comme Balzac, Jacques Arago, Paul Lacroix ou Paul de Kock, sont aujourd'hui oubliés pour la plupart. Chaque volume était illustré de plusieurs dizaines de vignettes par des caricaturistes réputés : Daumier, Gavarni, Henry Monnier, Traviès et autres…

La collection des physiologies parues entre 1840 et 1850 est une galerie en miniature, un petit théâtre de la société sous la monarchie de Juillet, un médaillier certes très stéréotypé, mais offrant au lecteur pressé un résumé des types représentés dans les romans de mœurs : le garde national, le protecteur, l'étudiant, le flâneur, la lorette, le député, la portière, l'homme marié, le cocu, le provincial à Paris, la vieille fille, la femme honnête, le séducteur, l'usurier, le bourgeois, le rat d'église, le rentier (par Balzac), l'employé (par Balzac), la grisette, le viveur, la demoiselle de magasin, le jésuite, les saltimbanques, pour ne citer que quelques échantillons de cette comédie humaine en raccourci.

> Un genre littéraire qui se répand dans Paris comme une épidémie

Balzac, contributeur de ce phénomène d'édition, en parle dans sa *Monographie de la presse parisienne* : *« Le XVIIIe siècle a eu la mode des Carlins, aujourd'hui nous avons celle des Physiologies. Les Physiologies sont comme les moutons de Panurge, elles courent les unes après les autres. Paris se les arrache, et on vous y donne pour vingt sous plus d'esprit que n'en a dans son mois un homme d'esprit. Et comment en serait-il autrement ? Ces petits livres sont écrits par les gens les plus spirituels de notre époque. Aussi les Physiologies se trouvent-elles sur toutes les tables de salon avec les œuvres de ceux qui ont le monopole de la plaisanterie écrite à coups de crayon. »*

Après 1848, la production s'est mise à flancher. Moins de dix physiologies par an, et parfois une seule voire aucune. En 1894, un certain Fuzelier donne une *Physiologie du notaire rhabillé en costume Troisième République*, mais la griffe physiologie était périmée depuis belle lurette.

SÉBASTEIN HARDY

INDEX

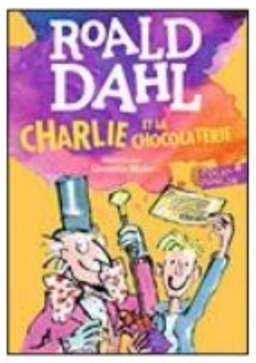
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

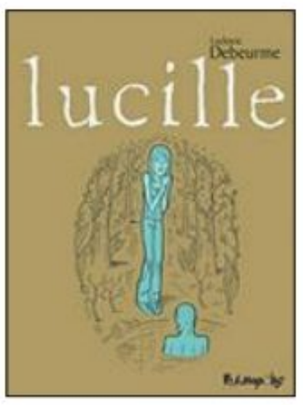
Barbara Abel	*Et les vivants autour*	Belfond	58	★★★☆☆
Sholeil Aleykhrem	*Étoiles vagabondes*	Le Tripode	62	★★★★☆
Ali Al-Muqri	*Le Pays du commandeur*	Liana Levi	62	★★★☆☆
Andrés Barba	*Une république lumineuse*	Christian Bourgois	64	★★★☆☆
Jacques A. Bertrand	*Chronique de la vie continue*	Julliard	47	★★★★☆
Didier Blonde	*Carnet d'adresses*	Gallimard	79	★★☆☆☆
Patrick Cadour	*De rades en comptoirs*	L'Épure	83	★★★☆☆
Chantal Delsol	*Le Crépuscule de l'universel*	Cerf	81	★★★☆☆
Joël Dicker	*L'Énigme de la chambre 622*	Éditions de Fallois	36	★★★☆☆
Ilan Duran Cohen	*Le Petit Polémiste*	Actes Sud	57	★★★☆☆
J. M. Erre	*Le bonheur est au fond du couloir à gauche*	Buchet-Chastel	56	★★★☆☆
Claire Fauvel	*La nuit est mon royaume*	Rue de Sèvres	66	★★☆☆☆
Philippe Garnier	*La Mélancolie du pot de yaourt*	Premier Parallèle	77	★★★☆☆
André Gorz	*Leur Écologie et la nôtre*	Seuil	82	★★★★☆
Eliza Griswold	*La Fracture*	Globe	76	★★★★☆
Évelyne Heyer	*L'Odyssée des gènes*	Flammarion	82	★★★★☆
Anna Hope	*Nos espérances*	Gallimard	60	★★★★☆
Nick Hornby	*Un mariage en dix actes*	Stock	61	★★★☆☆
Alexandre Jardin	*Française*	Albin Michel	28	★★☆☆☆
Daniel Kehlmann	*Le Roman de Tyll Ulespiègle*	Actes Sud	63	★★★★☆
Raymond Khoury	*Le Secret Ottoman*	Presses de la Cité	59	★★★☆☆
Camille Laurens	*Fille*	Gallimard	44	★★★★★
Darian Leader	*Pourquoi nous ne dormons pas ?*	Albin Michel	80	★★★★☆
Philippe Le Guillou	*Le Roman inépuisable*	Gallimard	79	★★★☆☆
Claire Le Meil	*Royale planque à Versailles*	Sarbacane	67	★★★★☆
Jean-Yves Le Naour	*1919-1921. Sortir de la guerre*	Perrin	78	★★★★☆
Claudine Londre	*L'Ombre de ma mère*	Seuil	46	★★★☆☆
Jenn Lyons	*Le Fléau des rois*	Bragelonne	65	★★★★☆
Agnès Mathieu-Daudé et Olivier Tallec	*Dagfrid. Des brioches sur les oreilles*	L'École des loisirs/Mouche	67	★★★★☆
Franck Maubert	*Le Bruit de la mer*	Flammarion	57	★★☆☆☆
Guillaume Maujean	*Les Seigneurs de la finance. Des Médicis au bitcoin*	Tallandier	77	★★★★☆
Catherine Mavrikakis	*L'Annexe*	Sabine Wespieser	57	★★★☆☆
Noriko Morishita	*La Cérémonie du thé*	Marabout	83	★★★☆☆
Jean-David Morvan (scénario) et Tristan Fillaire (dessin)	*Stanley Green. Une vie à vif*	Delcourt	66	★★★★☆
Christopher Okigbo	*Labyrinthes*	Gallimard	65	★★★☆☆
Massimo Osanna	*Les Nouvelles Heures de Pompéi*	Flammarion	78	★★★☆☆
Pilar Quintana	*La Chienne*	Calmann-Lévy	64	★★★★☆
Cédric Rabany	*Les Agronautes. À la recherche d'une agriculture libérée des pesticides*	Nouriturfu	83	★★★☆☆
Renée Rosen	*Park Avenue Summer*	Belfond/Le Cercle	64	★★★☆☆
Peggy Sastre	*La Haine orpheline*	Anne Carrière	81	★★★★☆
Aki Shimazaki	*Suzuran*	Actes Sud	56	★★★☆☆
Thierry Thomas	*Hugo Pratt, trait pour trait*	Grasset	79	★★★☆☆

Olivia Ruiz

RÉVÉLÉE PAR LA STAR ACADEMY IL Y A PRÈS DE VINGT ANS, LA NATIVE DE CARCASSONNE A IMPOSÉ SON TALENT ET SA SINGULARITÉ SUR SCÈNE AVEC DES TITRES COMME *LA FEMME CHOCOLAT.* ELLE PASSE AUJOURD'HUI AU ROMAN AVEC *LA COMMODE AUX TIROIRS DE COULEURS,* HISTOIRE À TIROIRS, D'HÉRITAGE ET DE TRANSMISSION ENTRE LA FRANCE ET L'ESPAGNE. LA CHANTEUSE ÉVOQUE POUR NOUS LES LIVRES QUI ONT COMPTÉ DANS SA VIE.

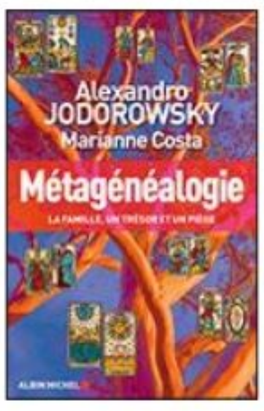


« Je me souviens de la bibliothèque de mon village, qui ne contenait pas forcément beaucoup de livres, mais dans laquelle j'ai beaucoup pioché. Parmi ces quelques titres, il y avait *Charlie et la Chocolaterie* et *Charlie et le Grand Ascenseur de verre* de **Roald Dahl,** *Les Contes du chat perché* de Marcel Aymé ou *La Symphonie pastorale* d'André Gide. Mais, dans le café familial, à cause de mon père chanteur, la musique et les mots étaient intrinsèquement mêlés et j'ai été nourrie aux chansons de Claude Nougaro. Comme *Plume d'ange,* par exemple. »



« Comme beaucoup d'enfants, j'ai été marquée par *Astérix et Obélix* ou *Le Petit Nicolas.* Mais j'ai continué à m'intéresser à la bande dessinée, que l'on dit plutôt "pour adultes". J'ai notamment été très sensible aux albums de **Ludovic Debeurme,** dont on a pu découvrir l'univers avec *Céfalus, Lucille, Le Grand Autre* ou *Un père vertueux.* Mais je pourrais tout à fait vous citer l'œuvre de Riad Sattouf ou un album aussi fascinant que *Kiki de Montparnasse* de Catel et José-Louis Bocquet. »

« **Alexandro Jodorowsky** est quelqu'un que j'adore, un personnage incroyable. Sa folie, ses excès, sa capacité à mêler le vrai et le faux, son art du tarot. La "psychomagie" a quelque chose de très fascinant. Mais l'un de ses livres m'a toujours déconcertée : *Métagénéalogie. La famille, un trésor et un piège*. À chaque fois, je cale, et je n'aime pas ça. Toutefois, grâce à Daniel Pennac et à son *Chagrin d'école*, j'ai compris que ce n'était pas grave de passer à côté d'un livre, que je n'étais pas obligée de m'acharner et que je pourrais, un jour ou l'autre, y revenir… »



« Je ne sais pas si c'est à cause de son nom, qui est aussi le mien, mais j'ai adoré *L'Ombre du vent* de **Carlos Ruiz Zafon.** C'est vraiment le livre pour se déconnecter de tout. On plonge tout de suite dans cette enquête, avec son histoire de confrérie et son décor, celui du quartier gothique de Barcelone. Mais ce roman traite aussi merveilleusement de la transmission, de l'héritage, du secret – des thèmes qui sont aussi au cœur de mon roman. »

« Si l'écriture m'a un peu détournée de la lecture, j'ai quand même dévoré les titres de deux de mes copains. Il y a *Cavale ça veut dire s'échapper* de Cali. Et je vous conseille *Quelqu'un à qui parler* de **Cyril Massarotto.** L'argument est formidable : le jour de son anniversaire, un trentenaire seul chez lui décide d'appeler l'unique numéro qu'il connaît par cœur, celui de sa maison quand il était enfant. Il tombe alors… sur lui-même à l'âge de 9 ans. Un dialogue s'instaure entre eux. Mais, bon, je ne suis pas objective : on se connaît depuis l'enfance ! »

Propos recueillis par Baptiste Liger

**La Commode aux tiroirs de couleurs* par Olivia Ruiz, 208 p., JC Lattès, 19,90 €

SDP

PHOTO : NICOLAS GOUHIER / SIPA PRESS

LAISSEZ-VOUS TENTER

DU LUNDI AU VENDREDI DE 9H À 9H30

RTL ON A TELLEMENT DE CHOSES À SE DIRE

M6 GROUPE

mgen

GROUPE VYV

MA SANTÉ, C'EST SÉRIEUX.

J'AI CHOISI MGEN

MUTUELLE SANTÉ - PRÉVOYANCE

Martin Fourcade et 4 millions de personnes ont choisi MGEN pour ses valeurs solidaires, son authenticité mutualiste, l'accès aux soins de qualité et sa conception innovante de la protection qui intègre la prévoyance.

www.antigel.agency - Janvier 2019 - © Hervé THOUROUDE - Ce document est non contractuel

MARTIN FOURCADE
CHAMPION DU MONDE &
CHAMPION OLYMPIQUE
DE BIATHLON

MGEN, Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale, n°775 685 399, MGEN Vie, n°441 922 002, MGEN Filia, n°440 363 588, mutuelles soumises aux dispositions du livre II du code de la Mutualité - MGEN Action sanitaire et sociale, n°441 921 913, MGEN Centres de santé, n°477 901 714, mutuelles soumises aux dispositions du livre III du code de la Mutualité.